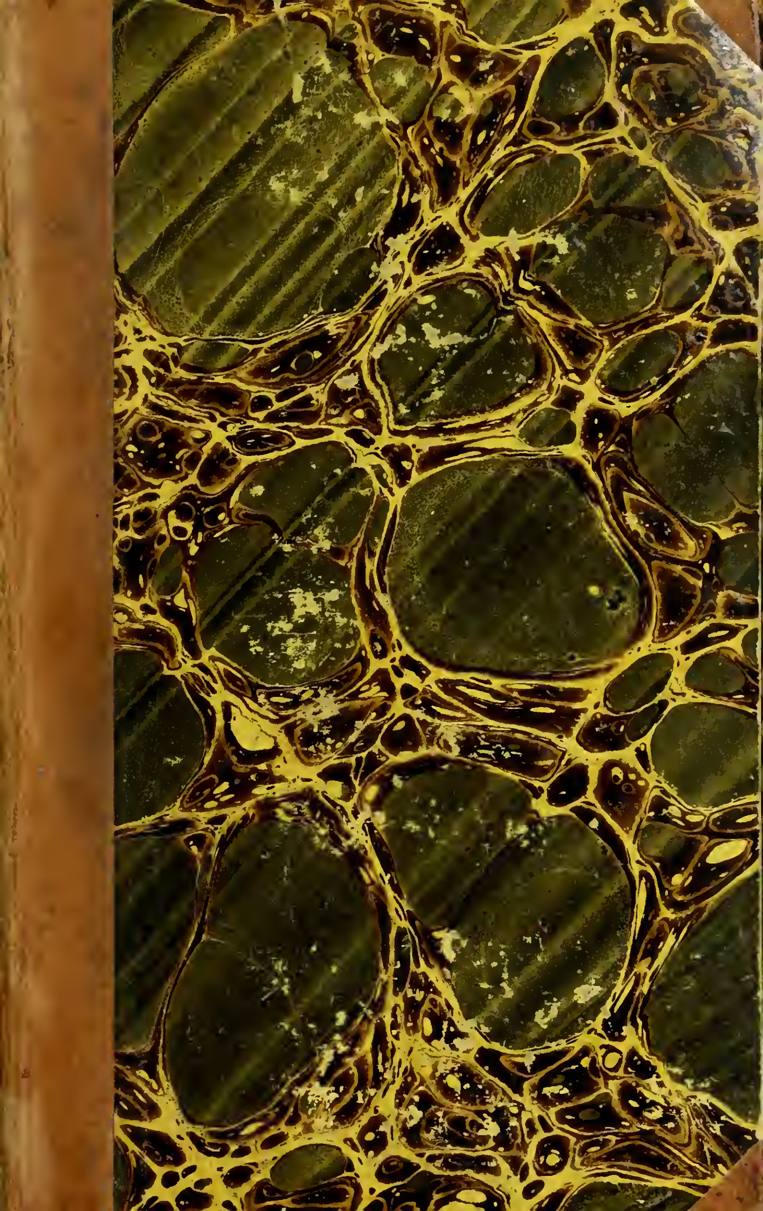



1979





# L'HERMITE EN PROVINCE,

OU

## OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET LES USAGES FRANÇAIS AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE.

PAR M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

CINQUIÈME ÉDITION,
ORNÉE DE DEUX GRAVURES ET DE VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
BOIL., *Art Poét.*

TOME PREMIER.





A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDIT. DE LA COLL. DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.
1819.


LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

# AVANT-PROPOS.

---

Dix volumes de cette collection, déjà publiés sous les noms de *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, du *Franc-Parleur* et de *l'Hermite de la Guiane*, n'ont encore eu pour objet que les mœurs de la capitale. J'ai pensé qu'une pareille composition, pour être complète, devait embrasser la France entière; et, qu'après avoir montré Paris sur le premier plan de ce vaste tableau, il était indispensable de grouper à l'entour les différentes provinces, dont chacune, avec des traits de ressemblance où se retrouve le type de la figure nationale, a cependant une physionomie particulière qui la caractérise. C'est dans cette vue que j'ai entrepris un voyage où je me propose d'observer et de décrire les mœurs provinciales, pour les comparer et les opposer quelquefois aux mœurs parisiennes.

Duclos a dit, avec cette franchise un peu brutale qu'on lui connaît : « Que » les sots et les provinciaux avaient » cela de commun, qu'ils étaient tou- » jours prêts à se fâcher et à croire » qu'on se moque d'eux : les premiers, » faute de sens, et les autres, faute » d'usage du monde. » J'ai déjà eu plus d'une occasion de reconnaître la justesse de cette remarque, où je trouve une première différence à établir entre la *ville* proprement dite et la province, considérées sous le point de vue philosophique et moral. A Paris, la critique la plus amère, la plus directe, n'arrache aucune plainte, ne provoque aucun ressentiment ; en province, au contraire, on redoute ses traits les plus légers, et on crie à la diffamation contre celui qui les lance ; la raison en est simple : à Paris, la satire, même personnelle, ne frappe que sur des masses : en province, la censure générale atteint souvent les individus : tirée de près, *la cendrée*

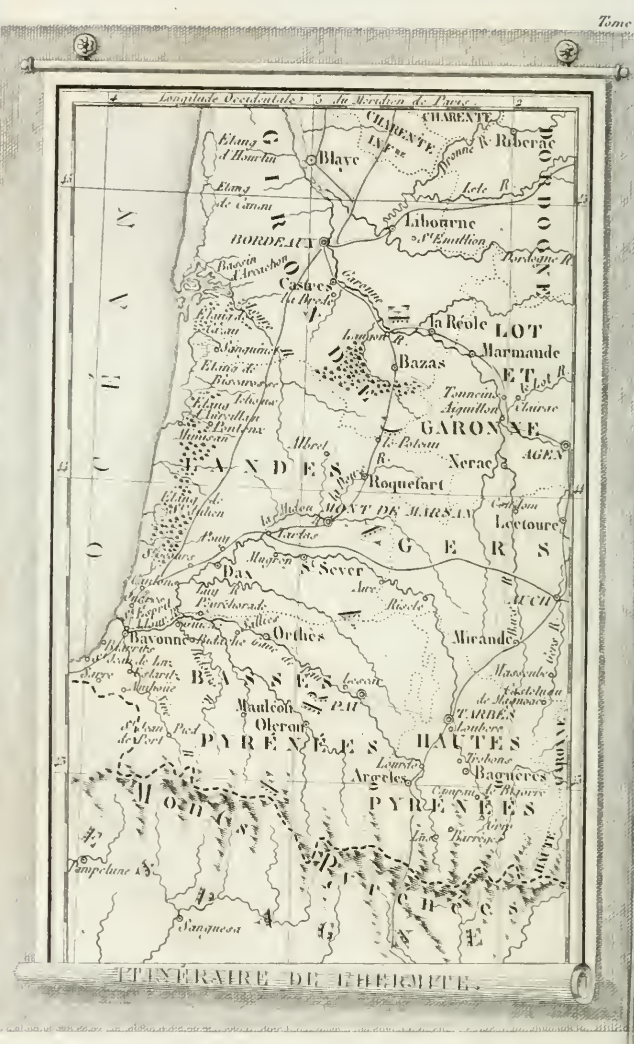
*fait balle*, comme disent les chasseurs.

Reprochez aux Parisiens qu'ils sont badauds, crédules, légers, turbulens et peureux, chacun conviendra de la ressemblance du portrait, sans songer qu'il a pu lui-même, en quelque partie, servir au peintre de modèle; dites aux habitans du midi de la France, en généralisant de même votre censure, et en l'entremêlant de beaucoup d'éloges, qu'ils sont présomptueux, ignorans, et de tems à autre fanatiques : des cris d'indignation vont s'élever contre vous des bords de la Garonne aux rives de la Durance.

La susceptibilité provinciale va plus loin encore, elle voudrait imposer au censeur le respect des abus, des préjugés, des ridicules qu'il observe, et dont elle transforme le blâme en personnalité. En vain répondez-vous que le reproche qui s'adresse à tous ne tombe directement sur personne : par excès de modestie, ou plutôt de vanité, cer-

taines gens, pour se mettre à portée des éloges auxquels ils n'ont aucun droit, viennent se jeter au-devant des traits de la critique, qui auraient nécessairement passé au-dessus de leur tête, s'ils fussent restés à leur place.

Ces inconvéniens, que j'ai dû prévoir en me mettant en route, ne m'empêcheront pas de poursuivre mon chemin. Mon bâton blanc à la main et mon capuchon sur le nez, je continuerai à parcourir la France, dont je veux dresser un cadastre moral où j'indiquerai, sur une carte d'un genre nouveau, les plaines fertiles, les champs ingrats, les vallées riantes, les sables arides et les marais fangeux, sans oublier jamais de signaler, au milieu des landes ou des bruyères, le petit coin de terre, trop souvent ignoré, où la nature, domptée par des mains habiles, prodigue ses dons les plus précieux.




Dessiné et Gravé par Ambroise Tardieu, Rue du Jardinet, N.o 12.

# L'HERMITE
# EN PROVINCE.

N° 1er. — 11 *janvier* 1817.

## BORDEAUX.

—

*. . . . . Satirarum ego. . . . . . . . .*
*Adjutor. . . . . veniam caligatus in agros*

J'irai combattre jusque dans la province les vices et les travers de notre siècle.

Fidèle à la marche dramatique que je me suis tracée, je commence toujours par faire connaître le lieu de la scène avant d'indiquer l'action et de faire arriver mes personnages.

Je ne sais pas au juste la place qu'il faut assigner à la ville de Bordeaux parmi les trois grandes villes de France qui se disputent le premier rang après la capitale; mais je crois pouvoir affirmer qu'il n'en est aucune en Eu-

rope ( Constantinople accepté ) dont l'aspect ( en arrivant par la Bastide ) soit d'un effet plus magique, et présente une disposition plus imposante.

Bordeaux est bâti en demi-cercle sur le beau fleuve de la Garonne, qui forme précisément la corde d'un arc immense dont l'œil embrasse à-la-fois la magnifique étendue. Comme je ne fais ni un voyage descriptif ni un voyage pittoresque, je crois au moins inutile d'entrer, avec des lecteurs français, dans des détails historiques et géographiques dont personne ne me saurait gré, pas même ceux à qui je pourrais sur ce point apprendre ce qu'ils ignorent : il y a des choses qu'on est convenu de savoir. Je n'apprendrai donc à personne que Bordeaux, ou Bourdeaux, appelé *Burdigala* par les Romains, et plus anciennement *Biturigen*, était une des plus belles villes de la Gaule antique, et qu'elle demeura franche et libre même après la conquête des Romains ; qu'elle était jadis habitée par un peuple que les historiens désignent sous le nom de *Vibisques*, dont on a fait *Vascons*, et finalement *Gascons ;* que les Romains avaient pour cette ville une affection toute particulière ;

qu'ils y bâtirent un magnifique temple aux dieux *tutélaires*, dont il ne reste pas le moindre vestige, et quelques siècles après un *palais Gallen*, dont je viens d'aller voir les ruines, les seules qui soient dignes de quelque attention. Le palais Gallen, situé dans le quartier Saint-Seurin, près de la rue Fond'audège, m'a rappelé, à plusieurs égards, l'amphithéâtre de Nîmes; mais il est moins bien conservé.

En fait d'édifices modernes plus ou moins remarquables, je crois avoir déjà vu tous ceux que cette ville renferme. On ne peut guère citer que le théâtre, le moulin du Chartron, l'Archevêché, la Bourse et quelques églises, parmi lesquelles Saint-André, la cathédrale, est aussi la plus belle.

Le Moulin du Chartron, dont la construction a coûté des sommes énormes, est maintenant *envasé* de manière à ne plus servir. Il en est de cette machine hydraulique, si vainement compliquée, comme de celle de Marly; on la reconstruirait à neuf à moins de frais qu'on n'en mettrait à la réparer. Ce moulin sert aujourd'hui d'entrepôt général des douanes.

L'Archevêché est un très-beau palais; le

vaste jardin qui en dépend se termine aux allées d'Albret, et renferme une très-grande quantité de plantes et d'arbres précieux. L'Archevêché est aujourd'hui la résidence royale des princes français pendant leur séjour à Bordeaux. J'aurai occasion de parler ailleurs de la salle de spectacle, la plus belle de l'Europe, considérée comme monument d'architecture.

Le génie des arts n'a peut-être jamais conçu d'entreprise plus hardi que celle du pont de la Bastide, qui s'exécute en ce moment à Bordeaux. La possibilité de jeter un pont sur un fleuve aussi large, aussi rapide que l'est en cet endroit la Garonne, a long-tems été un sujet de controverse; elle n'est plus douteuse aujourd'hui; la troisième pile est debout, et les deux premières ont déjà subi les épreuves auxquelles on pouvait craindre qu'elles ne résistassent pas. Dix ans de travaux continuels suffiront à peine à l'achèvement de ce magnifique ouvrage, dont la dépense ne peut s'évaluer à moins de vingt millions.

Les promenades, à Bordeaux, ne répondent ni à la grandeur ni à la beauté extérieure de la

ville. Le jardin public, que l'on appelle aussi *le Champ-de-Mars*, est un lieu triste, aride et peu fréquenté. Les allées de Tourny, qui n'ont d'ailleurs rien de remarquable, sont, dans la belle saison, le rendez-vous de la société la plus brillante, qui se fait un devoir d'y venir (comme à Paris au boulevart de Gand) respirer l'ennui et la poussière.

Les environs de Bordeaux (autant qu'on en peut juger en hiver (ne dédommagent pas de la pauvreté des promenades : *l'Entre-Deux-Mers* excepté (c'est ainsi qu'on appelle une assez grande étendue de terrain entre la Garonne et la Dordogne, où se trouvent quelques beaux sites, quelques collines boisées), le reste du pays est plat et aride. Le sol, sans aucun mouvement, est presque entièrement réservé à la culture des vignes, dont les immenses produits avertissent annuellement les propriétaires de tout ce qu'ils gagnent à ne rien sacrifier à l'agrément. J'insisterai plus particulièrement sur cette remarque, en parlant de quelques maisons de campagne que je me propose de visiter.

Le Chapeau-Rouge et le Chartron sont incomparablement les deux plus beaux et les deux

plus riches quartiers de la ville : ce dernier, situé au-delà du Château-Trompette, est principalement habité par des familles d'origine étrangère, dont la plupart y comptent déjà deux ou trois générations successives : de ce nombre sont les Vonhemert, les Wustemberg, les Maccarthy, les Johnston, les Patterson. Ces maisons et quelques autres du Chapeau-Rouge, plus anciennement françaises, composent ce qu'on appelle *le haut commerce*, c'est-à-dire une classe de négocians plus respectable encore par sa probité que par ses richesses.

Il existe de tems immémorial, entre les habitans de Chapeau-Rouge et ceux du Chartron, une rivalité d'amour-propre, où, comme on peut le croire, les femmes jouent toujours le premier rôle : lorsqu'elles doivent se rencontrer dans quelque fête, dans quelque bal, on peut compter sur un assaut de parure, dont les pères et les maris font généreusement les frais. Dans cette lutte, où la victoire est souvent balancée, le Chartron obtient pour l'ordinaire le prix de la richesse, et le Chapeau-Rouge le prix de l'élégance.

En opposition directe à ces deux quartiers

célèbres, on peut placer celui des Juifs, situé à l'autre extrémité de la ville, et dont les rues Bouhaut et des Augustins forment la plus grande partie. Les juifs de Bordeaux se distinguent des autres habitans, avec lesquels ils n'ont aucune communication, par les traits alongés de la figure, par le teint, l'accent, et par une saleté d'habitude qui ne s'arrête pas toujours à leurs vêtemens. Les marchands juifs de la rue Bouhaut se tiennent constamment à la porte de leur boutique, où ils épient les chalands : ils ne se bornent pas avec ceux-ci à de simples invitations, ils les pressent, les persécutent par des instances si vives, qu'on est quelquefois obligé d'employer la force pour s'y soustraire. On compte parmi les juifs bordelais plusieurs familles tres-riches, et, qui plus est, très-estimées : telles que les Raba, les Gradis, et quelques hommes instruits, à la tête desquels l'opinion publique place M. Furtado.

Le patois gascon est ici d'un usage général dans la classe inférieure du peuple, et les gens bien élevés sont obligés de l'entendre et de le parler pour la facilité des communications. Il résulte de ce rapprochement qu'une foule d'ex-

pressions populaires se sont introduites furtivement dans le beau langage, qu'ils ont fini par corrompre. On pourrait composer un volume entier de ces mots, dont l'intelligence est purement local, et qu'aucune analogie ne peut aider à reconnaître : c'est, je crois, tout exprès pour m'en fournir un exemple, qu'une des femmes les plus aimables de Bordeaux, que j'ai eu l'occasion de connaître à Paris, m'a écrit ce matin le billet suivant : « Il faut re-
» mettre à la semaine prochaine, mon cher
» Hermite, la partie du *couralin** que je vous
» ai proposée pour lundi; j'avais oublié que je
» me *remue*** demain, sans compter qu'un
» gros rhume m'oblige à garder mes *groules****.
» Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez
» déjeûner avec moi, je vous attends avec du
» *choine***** et des *royans******. »

On ne sera pas étonné que j'aie eu besoin de me faire traduire ce billet avant que d'y répondre.

* Canot. ** Déménager. *** Pantoufles. **** Petit pain au lait. ***** Des sardines fraîches.

N° II. — 25 *janvier* 1817.

# UN DINER A BORDEAUX.

*Quid verum, atque decens, curo et rogo, et omnis in hoc sum.*
HOR., ép. 1, liv. I.

Les mœurs, la vérité, voilà ce que j'observe.
*Trad. de* M. DARU.

J'AI débuté dans cette ville par me faire une véritable querelle avec Mme Desparabès, à laquelle je suis recommandé, et dont j'ai cité le petit billet dans mon dernier discours; elle prétend « que j'ai pris au sérieux la plaisanterie qu'elle m'a faite ; que les termes de jargon dont elle s'est servi en m'écrivant ne sont point en usage dans la bonne compagnie de Bordeaux, où les femmes parlent avec autant d'élégance et de correction que *mes* Parisiennes. » Cette dame exige sur ce point une réparation entière : je ne puis, en concience, la lui donner qu'avec

restriction, car plus d'une fois déjà j'ai eu occasion de me convaincre qu'en effet une foule d'expressions locales se sont introduites dans le langage habituel des classes les plus élevées. Il est pourtant juste de convenir qu'elles se trouvent beaucoup plus fréquemment dans la bouche des hommes que dans celle des femmes, qui, pour la plupart, élevées à Paris, s'expriment avec élégance et sans le moindre accent.

Mme Estelle Desparabès (je ne réponds pas de l'exactitude des noms propres) est une des femmes les meilleures, les plus spirituelles, les plus amusantes et les plus déraisonnables que j'aie rencontrées dans un royaume qui pourrait en approvisionner la terre entière. Je n'ai jamais vu se jouer du bon sens avec plus de grâce, s'emparer d'un ridicule avec plus de franchise, et soutenir avec plus de bonne foi l'erreur qui lui plaît aussi long-tems qu'elle lui plaît. Femme d'un très-riche négociant, Mme Desparabès ne trouvait rien de plus honorable autrefois que l'aristocratie des richesses : le retour d'un ordre de choses qui fait revivre des prétentions d'un autre genre, l'a fait souvenir qu'une charge exercée jadis par son père l'avait anoblie,

et dès-lors elle s'est crue appelée à défendre les droits de sa race contre l'envahissement constitutionnel ; sa haine pour la charte est devenue la passion de sa vie, et s'il est vrai, comme on l'assure, qu'elle en ait une autre, celle-ci du moins n'est qu'une conséquence de la première. Cette dame me passe mes idées libérales en faveur de mon âge et de ce qu'elle appelle ma *sauvagerie ;* moi je lui passe ses vapeurs *ultrà*-royalistes en faveur de sa jolie figure, de son aimable déraison et de son excellent naturel : nous rions l'un de l'autre, et elle ne se fâche contre moi que lorsque j'assure qu'elle ne rira pas la dernière.

M^me^ Desparabès, qui me connaît seule à Bordeaux sous mon véritable nom, et qui a de fort bonnes raisons, sans compter sa discrétion naturelle, pour ne point trahir mon incognito, m'avait invité, jeudi de la semaine dernière, à un grand dîner où elle voulait m'offrir l'occasion d'exercer mon talent d'observateur. Afin de rendre ma tâche plus facile, elle m'a donné pour *cicerone*, pendant mon séjour dans cette ville, son parent, M. Abriac, le Gascon par excellence ; je lui dois quelques renseignemens sur les goûts, les mœurs et les habitudes de ses compatriotes, dont j'ai chaque jour l'occasion de

vérifier l'exactitude. Je ne veux point priver ses observations du tour original qu'il leur prête ; je le laisse donc parler lui-même, en regrettant de ne pouvoir consigner ici l'accent de l'orateur, qui ajoute à ses discours une grâce toute particulière.

« Nous autres Bordelais, dit-il, nous avons tant d'esprit naturel, que nous nous passons volontiers d'instruction. On nous accuse d'avoir plus de saillie que de goût, plus d'exagération que de vigueur : c'est possible ; chacun son lot : nous ne nous plaignons pas du nôtre. Portés par inclination à la raillerie, nous distribuons le ridicule avec une extrême facilité, sans trouver mauvais qu'on nous le rende. C'est à ce penchant moqueur qu'il faut attribuer le sobriquet qu'on ajoute au nom de chacun dans la société, et qu'on finit par adopter soi-même. Celui-ci est surnommé *Patate*, par allusion à son teint couleur de pomme de terre ; celui-là *Fronfron*, à cause de son goût malheureux pour le violoncelle ; cet autre *Furet*, parce qu'il se glisse partout, qu'il s'enquiert de tout, et s'applique à savoir ce qui se passe jusque dans l'intérieur des familles. Nous avons ici deux régimens de garde nationale à cheval ; ceux qui composent le premier sont équipés modeste-

ment, avec économie; on les appelle les *Rumfort;* les autres étalent beaucoup de luxe, on les surnomme les *Franconi*. Ne m'ont-ils pas donné à moi-même le surnom de *Manche-Large*, parce que je suis d'aussi bonne composition sur les folies anciennes de mes chers compatriotes que sur leurs nouvelles sottises!

» Vous sentez bien qu'un pays qui a produit Montaigne et Montesquieu a fait ses preuves de génie, et qu'à cet égard on n'a plus rien à nous demander. S'agit-il maintenant de talens dans tous les genres? nous sommes prêts à soutenir la gageure contre toute autre province qui aurait l'amour-propre de se croire mieux partagée. Dans toutes les professions nous pouvons citer des hommes remarquables : dans celle du barreau, nous réclamons hautement la supériorité. Si quelqu'un s'avise de me contester le droit, je l'écrase par le fait ; j'évoque à l'instant les ombres éloquentes des Vergniaux, des Guadet, des Gensonné, des Ducos, etc. ; j'appelle en témoignages vivans les Lainé, les de Sèze, les Ravez, les Emerigon, les Martignac, les Peyronnet, et vingt autres que je me dispense de nommer pour ne pas profiter de l'avantage du nombre.

» Dans les arts qui appartiennent au dessin, Bordeaux a donné Palière et Bergert à la peinture, et s'honore, à plus juste titre encore, dans la sculpture et dans la gravure, des noms de Dupaty et d'Andrieux.

» On répète ( par habitude sans doute ) que le peuple français est le plus gai de la terre; dans ce cas, il est vrai de dire qu'on est, en ce sens du moins, plus français à Bordeaux que partout ailleurs; aussi les arts qui tiennent plus particulièrement à cette disposition de l'esprit ( la musique et la danse ) y sont-ils en grand honneur. Quand on a nommé le premier chanteur et le premier violon de l'Europe, Garat et Rode, on est, je crois, dispensé de prouver que notre organisation est essentiellement musicale. Je voudrais bien savoir ce que deviendrait votre Opéra de Paris, si nous négligions de vous envoyer du Midi des chanteurs tels que Laïs, Nourrit, Lavigne, Dérivis; de vous former des danseurs tel que Paul, Albert, Antonin, Ferdinand, et plusieurs autres qui font aujourd'hui notre gloire et vos délices?

» Je ne parle pas des danseurs de société, pour ne pas faire rougir vos belles Parisiennes de l'avant-dernière génération, en rappelant à

leur ingrate mémoire le coryphée des bals de Richelieu et des Victimes, le Vestris des salons, en un mot, ce malheureux Trénis, dont la tête a fini par tourner au service de ces dames. Il y a deux ans que je lui rendis visite à Charenton, où la pitié d'un étranger * lui avait fait trouver un asile : privé de ce secours, je viens d'apprendre qu'il achevait de danser et de mourir à Bicêtre, dans un abandon qui ne fait point honneur à mesdames........., qui furent au moins ses écolières.

» Cela dit en passant, je reviens à Bordeaux. Notre ville est incontestablement celle qui se rapproche le plus de Paris pour l'élégance et l'urbanité de mœurs ; à quelques égards même l'avantage nous reste ; on dîne ici plus longuement, et l'on y joue plus gros jeu : témoin les trois cercles Gombault **, Séguinaud *** et Bonnaffé ****, où j'aurai soin de vous conduire.

» Ces réunions d'hommes en cercles isolent un peu les femmes ; mais la galanterie ( pour laquelle notre ville a toujours été célèbre )

* M. Dim....

** Place de la Comédie, en face du théâtre.

*** Au Chapeau-Rouge, vis-à-vis la préfecture.

**** Au coin de la rue Sainte-Catherine.

souffre d'autant moins de ce divorce momentané, qu'il n'éloigne de la société des femmes que les pères et les maris, dont on peut se passer à la rigueur, et qu'il ne faut pas toujours aller chercher le soir au cercle, quand on ne les trouve pas chez eux.

» Si nous ne sommes pas d'une sévérité tout-à-fait irréprochable dans nos relations conjugales, du moins ne transigeons-nous jamais avec les devoirs qui tiennent à la probité commerciale ; vous ne voyez point dans notre ville un banqueroutier étaler insolemment, deux ou trois ans après sa faillite, la fortune frauduleuse qu'il aurait faite aux dépens de ses créanciers; ou si, par hasard, cela arrive, l'opinion en fait aussitôt justice. Quelque considération que nous ayons pour la richesse, un riche à la façon de M*** ne trouverait ici personne qui lui rendît son salut.

« Vous avez déja pu vous convaincre par vos yeux que les femmes de la classe élevée ne le cèdent en rien aux Parisiennes pour la grâce, l'élégance des manières, le goût du luxe et l'amour des plaisirs; je vous dirai maintenant à l'oreille que nos grisettes surpassent généralement en beauté les unes et les autres : rien

de plus gracieux que leur vêtement ; il se compose d'un juste-au-corps, appelé *brassières*, en soie, à manches longues ; le jupon en indienne de couleur, les jours ouvrables, et en blanc le dimanche : le mouchoir de Madras qu'elles portent sur le cou, est arrangé de manière à dessiner avec beaucoup de goût les formes qu'il paraît vouloir couvrir ; un petit bonnet rond d'organdy encadre très-agréablement leurs jolies figures, dont l'expression la plus ordinaire est une vivacité pleine de malice...... »

Cinq heures sonnent ; M. Abriac, l'homme le plus ponctuel de Bordeaux, en fait de dîner sur-tout, s'interrompt brusquement, et nous prenons ensemble le chemin du Chapeau-Rouge, où M. Desparabès occupe un de ces beaux hôtels bâtis, ainsi que la salle de spectacle, sur les dessins du célèbre architecte Louis.

Le maître de la maison, auquel sa femme me présenta, est un de ces négocians de la vieille roche, qui ne connaît que le port, la Bourse et son bureau ; il abandonne à sa jeune femme le soin de faire les honneurs de sa maison, et trouve très-bon qu'elle se livre à des plaisirs qu'il ne partage qu'à l'heure du repas. Des vingt-cinq ou trente personnes que nous

étions à table, il ne connaissait guère que le capitaine et le subrecargue d'un de ses vaisseaux en armement pour les grandes Indes ; il s'était placé entre eux, afin de pouvoir parler d'affaires en dînant, sans égard aux réclamations de deux jeunes femmes qui lui pardonnaient au fond du cœur son obligeante impolitesse.

A une époque où la gastronomie est comptée au nombre des sciences exactes, Bordeaux doit en être cité comme la véritable terre classique : les habitans les plus renommés des mers, des forêts et des basses-cours se pressent ici sur la table somptueuse où l'art du cuisinier les reproduit sous vingt formes diverses dans les trois services dont un grand dîner se compose. Les aloses, les lamproies, les ortolans, les perdrix rouges, les chapons de Barbezieux, les dindes au truffes d'Angoulême, y figurent en première ligne. Entre autre usage local, j'ai remarqué que l'on servait ici des huîtres vertes à chaque service, et qu'on employait le mot de *terrines* au lieu de celui d'*entrées*.

A Bordeaux, comme à Paris, on parle peu pendant le premier service ; au second, la conversation manque rarement de s'établir sur les

différentes espèces de *vins fins*, en commençant par *les premiers crus ;* et comme on joint presque toujours l'exemple au précepte, la discussion dégénère rarement en dispute. Un seul dîner m'a mis complètement au fait de cette question, d'une grande importance comme on peut croire, pour des hommes qui trouvent dans leurs vins la double source de leurs plaisirs et de leurs richesses. Je ne crains plns maintenant de me faire montrer au doigt, comme cela m'est arrivé, en confondant les vins des crus les plus renommés, tels que ceux de Lafitte, de Ségur, de Château-Margaux et d'Haut-Brion, avec les vins secondaires de Larose, de Pontac, de Saint-Julien, de Canon, de Beschevelle ; je suis en état d'apprécier leur *bouquet*, leur *corps*, et même leur *feuille*. J'ai pris note de toutes les années marquantes du dernier siècle, et s'il m'arrive de *monter* ma cave pour mes héritiers, je leur promets qu'ils n'y trouveront pas une barrique de vin de Bordeaux qui ne soit des années 1763, 1770, 1777, 1784, et 1798.

Je me proposais déjà d'inscrire sur mes tablettes que j'avais assisté à un grand dîner, à Bordeaux, pendant lequel il n'avait point été question de politique, et je voulais faire de

cette remarque une leçon indirecte à nos chers Parisiens ; mais j'avais compté, non pas sans notre hôte, mais sans notre hôtesse, qui n'attendait que le dessert pour attaquer la loi des élections, et pour nous prouver que le droit de tout dire, qu'elle s'arrogeait volontiers, était nécessairement fondé sur l'esclavage de la pensée et de la presse.

Deux autres dames, dont l'une était assise auprès d'un jeune étranger, et l'autre près d'un officier à demi-solde, parlèrent avec un enthousiasme égal, mais non pas également national, de la *bataille de Toulouse*, où les deux voisins paraissaient avoir assisté sous des bannières différentes ; je vis le moment où ces dames les forceraient de s'en souvenir.

Les hommes ne tardèrent pas à s'emparer exclusivement d'un sujet de conversation où, sans raisonner peut-être beaucoup plus juste, ils s'entendaient mieux, parce qu'ils parlaient du moins dans un intérêt commun. En prenant le commerce pour base exclusive de leur politique, il était aisé de voir que la plupart d'entre eux voyait la prospérité, la gloire et la tranquillité de l'état dans la prospérité, la gloire et la tranquillité de la ville de Bordeaux, et qu'ils

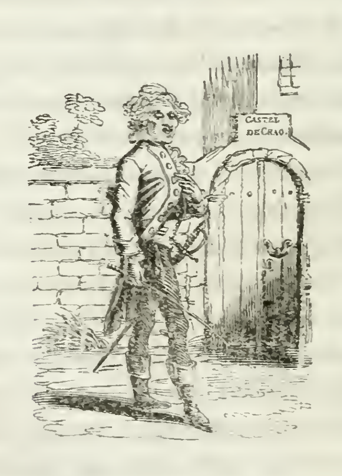
faisaient trop généralement dépendre les destinées de la France du mouvement de la Bourse et des *arrivages en rivière*.

Le dîner fut long ; et le café, que l'on prit dans le salon, n'était pas desservi, lorsque les invités du soir arrivèrent. On fit d'abord un peu de musique, où j'eus occasion de remarquer avec quel succès cet art est cultivé dans la capitale du Midi.

Le piano et les pupîtres firent bientôt place aux tables de jeu. Le jeu est ici la passion favorite des deux sexes, et chez les femmes elle n'attend pas, comme ailleurs, pour se développer, que l'âge en ait éteint de plus vives. Je dois ici faire mention d'un usage établi dans la maison de M. Desparabès, et qui l'était autrefois dans toutes les grandes maisons de cette ville. Quand les parties commencèrent, un commis de la maison vint placer sur la cheminée du salon plusieurs sacs d'écus ou de pièces d'or, quelques feuilles de papier, une plume et une écritoire; je ne tardai pas à connaître l'objet de cette officieuse précaution : quand un joueur avait perdu ce qu'il avait sur lui, il allait prendre dans un des sacs l'argent qu'il voulait aventurer encore, et qu'il remplaçait par une

note signée où il inscrivait la somme qu'il avait prise, et dont il devait renvoyer le montant le lendemain matin, si la chance du jeu ne lui offrait pas le moyen de la rembourser le soir même.

Je n'ai observé nulle part un usage fait pour donner une plus haute idée de la noble confiance d'un maître de maison, et de la loyauté des habitans d'une grande ville où une pareille coutume a pu s'introduire.



N° III. — 8 *février* 1817.

# LES HOMMES D'AUTREFOIS

## ET LES CHOSES D'A PRÉSENT.

*Nunquam ità quisquam.... ad vitam fuit*
*Quin res ætas, usus semper aliquid apportet novi.*
*Aliquid moneat..........*

TÉR., *Adelph.*

Quel homme assez éclairé ne trouvera pas à s'instruire à l'école des siècles et de l'expérience.

Il est six heures du matin, je me lève, et je consulte mes tablettes, où j'ai soin d'inscrire la veille ce que je me propose de faire le lendemain : l'emploi de ma journée s'y trouve indiqué de la manière suivante :

— *Visiter la maison de Montaigne ;*

— *Le château de la Brède, où naquit et travailla Montesquieu ;*

— *Dîner à bord des* Deux-Frères ;

— *Le soir, au théâtre....*

Tout en m'habillant, je me mets à réfléchir (assez naturellement à propos de Montaigne et de Montesquieu) à cette autre vie qu'on appelle la *renommée*, dont parlent avec tant de mépris des hommes qui ont de bonnes raisons pour soutenir qu'on ne survit pas à soi-même. Je remarque d'abord que lorsque j'abandonne ainsi ma pensée, elle s'élance de l'avenir au passé, où elle aime à se jouer dans un espace sans bornes, au lieu de s'arrêter au présent, qui lui montre partout des limites : si je ne craignais de m'élever dans les plus hautes régions de la morale, d'où je ne pourrais plus descendre qu'en tombant sur mon sujet, je trouverais la preuve la plus invincible de l'immortalité de notre ame dans ce besoin qu'elle éprouve sans cesse d'échapper à ses liens corporels ; dans ce vague désir qu'Addisson appelle si énergiquement *a longing after immortality ;* mais, sans remonter à la cause sublime d'un si noble instinct, je me borne à en examiner les effets.

L'amour de la renommée est peut-être la seule passion qui soit exempte d'égoïsme ; les biens qu'elle procure, acquis pour une existence où l'on ne sera plus, sont un héritage que vous laissez, sans en avoir joui vous-même, à votre

famille, à votre patrie, et quelquefois à l'univers : il en est de la renommée comme de la noblesse, qu'on acquiert par prescription. Je n'ai pas besoin de dire que je parle ici de la bonne renommée, et que je ne la confonds pas avec cette renommée contemporaine que l'on nomme *réputation*, et sur laquelle le sévère Duclos *permet d'être indifférent, après avoir examiné comment elle s'établit le plus souvent ; comment elle s'accroît, se détruit, se vend, et quels sont les auteurs de ses révolutions.*

La renommée est une trace brillante que le génie laisse après lui en passant sur la terre ; de l'éclat réuni de ses sillons de lumière se compose la gloire nationale, à la splendeur de laquelle peu d'hommes illustres ont autant contribué que Montaigne et Montesquieu.

Le premier, en nous apprenant que le doute est le commencement de la sagesse, peut être regardé comme le fondateur de cette philosophie moderne tant calomniée de nos jours par des hommes qui prouvent, du moins par leur exemple, qu'elle n'a pas contribué aux progrès de la raison humaine.

L'autre, en éclairant le chaos des lois, en

remontant à l'origine des sociétés, au principe des gouvernemens, a *retrouvé*, comme on l'a dit à sa plus grande gloire, les *titres du genre humain*, perdus depuis si long-tems. Honneur au berceau de ces deux grands hommes!

J'étais en chemin pour aller les visiter, et je côtoyais le quai du Chartron, où je fus distrait de l'idée dont j'étais préoccupé par le mouvement du port. Quelle activité! quel ordre dans la confusion! Cette foule de matelots occupés à rouler des tonneaux, des caisses, des balles de marchandises au lieu de l'embarquement; ces cris qui vont et viennent du rivage aux navires, sans s'égarer de leur direction; ces monceaux de cordages, d'agrès de toute espèce, au milieu desquels je me promenais; ces bateaux qui se croisent dans tous les sens, chargées des productions des deux mondes; ce tableau si varié de l'industrie et du commerce me causait un plaisir d'autant plus vif qu'il se rattachait à des impressions de jeunesse que l'âge n'a point affaiblies....

Huit heures sonnaient; j'allai prendre M. Abriac, comme nous en étions convenus la veille, et nous montâmes en voiture pour nous rendre au château de la Brède.

Avant de quitter la ville, nous nous arrêtâmes dans la rue des Minimes, où mon guide me fit remarquer une maison d'assez triste apparence, indiquée sous le n° 17... C'était là qu'habitait l'auteur des *Essais.* La porte recourbée en ogive, une tourelle dont on ne retrouve la forme gothique que dans sa partie supérieure, sont les seuls restes de ce monument que le tems et les hommes aient respectés : nul indice, nulle inscription n'en consacre le souvenir ; l'intérêt même, qui fait ressource de tout, n'a pas appris aux propriétaires à qui ce terrain est successivement échu, combien ils en augmenteraient la valeur en le plaçant sous la protection de ces mots : *Ici vécut Montaigne.*

Nous arrivâmes à dix heures à la Brède, située à quatre lieues de Bordeaux ; nous y fûmes reçus par un ami de M. Abriac, parent d'un vieillard du nom de Montesquieu, dont ce château est aujourd'hui la propriété. Le château de la Brède est un bâtiment hexagone, à pont levis, entouré d'un double fossé d'eau vive, et revêtu de pierres de taille. Il est placé dans un site charmant, au milieu des prairies et des bois. Nous mîmes pied à terre dans la longue allée de chênes

où Montesquieu se promenait tous les matins pendant la belle saison, en méditant les chapitres de son immortel ouvrage. L'ami de M. Abriac, qui était venu au-devant de nous dans cette allée, nous fit remarquer l'endroit même où l'auteur de *l'Esprit des Lois* avait coutume de donner audience aux paysans de sa terre, dont il jugeait les différends en conversant avec eux en patois gascon.

Sur la porte d'entrée on lit ces vers :

Berceau de Montesquieu, séjour digne d'envie,
Où d'un talent sublime il déposa les fruits ;
Lieux si beaux, par le tems vous serez tous détruits ;
Mais le tems ne peut rien sur son divin génie.

L'intérieur du château est vaste et bien distribué, mais les jours y sont mal pris, et les appartemens y manquent presque tous de lumière.

J'ai fait une longue et religieuse station dans la chambre où travaillait le grand homme ; tous les meubles y sont conservés avec un soin qui fait honneur au propriétaire actuel de ce château.

L'ameublement, tel qu'il était autrefois, se compose d'un lit très-simple, de quelques fauteuils d'une forme gothique, et d'une galerie de

portraits de famille. L'appartement est boisé, sans peinture ; à la place même où Montesquieu écrivait, on remarque, au côté gauche de la cheminée, un endroit usé par le frottement de son pied, qu'il y appuyait d'habitude ; une fenêtre de cette chambre, ouverte au midi, laisse apercevoir une prairie d'une immense étendue.

A l'issue de cette chambre se trouve un petit escalier très-roide, par où nous descendîmes dans le cachot féodal où chaque seigneur ( au *bon* vieux tems ) avait le droit d'enfermer, sans autre forme de procès, ceux de ses vassaux dont il avait à se plaindre ; on assure que c'est dans ce lieu même que Montesquieu écrivit son chapitre *De la Liberté du citoyen.* *

Pour passer d'un extrême à l'autre, en sortant de ce souterrain nous montâmes, par un escalier intérieur, au sommet d'une espèce de clocher fort élevé, sur les murs duquel on lit les noms des personnes qui ont visité ces lieux. J'inscrivis le mien au-dessous de celui d'un gentilhomme russe qui a fait le voyage de France exprès pour visiter la Brède.

Je ne m'amuserai point à décrire une longue suite d'appartemens gothiques qui ressemblent

* *Esprit des Lois*, chap. 2, liv. XII.

à tout ce qu'on a vu dans ce genre, mais je me reprocherais de passer sous silence la bibliothèque, sur les rayons de laquelle Montesquieu a écrit de sa main les titres de quelques-uns de ses ouvrages. Sur la poutre qui traverse cette salle sont figurés les douze signes du zodiaque.

La personne qui nous faisait les honneurs de ce château a bien voulu me communiquer les originaux de quelques lettres familières de l'illustre auteur : j'en extrais ici quelques lignes où il parle de la Brède.

*A l'abbé de Guasco.* « Je crains bien, si la
» guerre continue, *que* je sois forcé d'aller plan-
» ter des choux à la Brède.... L'air, les raisins,
» le vin des bords de la Garonne et l'humeur des
» Gascons sont d'excellens antidotes contre la
» mélancolie ; je me fais une fête de vous mener
» à la campagne, où vous trouverez un châ-
» teau gothique, à la vérité, mais orné de bois
» charmans, dont j'ai pris l'idée en Angle-
» terre... Je puis dire que la Brède est un des
» lieux aussi agréables qu'il y ait en France ; au
» château près, la nature s'y trouve en robe-de-
» chambre, et, pour ainsi dire, au lever du lit...
» J'y serai au mois d'août....

*O rus! quandò te aspiciam?* »

Pendant le déjeûner qu'on nous servit dans la chambre de Montesquieu, l'ami de M. Abriac, homme de beaucoup d'esprit et d'instruction, satisfit avec une extrême complaisance à quelques questions que je lui fis sur l'état actuel des sciences et de la littérature à Bordeaux. « Comme par le passé, me dit-il, nous avons à Bordeaux une académie des sciences et des belles-lettres, une société philarmonique, un athénée, un muséum, une école gratuite de dessin et de peinture, des écoles de chirurgie, de médecine, de botanique, etc. ; mais je suis forcé de convenir que ce luxe d'établissemens publics est purement nominal, et que les sciences, les arts, et particulièrement la littérature, ne sont rien moins que florissans dans l'ancienne capitale de la Guyenne. Nous vivons ici sur nos souvenirs ; nous citons avec orgueil les noms du consul Ausonne, de Montaigne, de Montesquieu ; nous tirons vanité de compter parmi nos compatriotes l'historien du Halliau, le prédicateur Biron, le grammairien Lebel, le jésuite voyageur, le P. Le Comte, et nous ne dédaignons même pas la gloire un peu puérile de Berquin. Notre embarras commence lorsqu'on vient à nous interroger sur nos littérateurs vivans, et

cependant nous pouvons encore réclamer plus d'un nom dont s'honore aujourd'hui la république des lettres. Un des écrivains les plus distingués que possède aujourd'hui la France, l'auteur du *Ministère du cardinal de Richelieu*, est né dans notre département ; la comédie du *Médisant*, l'une des meilleures qui aient été jouées depuis vingt ans sur le théâtre Français, est l'ouvrage d'un poète de cette province. Peut-être entre-t-il un peu de cette prévention favorable qu'on a pour un compatriote, dans le jugement que nous portons du talent de M. de Laville, mais nous sommes tout près de croire que l'auteur d'*Artaxerce* et d'*Apelles et Campaspe* ne le cède en rien aux poètes de la capitale qui s'y disputent aujourd'hui la palme tragique. Il y a des bienfaits dont on jouit avec ingratitude ; les plus jolies romances dont se parent nos recueils (depuis que M. de Goupigny laisse reposer sa lyre) sont dues à M. Edmond Géraud, dont les chants aimables se répètent par les plus jolies bouches de France, des bords de la Garonne aux rives de la Seine. »

M. Abriac interrompit l'entretien en me rappelant que nous devions dîner à bord d'un navire de M. Desparabès, et que, pour arriver

à tems, il fallait renoncer à visiter la maison de campagne de MM. Raba, où nous ne pouvions nous rendre qu'en faisant un long détour. « D'ailleurs, dit-il, il vous est facile de vous faire une idée complète des curiosités de Talence, en vous figurant une grande et belle maison au milieu de vastes jardins, dont le plan, d'une parfaite régularité, fait on ne peut plus d'honneur au géomètre qui l'a conçu ; des allées en lignes bien droites, ornées de statues en pierre, en terre cuite, ou même en bois peint, comme celles des bosquets de *l'Enfant Prodigue* et de *Nina*, vrais chefs-d'œuvre du mauvais goût. »

Je crus pouvoir me contenter de cette description, et nous retournâmes à Bordeaux, où nous arrivâmes à l'heure de la bourse. En traversant les allées de Tourny, où la beauté d'une journée de printems avait réuni beaucoup de monde, M. Abriac me fit remarquer M^lle^ Catiche, jeune et jolie bouquetière, d'une réputation singulièrement irréprochable. Cette prêtresse de Flore, si je dois en croire mon guide, vit, comme la salamandre, au milieu des feux qu'elle allume pour le compte d'autrui ; il n'est pas à Paris, ajoute-t-il, de revendeuse à la toilette

qui s'entende aussi bien qu'elle à servir une intrigue, à glisser un billet, à mettre en défaut la surveillance maternelle ou maritale. M^lle Catiche n'est pas moins célèbre pour ses saillies en patois gascon, seule langue qu'elle sache parler...

La Bourse est un bâtiment carré, entouré d'arcade, où l'on arrive par six grandes portes. A deux heures, ce vaste espace, vide un moment auparavant, se remplit d'une foule immense de négocians de tous les pays; chaque genre de commerce a sa place invariablement marquée : les agens de change, les courtiers de marchandises, de commerce, d'assurance, circulent sans cesse autour de ces différens groupes, pour aller des vendeurs aux acheteurs, des armateurs aux capitaines, des assureurs aux assurés, et pour conclure, en moins d'une heure, les millions d'affaires qui se traitent chaque jour dans cette enceinte. Un centime, qu'on appelle *denier à Dieu*, mis par le courtier dans la main du vendeur, et une fois agréé par lui, scelle irrévocablement le marché de la plus haute comme de la plus mince importance.

Nous trouvâmes M. Desparabès au bureau

des assurances, où il avait assigné notre rendez-vous, et nous montâmes ensemble dans la chaloupe qui devait nous conduire à bord des *Deux-Frères*. Pour nous rendre à ce navire, pavoisé du haut en bas, comme pour un jour de fête, nous passâmes à la poupe d'un autre navire dont les *vergues en pantène*, et *la figure d'avant* couverte d'un crêpe, annonçaient que l'armateur de ce bâtiment, en charge pour l'Amérique, était parti pour l'autre monde avant son vaisseau. Je n'ai pas le tems de me livrer aux réflexions qu'un pareil rapprochement fait naître dans mon esprit; nous arrivâmes à bord.

Mme Desparabès y faisait avec une grâce charmante les honneurs du vaisseau de son mari à plusieurs dames qu'elle y avait amenées. J'aurai probablement, dans mes courses, l'occasion de parler avec plus de détail de ces dîners en rade, mais je ne veux pas oublier une circonstance qui égaya beaucoup celui-ci. Au nombre des convives de M. Desparabès se trouvait un de ces Parisiens d'une crédulité d'autant plus grande, qu'elle n'a de mesure que leur ignorance et leur amour-propre. Mme Desparabès n'avait pas eu de peine à lui faire croire qu'il était secrètement le héros de la fête, et chacun l'entretenait

de son mieux dans une idée où il paraissait se complaire : quelque décidé qu'il fût à ne rien admirer hors des barrières de Paris, ces mille vaisseaux au milieu desquels il se trouvait, ce beau fleuve couvert de barques innombrables qui le parcouraient en tous sens, ce spectacle magnifique qu'il avait pour la première fois de sa vie sous les yeux, attiraient malgré lui son attention, et il lui arriva de dire au capitaine qu'il voudrait bien voir manœuvrer cette flotte. « C'est une galanterie que j'ai voulu vous faire, lui répondit celui-ci ( que M^me^ Desparabès avait prévenu d'un coup-d'œil, et qui voyait approcher le moment de la marée ), j'ai donné l'ordre à tous les vaisseaux : avant un quart d'heure, vous les verrez se mettre en mouvement. En effet, *le jusant* arriva, * les vaisseaux firent leur évolution sur leurs ancres, et notre Parisien remercia le capitaine de son extrême complaisance.

Il y avait, ce jour-là, une représentation au grand Théâtre ; je ne manquai pas de m'y rendre avec M. Abriac, qui m'aide partout à voir et à entendre.

* La marée descendante.

Le grand Théâtre de Bordeaux est un des plus beaux monumens de l'architecture moderne. Il a été construit par les soins du duc de Richelieu, et l'ouverture s'en est faite en 1781. La façade principale est de l'effet le plus majestueux ; l'entrée, le vestibule et l'escalier qui conduit à l'amphithéâtre sont d'une beauté remarquable. Cet édifice renferme, indépendamment de la salle de spectacle, qui aurait besoin d'être restaurée, une salle de concert, un foyer d'hiver, un foyer d'été, et de vastes appartemens. L'ouverture de la plus belle salle de spectacle de l'Europe s'est faite par la représentation de la plus belle tragédie connue : c'est dire assez que la première pièce qu'on ait donnée sur ce théâtre est *Athalie*.

Pendant les premières années de la révolution, on a compté jusqu'à six théâtres ouverts à-la-fois à Bordeaux : le *grand Théâtre*, le théâtre de l'*Union*, le théâtre *Français*, le théâtre de *Molière*, le théâtre du *Lycée*, où l'on jouait le mélodrame, enjolivé de ballets d'enfans ; enfin, le théâtre du sieur *Beaujolais*, où l'on jouait des *mystères* et des arlequinades.

Le théâtre du Lycée a été incendié : il avait

été bâti sur l'emplacement de l'ancien Musée, où M. l'abbé Sicard donna le premier exercice des sourds-muets qu'on ait vu à Bordeaux.

Le théâtre Molière, situé rue du Mirail, dans le voisinage du quartier des juifs, était primitivement une église des jésuites ; on en fit un *chay* * à l'époque où les jésuites furent chassés de France ; on l'a depuis transformé en salle de spectacle. Cette salle est fermée depuis plusieurs années : de tems à autre, seulement, on l'ouvre à des danseurs de corde.

Le théâtre Français fut construit sur les ruines du couvent des récolets, pour remplacer l'ancien théâtre des Variétés, qui a été démoli : c'est sur ce théâtre des Variétés, le seul que cette ville possédât alors, que Bellecour et Molé commencèrent leur réputation.

Parmi les acteurs, quelques sujets m'ont paru sortir de l'ordre commun : dans le premier emploi de la comédie, Charles Riquier est un talent véritable, l'emploi des soubrettes et celui des valets m'ont paru très-agréablement remplis par M[lle] Suzanne et par Constant.

* Magasin où l'on dépose le vin.

Je n'ai pas eu l'occasion d'apprécier les éloges que M. Abriac donne à deux cantatrices, Mlles Montano et Liger, dont la première, s'il faut l'en croire, est également distinguée par la beauté de sa voix et par la grâce de son jeu.

C'est au petit théâtre des allées de Tourny qu'il faut aller chercher l'acteur en grande réputation. Lepeintre, dans l'emploi des niais et des caricatures, marche presque l'égal du célèbre Potier ; pour le fixer à Bordeaux, dont il fait les délices, le directeur, indépendamment des douze mille francs qu'il lui donne, s'est engagé à lui procurer une maison de campagne.

Le spectacle est le seul plaisir *littéraire* pour lequel on ait un goût décidé dans cette ville ; encore ce goût ne se prononce-t-il qu'en faveur de l'opéra-comique et des ballets. On ne va guère au grand Théâtre, où se jouent l'opéra sérieux et la comédie, que par habitude et par ton. L'amphithéâtre et les loges sont autant de succursales de la Bourse, où l'on termine le soir l'affaire qu'on avait commencée le matin. Les Bordelais me pardonneront d'autant plus volontiers cette observation, qu'elle a déjà été faite par un de leurs plus spirituels compatriotes,

dans une pièce de circonstance dont un des couplets se terminait par ces deux vers :

On regarde la comédie,
Et l'on écoute le ballet.

A l'un et à l'autre théâtre, les spectateurs sont debout au parterre ; et, dans le plus grand monde, l'usage n'a point encore prévalu de louer des loges ; les femmes les plus riches se contentent, les jours de représentations extraordinaires, d'envoyer des domestiques retenir leurs places.

Je me suis un peu étendu sur le chapitre des théâtres ; on me le pardonnera en songeant à la place qu'il occupe dans l'histoire de nos mœurs.



N° IV. — 22 *février* 1817.

# LE SOLITAIRE DES LANDES.

> Celui qui d'un poids équitable
> A pesé des faibles mortels
> Et les biens et les maux réels,
> Sait que le bonheur véritable
> Ne dépendit jamais des lieux.
>
> GRESSET.

Après un séjour de trois semaines à Bordeaux, j'en suis parti, mardi dernier, pour Baïonne. Mon pauvre Zaméo s'était embarqué deux jours auparavant pour retourner dans son pays ; cette séparation m'avait affecté bien vivement : il vient un tems ( et ce tems est venu pour moi ) où il ne faudrait pas quitter les gens qu'on aime.

Comme je ne voyage pas précisément pour me rendre d'un lieu à un autre ; mais pour examiner, pour écouter ce qui se fait, ce

qui se dit sur ma route, pour fureter dans tous les coins, pour faire jaser ceux que je rencontre; le moyen de transport le plus prompt est rarement celui que je choisis. D'ailleurs, pour visiter à mon aise le désert que j'avais à traverser, je voulais pouvoir m'écarter de la ligne des postes, qui ne passe plus par les grandes Landes; en conséquence, je fis marché avec un *voiturin* qui s'engagea, moyennant 15 francs par jour, à me conduire à Baïonne par autant de circuits et de détours qu'il me plairait.

Je n'ai rien à dire de Castres, où je n'ai fait que passer, mais j'ai noté Langon sur mon itinéraire pour l'excellence de ses *vins blancs* et de ses *lamproies*. Mon hôte, doué d'une érudition locale très-étendue, m'a assuré que le chapitre de Bordeaux avait cédé, en 1170, à un certain Arnaud Garnier, un droit sur la ville de Langon, à condition que celui-ci livrerait au chapitre douze lamproies par an. La gourmandise des chanoines date de loin, comme on voit.

Je n'ai pu me défendre d'un souvenir bien pénible en traversant la Réole. J'avais connu les frères F** dans leur enfance!.... Je me suis arrêté deux jours à Bazas (qui n'offre, d'ail-

leurs, rien de remarquable que sa situation au haut d'un rocher) pour y prendre une idée de l'aspect et de la topographie des Landes, où l'on entre en sortant de cette ville.

Le département des Landes est, après celui de l'Aveyron, le plus considérable en territoire ; sa population est d'environ deux cent trente mille habitans : tout le territoire qui s'étend des bords du golfe de Gascogne et de l'étang de Cazau à l'embouchure de l'Adour, jusqu'aux limites du département des Basses-Pyrénées et du Gers, compose le département des Landes.

L'Adour traverse cet immense territoire aux deux tiers de sa largeur, et va se jeter à la mer à Baïonne, après avoir reçu un grand nombre de petites rivières, entre lesquelles je ne nommerai que le Midou, la Bidouze et la Nive.

Tout le pays, à la droite de l'Adour, est le pays des Lannes ou des Landes. Ce fleuve semble être une barrière opposée par la nature même à l'envahissement de la stérilité ; son cours préserve de l'invasion des sables le superbe pays situé sur la rive gauche, et qu'on peut appeler le Piémont des Pyrénées (*pes montium*).

D'un côté, des bruyères à perte de vue, des forêts de pins (*pignadas*) dont le grêle feuillage, en tombant et séchant sur la terre, empêche toute végétation sous leur ombre; de vastes étangs formés par les eaux pluviales, qui s'écouleraient naturellement vers la mer, si elles n'étaient arrêtées par les dunes qui s'amoncellent et cheminent incessamment de l'ouest vers le nord-est, jusqu'à ce que les travaux des hommes arrêtent leurs progrès. Ce vaste et sombre paysage, à peine animé par une population grave et silencieuse, n'est égayé de loin à loin que par les bouquets de chênes qui entourent les habitations éparses où le colon et sa famille vivent, pêle-mêle, avec une partie des animaux domestiques qui s'engraissent du fruit des arbres plantés autour de leur demeure; des troupeaux de moutons errans parmi les bruyères, sous la garde des bergers couverts de leurs toisons, montés sur de hautes échasses, et qu'on prendrait de loin pour ces Lestrigons que quelques érudits placent dans cette contrée singulière : tel est, au premier coup-d'œil, l'aspect des Landes supérieures.

Traversez l'Adour, la scène change comme

par enchantement, des vallées, des plaines d'une rare fertilité ; des côteaux couverts de vignes, d'arbres à fruits, des habitations riantes ; un peuple gai, vif, généralement vêtu d'étoffes d'une couleur claire et d'une propreté remarquable ; partout le sol étalant sa richesse et justifiant l'observation d'Arthur Young, qui cite ce terrain comme le mieux cultivé de tous ceux qu'il a parcourus dans ses voyages agronomiques. Mais ce luxe de la nature ne séduit pas le frugal habitant des Landes, ami de l'indépendance et du repos. La pauvreté du pays peut même exciter et satisfaire une sorte d'ambition ; là, tout propriétaire au-dessus du besoin est seigneur de sa contrée et chef de sa peuplade ; il étend ou resserre ses limites à son gré, sans guerre et sans procès ; se lasse-t-il du pouvoir ? il abdique ; est-il mécontent de ses voisins ? il s'éloigne et va jouir ailleurs des précieux avantages de la liberté, et de cette vie nomade dont il est peut-être heureux pour la civilisation que les charmes soient aussi peu connus.

En faisant causer mon *voiturin* sur cette contrée agreste où il a pris naissance, et dont il parle avec amour, il lui arriva de citer plusieurs

fois, en témoignage des choses merveilleuses qu'il me racontait, un notable du pays, qu'on a surnommé le *Solitaire des Landes ;* ce nom seul était fait pour exciter ma curiosité ; elle s'accrut encore, lorsque j'appris que ce solitaire, autrefois homme du grand monde, était M. N***, non moins connu par sa probité, ses talens et son esprit, que par les grandes fonctions qu'il a si dignement remplies. Détrompé à-la-fois de l'ambition et du bonheur par la perte d'un fils mort glorieusement sur le champ de bataille, il est venu chercher au fond des Landes un asile contre l'injustice des hommes et contre les revers de la fortune.

Je n'étais pas disposé à perdre cette occasion de visiter à-la-fois un homme et un pays extraordinaires. Sans égard aux observations qu'on nous fit sur la nature, ou plutôt sur le défaut de chemins, dans les douze lieues de déserts que nous avions à traverser ; fort des connaissances locales de mon guide, de ma patience et de ma curiosité, je m'enfonçai dans la partie la plus sauvage des Landes, muni de provisions comme pour un voyage de long cours.

Je pourrais alonger mon récit de plusieurs

épisodes, l'égayer par les nombreux incidens d'une route où mon brave Lannusquet, toujours au moment de verser, à chaque minute arrêté par des sables, par des fondrières, par des ravins, voulait me prouver « que le chemin était *roulant*, et qu'il n'allait au pas que pour me laisser le tems d'examiner à mon aise ce qu'il appelait le *jardin de la France ;* » mais je ne raconte pas, j'examine ; je dois compte à mes lecteurs de mes observations, et non de mes aventures.

Les premiers objets sur lesquels mon attention s'est arrêtée avec étonnement, ce sont les dunes, ces montagnes mobiles, que l'auteur des ESSAIS appelle *de grandes montjoies d'arènes mouvantes*, et qui eussent fini par envahir le pays tout entier, si l'on n'eût trouvé le moyen de les fixer par des *semis*. Cette admirable découverte consiste à semer sur la dune, par étages que l'on forme et maintient à l'aide de clayons d'osier et de branchages, de graines de pins, de genets et d'autres arbustes qui croissent rapidement, et dont les racines pénètrent dans le sable, agglomèrent ses parties, et fixent le monticule. Déjà l'église et le village de Mimisan allaient être ensevelis sous les sables, et les étangs d'Aureillan, de Biscarosse et

de Cazau, repoussés par les dunes, refluaient sur les terres supérieures : les nouveaux semis ont commencé à arrêter le mal. Nul doute que le gouvernement ne continue ces utiles et importans travaux, dont le résultat doit être de donner à l'Etat de belles forêts * et de conserver un pays précieux.

Cette épithète, appliquée aux Landes, ne surprendra que ceux qui jugent des choses sur l'idée vague qu'ils s'en forment d'après leur nom : en effet, la Lande ne fournit qu'une très-petite quantité de seigle et de millet, à peine suffisante pour ses rares habitans ; mais elle est riche en brai, en goudron, en résine, matières qu'une meilleure élaboration rend chaque jour plus propres aux besoins de notre marine : on en tire du miel, de la cire et du liége. L'excellent gibier de terre et d'eau dont ce pays abonde, le poisson de ses étangs, ses moutons, ses *palombes*, si justement renommées, ont placé la Lande presque au niveau de la Chalosse dans l'estime des gastronomes.

Un rosier en fleurs sur un glacier des Alpes ne m'aurait pas plus surpris que je ne l'ai été

* Tandis que nous écrivions ces lignes, une ordonnance royale remplissait notre vœu.

à la vue du beau château de Castillon, au milieu des Landes. Cet édifice, bâti sous Louis XIII, est un véritable prodige dans des lieux où une pierre est une rareté : même à l'époque où il a été bâti, ce château doit avoir coûté des sommes considérables. M. le comte de Pontenx a laissé ce beau domaine à sa fille, épouse de M. le général Ismer.

Mon guide, dont le père avait été au service du vieux chevalier de Pontenx, ancien maître-d'hôtel de M. le duc d'Orléans, m'a raconté sur ce vieillard, mort depuis quelques années, une foule de traits et d'anecdotes dont la tradition est consacrée dans les Landes, et qui ne font pas moins d'honneur à ses vertus qu'à son esprit et à sa gaîté.

La seconde merveille des Landes se voit aux forges d'Uza, de Pontenx et d'Ichoux, que vient de créer M. l'Arreilhet. Dans ces usines importantes, on travaille le minerai et l'on fabrique le fer, seul métal que fournisse aujourd'hui cette terre où Strabon prétend que l'on trouvait l'or à la surface......

Mais je découvre, sur une bruyère élevée, au milieu d'un taillis de chênes plantés avec quel-

que symétrie, une chaumière plus vaste, d'une forme plus élégante que les autres : c'est celle du *Solitaire des Landes*.

A peine avons-nous gagné l'élévation du haut de laquelle nous apercevons ce palais de chaume, que nous voyons s'avancer, en quatre pas, du bout de la plaine, cinq ou six *cousiots* * montés sur leurs échasses, dont l'aspect étrange ne pourrait manquer d'effrayer l'homme le plus hardi qui ne serait pas préparé à les voir. Je ne me lassais pas d'admirer l'agilité prodigieuse avec laquelle ces hommes marchent, perchés sur deux échalas, qui les élèvent à quatre ou cinq pieds de terre. A l'aide du long bâton dont ils sont armés, je les voyais franchir des clôtures, des fossés dont quelques-uns n'ont pas moins de vingt pieds de large. Du plus loin qu'il les vit, Jean, mon voiturin, leur fit, avec son fouet, un signal auquel ils répondirent par un cri de *broyemen*, ** qui n'en dit pas moins long, s'il faut en croire mon guide, que le *bel-men* du bourgeois gentilhomme.

* Nom que l'on donne aux bergers de la grande Lande.

** Joliment, doucement.

Plus nous approchions de l'hermitage, plus le chemin devenait difficile ; sans les secours et les avis des bergers qui nous accompagnaient, il est probable que du moins la voiture y serait restée.

Le solitaire était absent au moment où nous arrivâmes ; un jeune garçon de la ferme, après nous avoir introduits dans le corps-de-logis principal, sauta sur le manteau d'une cheminée très-élevée pour attacher ses *bottes de sept lieues*, et sortit pour aller avertir son maître de notre arrivée.

A la seule vue de la maison, je m'étais fait du propriétaire une idée que sa présence ne tarda pas à justifier : tout y respirait l'ordre, le goût et je ne sais quelle élégance de mœurs au milieu d'une extrême simplicité. La chambre à coucher, en forme de tente, était tapissée de cartes géographiques, et meublée d'un lit en fer peint, dont les quatre pieds étaient posés dans autant de vases remplis d'eau (probablement pour en écarter les insectes), de quelques chaises de jardin, et d'une bibliothèque, isolée du mur et du plancher au moyen des mêmes précautions qu'on avait prises pour le lit. Je ne

manquai pas d'examiner un à un les livres dont cette petite bibliothèque se composait ; tout y était : Voltaire, Montesquieu, Montaigne, Bacon, Molière et *lès Fablès chausidès* de La Fontaine, traduites en patois gascon aux frais et par les soins de feu M. François Batbedat de Vicq.

Par une grande fenêtre ouverte sur la camgne, je vis arriver de loin M. N*** dans un petit char de forme antique traîné par deux bœufs : j'allai à sa rencontre ; il mit pied à terre et m'accueillit avec une bienveillance qui me rappela cette hospitalité des tems héroïques, dont je n'avais trouvé jusqu'ici d'exemple que dans Homère.

Le solitaire des Landes, avec qui j'ai passé deux des meilleurs jours de ma vie, est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une haute stature, d'une figure remarquable par un caractère de noblesse, d'ironie et de bonté qui semblaient devoir s'exclure. Ses manières offrent un contraste, tout aussi extraordinaire, de réserve et de franchise, de politesse et de brusquerie, qui laisse à tout moment voir, dans l'homme tel qu'il est, l'homme tel qu'il a été : son expression est pittoresque, et sa contenance

habituelle celle d'un homme supérieur qui ne s'abaisse à rien et qui élève tout à lui.

Je me présentai comme un hermite qui venait en visiter un autre et se délasser quelques heures auprès d'un sage pratique du spectacle turbulent de la grande société des fous.

J'achèverai dans le Discours suivant de tracer un des plus beaux caractères que j'aie eu l'occasion d'observer, et de faire connaître le peuple et le pays agreste où cet homme vertueux a choisi son refuge.



N° V. — 8 *mars* 1817.

# LA THÉBAÏDE FRANÇAISE.

*......Bene qui latuit, bene vixit.*
Ovid., eleg. IV.

Celui-là vit heureux qui sait vivre ignoré.

Après un repas excellent où l'on nous avait servi une garbure, une cuisse d'oie confite, une tranche de jambon de Baïonne glacé au sucre, et un lièvre rôti, mon hôte fit apporter des olives et une très-vieille bouteille de vin de Chalosse, que nous vidâmes à petits coups, en racontant l'un après l'autre notre histoire.

« ........ Voilà d'étranges aventures (dit le solitaire, à qui je venais de faire un récit succinct des principaux événemens de ma vie); les miennes sont moins romanesques; mais vous verrez pourtant que la fortune ne m'a pas épar-

gné ses caprices, et que je sais à quoi m'en tenir sur un monde dont je suis éloigné sans retour.

» Dès l'âge de dix ans, j'avais quitté la ville d'Albret, où je suis né (si l'on peut appeler ville cette réunion de chaumières que vous voyez d'ici). En sortant du collége La Marche, où j'avais fait de bonnes études, j'entrai en qualité de sous-lieutenant dans les Gardes-Françaises : la révolution s'annonça sous les plus heureux auspices, et je me livrai à toutes les espérances dont elle était prodigue, sans m'écarter des devoirs militaires que l'honneur m'imposait, et dont je fus plus d'une fois au moment de devenir victime. J'avais fait (avec une résignation qui n'était peut-être pas sans quelque mérite pour un homme de mon âge et de mon pays) les sacrifices de vanité qu'exigeaient nos lois nouvelles ; j'avais perdu de très-bonne grâce un titre dont je n'étais pas fier, et quelques droits féodeaux qui ne me faisait guère plus riche ; mais ami d'une sage liberté, de celle des Mounier, des Lally-Tollendal, des la Fayette, des Clermont-Tonnerre, je ne tardai pas à reculer devant cet objet de mon culte, défiguré

par de fanatiques adorateurs. Défenseur du trône, je ne transigeai point avec mes sermens, et c'est du moins en lui prêtant jusqu'au bout le faible appui de mon bras, que j'ai acquis le droit d'accuser les auteurs de sa chute.

» Au sein de l'ouragan révolutionnaire qui nous avait entourés de débris, les ennemis de la France s'avançaient pour en partager les lambeaux : il nous restait une patrie à défendre, et je volai aux frontières. Grièvement blessé dans l'immortelle campagne de Pichegru dans la Belgique, je revins à Paris : une prison y fut ma récompense. La mort de ses affreux ministres mit un terme au règne de la terreur, et me rendit à la liberté ; j'entrai dans la carrière administrative, et, du poste où je parvins, je vis briller et disparaître, l'un après l'autre, ces gouvernemens éphémères qui s'élevaient comme des globules sur une matière en ébullition.

» Mes intentions étaient pures ; j'employai mon crédit à être utile : la faveur publique m'environnait ; mais quel homme en place peut soutenir le bien que l'intérêt et l'adulation disent de lui ? Le 18 fructidor arriva ; obligé de prendre parti, dans cette querelle, entre un pouvoir

dont j'étais membre, et la patrie dont j'étais idolâtre, je ne balançai point à me déclarer pour elle. La victoire resta, comme il arrive trop souvent, à la force, et je fus envoyé à Cayenne.

» Je trouvai le moyen de me soustraire à cette honorable déportation, et lorsqu'une suite d'événemens incalculables fit succéder l'autorité consulaire au pouvoir directorial, je quittai ma retraite et je rentrai dans la carrière, ébloui par l'aurore nouvelle du jour éclatant qui se levait sur la France.

» L'homme extraordinaire que la nation, aussi imprévoyante que le cheval de la fable, avait appelé à son secours pour l'aider à se venger de ses ennemis, réussit au-delà de ses vœux, et lui fit payer de sa liberté la gloire immense dont il la couvrit :

« Quel que soit le plaisir que cause la VICTOIRE,
» C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
» Sans qui les autres ne sont rien. »

Mais telle est parmi les Français l'association intime de ces idées de courage, d'honneur et de vertu, que partout où nous voyons l'un, nous

supposons les autres, sans trop examiner d'abord si ce courage a été employé pour notre bonheur ou pour notre misère, pour le soutien de la liberté ou de la tyrannie.

» De meilleure foi que beaucoup d'autres, je dois convenir avec vous qu'au milieu de ce foyer d'une gloire nationale sans exemple dans l'histoire des peuples modernes, atteint de cette ivresse générale où les triomphes inouis de nos armées avaient plongé la France, je me montrai moins sensible aux outrages faits à la liberté publique qu'à la conquête de cette prééminence européenne si glorieusement acquise à ma patrie.

» La guerre d'Espagne, commencée sans motif, exécutée sans but et sans succès, cette guerre fatale, où mon fils unique perdit la vie, m'ouvrit enfin les yeux; la nature, par le sentiment de mes propres maux, m'éclaira sur ceux dont la France était menacée. Résolu dès-lors à quitter les fonctions importantes où je n'étais plus soutenu par les deux grands intérêts de ma vie, l'espoir d'être utile à mon pays et l'ambition paternelle, je fis entendre la vérité, pour la première fois peut-être, à l'oreille d'un

homme dont la fortune et la flatterie semblaient avoir altéré la raison ; il me répondit avec dédain, en me nommant à une place supérieure à celle que j'occupais ; je mis une fierté plus noble dans ma réplique : j'envoyai ma démission.

» Son départ pour Moscou fut le signal de la retraite absolue où je me condamnai, et dans laquelle m'accompagna le pressentiment de tous les malheurs que nous avons vu fondre sur la France.

» Après quarante ans d'une vie passée en grande partie au sein des révolutions, où j'ai fait quelquefois le bien, que j'ai toujours voulu, où je n'ai à me reprocher que d'avoir joui avec trop de confiance et d'orgueil de la gloire que ma patrie avait acquise, je suis venu m'enterrer dans cette solitude natale ; et sans les souvenirs douloureux qui m'y poursuivent, j'y vivrais plus heureux, c'est-à-dire plus utile que je n'ai pu l'être dans les hautes fonctions que j'ai long-tems remplies. »

Le récit de ses aventures, que j'écoutai avec un extrême intérêt, conduisit M. N*** à me parler de sa situation actuelle, où je trouvai la preuve qu'on peut allier à beaucoup d'imagina-

tion cette philosophie de caractère qui finit par rendre un homme tout-à-fait indifférent aux choses dont on fait communément dépendre le bonheur.

« On a toujours assez d'esprit, continua-t-il, pour en perdre dans le monde, et devenir plus sot et plus méchant ; peut-être en faut-il davantage pour vivre dans la retraite, où l'on devient meilleur : j'oserais l'assurer, si je n'étais moi-même l'objet de ma remarque. En effet, nos goûts les plus durables naissent de nos habitudes, et celles que l'on contracte dans la position où je me trouve ne peuvent avoir leur source que dans un bon emploi du tems.

» Je vis parmi des hommes à demi sauvages, chez lesquels se sont réfugiées les vertus que semble exclure un haut degré de civilisation : l'hospitalité la plus généreuse, le respect de la foi conjugale, et la religion des tombeaux. Ces qualités estimables s'allient malheureusement à des défauts et même à des vices, fruits ordinaires de l'extrême ignorance. Les habitans des Landes sont généralement enclins à l'ivrognerie, à la jalousie et à la plus grossière superstition. La mal-propreté, dont le plus grand

inconvénient est peut-être d'appauvrir et de dégrader l'espèce, est chez eux une manière d'être héréditaire et naturelle où ils se complaisent, et que l'accroissement de leur fortune ne les détermine pas à changer.

» Bien résolu de finir mes jours dans cette triste contrée, je m'y suis proposé pour but de contribuer de tous mes moyens à améliorer le sort de ces bons Lannusquets, auxquels il ne manque qu'un peu d'industrie et d'instruction pour être les meilleurs des hommes.

» Vous ne croiriez pas, si je n'offrais de vous en fournir la preuve, que la très-grande partie de ces pâtres de la grande Lande ignorent sous quel gouvernement ils vivent, et à quelle province de France ils appartiennent; que, pour introduire parmi eux l'usage de la vaccine, j'ai eu besoin de leur laisser croire qu'on leur imprimait un stigmate qui les mettait à l'abri des maléfices.

» Je m'occupe en ce moment de l'établissement d'une école *lancastérienne*, pour l'ouverture de laquelle je n'attends que l'arrivée d'un maître dont j'ai fait la demande à Paris. J'ai la conviction que cette méthode d'instruction, si

rapide et si peu dispendieuse, peut seule, en moins de vingt ans, amener les habitans de ce pays au degré de civilisation nécessaire pour le développement de leurs facultés physiques et morales.

» Une remarque très-honorable pour ce petit coin de terre, et dont je vous prie de prendre note, c'est que le département des Landes est, comparativement à sa population, celui qui a produit, dans ces derniers tems, un plus grand nombre d'hommes de guerre, parmi lesquels on cite plusieurs généraux célèbres. Un des héros d'Austerlitz et de Wagram, le lieutenant-général Lamarque, aussi distingué par ses talens et par son esprit que par son éclatante bravoure, est né à Saint-Sever : les généraux Lannuse, Darricau, Durieux et Maransin ont également pris naissance sur cette terre inculte, mais non pas ingrate.

» Un homme dont s'honore à jamais la nation française, dont le nom, consacré par la religion, réveillera dans la dernière postérité l'idée de la vertu la plus touchante et la plus sublime, le fondateur de l'établissement des Enfans-Trouvés, et des filles de la Charité pour le service des

pauvres malades, Vincent de Paul, naquit parmi les bergers des Landes, et n'abandonna la garde d'un chétif troupeau du village de Poy que pour prendre un des premiers rangs parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

» Ce pays fut aussi le berceau de l'ami de Montesquieu, du savant Darcet, à qui les sciences chimiques sont en partie redevables des progrès immenses qu'elles ont faits dans ces derniers tems, et de leur application aux arts et et à l'industrie française.

» Nous ne sommes pas riches en poètes ; cependant les noms de M. Lalanne, auteur d'un poëme de *la Basse-Cour*, et de M. Genty-Laurens, traducteur en vers de *l'Anti-Lucrèce* du cardinal Polignac, ne sont pas inconnus aux muses françaises. »

Quelques heures s'écoulèrent dans un entretien où je me laissais entraîner au plaisir d'écouter et de m'instruire : je ne voulais pourtant pas abuser de l'accueil obligeant que j'avais reçu, et je témoignai l'intention de me remettre en route pour aller chercher un gîte à Albret ; mais le bon solitaire n'y voulut pas consentir, et me força d'accepter un logement chez lui, en

me promettant de m'accompagner à Mont-de-Marsan, où l'appelaient quelques affaires, si je voulais passer avec lui la journée du lendemain : j'acceptai la proposition avec reconnaissance.

Nous nous couchâmes assez tard ; le lendemain, à huit heures, je vis entrer mon hôte dans ma chambre, il était armé d'un fusil, et revenait de la chasse aux *palombes*. * Après déjeûner, il me proposa une promenade aux environs, et me promit de la diriger de la manière la plus favorable aux observations que j'étais venu pour recueillir : nous prîmes notre chemin du côté d'Albret, montés sur deux *craquelins* ** de la taille et de l'allure la plus commode pour un homme de mon âge. A quelque distance du logis de mon hôte, nous nous arrêtâmes auprès d'un troupeau de moutons parqués sur la bruyère, et gardés par deux *cousiots* au service de M. N***. Ces deux hommes, montés sur leurs échasses, qu'on appelle *changuées*, étaient assis ou plutôt appuyés sur la longue perche qui leur sert de canne, et tricotaient une espèce de

* Gros ramiers d'un goût excellent : j'aurai occasion de parler ailleurs de cette chasse.

** Petits chevaux du pays.

toque ou *barette* semblable à celle dont leur tête était couverte : ils étaient vêtus d'un long doliman de peau de mouton, sans manches ; leurs pieds nus posaient sur l'appui des échasses, et leurs jambes étaient enveloppées dans une fourrure appelée *camauo*, soutenue par des jaretières rouges : ils avaient auprès d'eux, dans une espèce de hotte d'une forme particulière, tous les objets nécessaires à leur nourriture : le poëlon pour les *cruchades*, * le paquet de sardines de Galice, du pain noir, et un broc de vin pour les quarante jours qu'ils doivent passer hors de la ferme.

M. N*** entra en conversation avec ses *cousiots*, j'eus occasion de remarquer que le vieux langage gascon, en usage dans cette contrée, est infiniment plus agréable à l'oreille que le patois moderne que l'on parle dans le reste de la province ; on y trouve une foule de mots pleins de grâce et de douceur. Une jeune fille se dit *maynade*, un jeune garçon *maynatye*, *maynatioun*, diminutif du mot précédent. *Chourouta*, ruisseler; *broyemen*, joliment ; *amilla*, amadouer :

* Pâte faite avec de la farine de millet, et détrempée dans une sauce de lard fondu.

d'autres mots d'une expression énergique ou pittoresques : *escalanchit*, tortu, mal conformé ; *chipous*, sale ; *espacerit*, effrayé ; *mangournay*, imprécation, etc.

Pour me donner une idée de l'adresse et de l'agilité prodigieuse de ces bergers nomades, le solitaire dit quelques mots à l'un d'eux, et je le vis parcourir en cinq ou six minutes un espace qui ne pouvait avoir moins de trois cents toises, en passant et repassant par-dessus le treillis de quatre pieds de haut qui formait la clôture du parc à moutons : revenu près de nous, je le vis, à mon grand étonnement, s'asseoir à terre et se relever sans autre point d'appui que sa perche, et, pour dernier trait d'une adresse incroyable, ramasser en marchant quelques petites pièces d'argent que nous avions semées sur la bruyère.

Nous quittâmes ces bergers pour aller visiter l'habitation d'une famille de Lannusquets, que M. N*** protège plus spécialement que les autres : nous la trouvâmes rassemblée avec une douzaine d'animaux domestiques qui semblaient en faire partie, dans une vaste chambre partagée en deux étages, dont l'escalier, formé de

quelques solives, occupait un des côtés; des images de saints et de grossiers ustensiles de cuisine tapissaient les murs. Un vieillard plus qu'octogénaire était assis dans une niche, sous le manteau même de la cheminée ; huit enfans de différens âges étaient rangés debout autour d'une table où leur mère, un autre enfant au sein, leur distribuait la *cruchade*. La fille aînée (d'une figure d'autant plus remarquable dans ce pays, que les femmes, généralement laides, sont encore enlaidies par l'espèce de capuche dont elles sont coiffées) était occupée à traire une vache au milieu de la chambre, tandis que le chef de la cabane, assis sur le haut de la cheminée, achevait de préparer la nourriture de ses bœufs, en formant de petits faisceaux de javelle et de paille, de sept ou huit pouces de long, qu'il assaisonnait de quelques pincées de son et de sel.

M. N*** fut reçu par ces bonnes gens avec des cris de joie ; nous avions remarqué qu'au milieu du désordre habituel de la cabane il y régnait un certain air de fête : le solitaire en voulut connaître la cause, et nous apprîmes que la famille se disposait à aller à la noce d'un parent dont la cabane n'était pas éloignée. Je té-

moignai à mon hôte le désir d'assister à cette cérémonie ; la partie en fut aussitôt faite.

Chacun alla prendre ses plus beaux habits dans la soupente ; et Aniche ( c'est le nom de la jeune fille ) me parut véritablement jolie avec un corset de siamoise qui laisse voir la gorge, et le bonnet à larges barbes dentelées de rouge qui remplace le capuchon de serviettes que les femmes de la grande Lande portent les jours de travail.

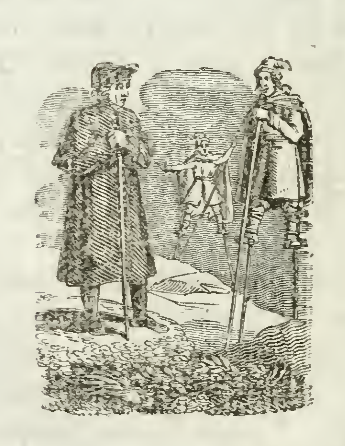
En chemin pour la noce, nous rencontrâmes un enterrement ; et, suivant l'usage du pays, nous nous détournâmes un moment de notre route pour accompagner le mort à son dernier gîte. Cet incident me donna occasion d'apprendre que lorsqu'un Landais, homme ou femme, vient à mourir, tous les parens, même les plus éloignés, doivent assister à ses obsèques, et que la femme la plus âgée y prononce à haute voix les prières funèbres, après avoir exorcisé les démons pour les écarter de la tombe.

La fête nuptiale à laquelle nous assistâmes dans une cantine volante, au milieu d'une bruyère, ne diffère que par des formes moins polies et moins élégantes de ce qui se passe ailleurs dans des circonstances semblables : les

filles et les garçons y dansent, au son de la musette et des chants des vieilles femmes (pour lesquelles les Landais ont un respect tout particulier), une espèce de farandole, et accompagnent leurs pas de gestes et de mouvemens dont le goût a moins à se plaindre que la décence. Ce divertissement est suivi d'un repas en plein vent; on y boit avec si peu de mesure, que les femmes et même les enfans ne parviennent pas toujours à regagner leur cabane.

Les préliminaires du mariage offrent une particularité bizarre que je ne dois pas omettre: le garçon qui veut obtenir la main d'une jeune fille se rend au milieu de la nuit à la maison du père, accompagné de deux amis qui portent chacun une cruche de vin; il frappe, et demande une entrevue qui n'est jamais refusée; toute la famille se lève et prend place autour de la table; on sert des *cruchades*, des omelettes au lard, et l'on vide les deux cruches, en racontant des histoires d'*hommes marins*, de *maiges*, de *sorciers* et de *revenans*, sans dire un mot de l'objet pour lequel la famille s'est assemblée: à la pointe du jour (le repas doit se prolonger jusqu'à ce moment) la jeune fille se lève et va chercher le dessert, qui décide sans

retour du sort du poursuivant : au nombre des mets qu'elle apporte s'il se trouve une assiette de noix, le galant est congédié, et la porte de ce logis se ferme sur lui pour jamais. *C'est un galant à la noix*, est une expression usitée dans le pays pour désigner celui dont les poursuites ont été rejetées. En me donnant ces détails, M. N*** me fit voir deux jeunes gens que la jolie petite Aniche avait déjà congédiés de cette manière. Cet usage me rappela celui du *calumet* chez les Caraïbes.



N° VI. — 15 *mars* 1817.

# MONT-DE-MARSAN.

*............ Si qui bonis*
*Boni fit esse idem et grave et gratum solet.*
PLAUT. *La Persane.*

S'il arrive quelque chose d'heureux à d'honnêtes filles, j'en éprouve une véritable joie.
*Imitation.*

Il était déjà tard lorsque nous partîmes de l'habitation du solitaire des Landes pour rejoindre la route de poste : nous étions accompagnés par une douzaine de *cousiots* montés sur leurs échasses, et portant en main des espèces de torches en bois résineux, sans le secours desquelles il nous eût été impossible de reconnaître notre chemin, et de nous tirer des mauvais pas où nous nous trouvâmes plusieurs fois engagés. On peut se faire une idée de l'effroi dont un voyageur étranger au pays eût été saisi à l'aspect de ce char, escorté par des géants

armés de flambeaux, au milieu d'un vaste désert.

Arrivés à dix heures du soir au relais du Poteau, nous y passâmes la nuit, et nous n'en repartîmes le lendemain qu'après avoir visité la bergerie royale des Landes, dont M. le baron Poiféré de Cère, membre de la Chambre des députés, est en ce moment inspecteur. Cet établissement agricole (d'une utilité si grande, dans un pays où l'amélioration des troupeaux peut devenir une source de richesses), atteste le zèle et l'intelligence de celui aux soins duquel il est confié.

En entrant dans les sables, M. N*** me parla de l'extrême adresse avec laquelle les postillions d'autrefois, pour chercher un fond plus solide, se dirigeaient à travers les pins, sans les heurter ; maintenant une chaussée à la westphalienne, construite avec des corps d'arbres couchés parallèlement, nous fait sautiller d'une manière assez incommode.

Nous avons couché à Roquefort, très-petite ville, sur la Douze, renommée pour son miel et ses laines, et qui devrait l'être (je dois en croire mon compagnon de voyage) par une réu-

nion de personnes distinguées, qui ne se trouve pas toujours dans les villes d'une population beaucoup plus considérable.

Nous n'avions que six lieues à faire pour nous rendre à Mont-de-Marsan ; et il était encore grand jour quand nous arrivâmes à ce chef-lieu du département des Landes.

Aux approches de la ville, la route est bordée de belles plantations, et l'on aperçoit, sur la droite, l'hôtel de la préfecture, nouvellement bâti : on pourrait trouver que le luxe de ce bel édifice contraste trop fortement avec l'âpreté du pays, si l'on ne se rappelait que ce bâtiment, situé sur la grande route d'Espagne, est aussi destiné à servir de gîte aux voyageurs illustres des deux royaumes.

M. N*** me fit encore remarquer, en passant, le prétoire, les prisons, les casernes, monumens dus au zèle de M. Duplantier, mort préfet à Lille, et dont la reconnaissance des habitans des Landes a voulu consacrer la mémoire, en donnant son nom à la rue nouvelle formée par ces différens édifices.

Notre voiture s'avança lentement au milieu de deux rangées de dames assises sur la prome-

nade de Montrevel, devant leurs maisons, où elles viennent chaque jour guetter les arrivans, en attendant l'heure d'aller *faire un boston* chez un des voisins, à tour de rôle.

Le solitaire des Landes fut reconnu par quelques dames d'un certain âge; l'une d'elles lui fit un signe auquel il répondit, en riant, par un geste dont je lui demandai l'explication. « C'est une anecdote qui date de loin, me dit-il; faites-moi souvenir de vous la raconter dans un autre moment; vous verrez si cette dame et moi pouvons jamais nous rencontrer et nous regarder sans rire. »

Nous voilà dans la ville proprement dite, où loge la noblesse; au-delà du beau pont que l'on a construit sur le Midou, nous entrons dans le quartier du port, habité par les commerçans: « Il est à remarquer (ajouta M. N***, de qui je tiens tous ces détails) que malgré la profonde estime que les habitans de la droite et de la gauche du Midou se portent réciproquement, ce n'est guère qu'à l'église ou chez le préfet que, bon gré mal gré, ils se réunissent.

Le quartier du port compte plusieurs mai-

sons de commerce ( et entre autres celles de MM. Bié, Marrast, Laurans, Cadilhon, également recommandables par une fortune noblement acquise et par une grande réputation d'honneur et de probité). Le port de Mont-de-Marsan est d'une grande importance pour l'Armagnac, qui y fait passer ses eaux-de-vie, d'où elles sont transportées, par le Midou et l'Adour, au grand entrepôt de Baïonne.

» L'habitant de cette ville, qui la reverrait après quinze ans d'absence, aurait de la peine à la reconnaître, tant elle a reçu d'améliorations importantes dans tous les genres; tant les mœurs, le goût et les usages y sont perfectionnés dans ce court intervalle. Cette heureuse et douce révolution est en grande partie l'ouvrage du premier préfet de ce département. M. le baron Méchin et sa jeune et belle épouse y vinrent à cette époque cicatriser les plaies douloureuses que la révolution avait faites à ce bon pays : vous pouvez interroger les souvenirs que cet administrateur y a laissés, et vous resterez convaincu que ce ne fut pas la flatterie qui lui décerna publiquement l'honorable surnom de *préfet bien-aimé*, sous lequel on le con-

naît encore. Son successeur, M. le baron Duplantier, a perfectionné son ouvrage. »

Une des choses qui me frappèrent davantage pendant un séjour de vingt-quatre heures que je fis à Mont-de-Marsan, ce fut d'y voir de jeunes et jolies filles, court-vêtues, jambes et pieds nus, parcourir la ville en portant des cruches remplies d'eau sur la tête. M. N*** m'assura que cette simplicité d'atours et cette négligence un peu sauvage ne nuisaient pas au double rôle que ces petites servantes *basquaises* jouaient dans quelques ménages, où les personnes les plus intéressées ne s'en scandalisent pas autant qu'on pourrait le craindre. Il n'est pas rare de voir ici des femmes de la haute classe montrer dans leur intérieur une jolie jambe nue dont le pied est élégamment chaussé ; personne n'a la maladresse de le trouver mauvais.

M. N*** me conduisit sur la place qu'on appelle *la Plaine*, pour y voir l'emplacement où se donne la *course* du taureau..... « La *course* !!! ce mot, me dit-il, fait palpiter tous les cœurs, depuis les rives de l'Adour jusqu'à Cadix. Alors que l'émigration était regardée comme un crime, un Gascon croyait s'en justifier en allé-

guant pour excuse qu'il était allé voir les courses de Pampelune ou de Saint-Sébastien. Le premier préfet, affligé profondément de la mort de sept personnes dont ce jeu terrible avait été l'occasion, crut devoir le supprimer ; quel deuil! quelle consternation!.... Le plus grand éloge que l'on puisse faire du magistrat qui rendit et qui fit exécuter cet arrêt rigoureux, est de faire observer qu'il ne lui fit rien perdre de sa popularité : il n'en est pas moins vrai que ce préfet avait agi en jeune homme plus zélé que sage ; on peut, on doit même attaquer les préjugés du peuple ; mais il faut respecter ses plaisirs. »

Ces courses ne sont qu'un diminutif de celles d'Espagne ; et les détails en sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les consigner ici.

Avant de quitter Mont-de-Marsan, mon compagnon de voyage aurait voulu me faire connaître quelques personnes très-distinguées dont s'honore cette petite ville ; mais M. de L**** venait de partir pour la chasse ; Mme de S**** était allée recevoir ses *faisances*, et nous ne pûmes jouir qu'un moment de l'entretien plein d'esprit et d'instruction de M. Dub***, secré-

taire perpétuel de l'une des meilleures sociétés d'agriculture de France.

Nous nous écartâmes de la route directe de Baïonne pour prendre celle de Saint-Sever, en gagnant les rives de l'Adour, qui s'est enrichi d'un nouveau pont, et dont les carpes n'ont pas moins de renommée que celles du Rhin. Ce fut pendant ce trajet de Mont-de-Marsan à Saint-Sever que M. N*** me raconta l'anecdote suivante, dont l'avait fait souvenir la rencontre de la dame sur la promenade de Montrevel.

« Au mois de mai de l'année 1780, si j'ai bonne mémoire, j'étais venu passer quelques jours à Mont-de-Marsan, où mon frère, sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Vaisseau, se trouvait alors en garnison. L'arrivée du fameux écuyer Bapts avait fait une grande sensation dans une petite ville où l'on aime d'autant plus le plaisir, qu'on a moins l'occasion de s'y livrer. On avait construit à peu de frais, et en grande hâte, un cirque pour les exercices d'équitation, autour duquel régnait une espèce d'amphithéâtre assez mal échafaudé. Les jeunes personnes les plus distinguées *de*

*l'endroit*, se tenant de bout et par le bras, étaient rangées en file sur le gradin le plus apparent. Tout-à-coup les tasseaux qui soutenaient, aux deux bouts, la planche sur laquelle ces demoiselles étaient posées, manquent à-la-fois ; vous voyez la chute, vous partagez l'effroi général.... Nul doute qu'un pareil événement n'eût aujourd'hui les suites les plus funestes ; la mode qui régnait alors vint au secours de ces jeunes personnes : les *vertugadins*, les *bouffans*, les *bêtises* ( dont l'usage était encore en pleine vigueur à deux cents lieues de la capitale ), resserrées entre les deux planches latérales dans l'intervalle desquelles la partie inférieure du corps de ces demoiselles avait passé dans cette chute perpendiculaire, formèrent au-dessous de leurs bras un cercle épais et conservateur qui les soutint sur l'abîme ; tous les hommes volèrent à leur secours par des chemins différens ; les uns, en s'élançant sur l'échafaudage, les autres en se précipitant dessous ; le hasard voulut que je donnasse, à la dame de Montrevel, des soins dont vous avez vu qu'après trente-sept ans elle conservait encore un souvenir assez gai. Je ne sais, con-

tinua-t-il, quelle analogie on peut trouver entre des événemens de nature si différente ; mais on fit alors la remarque que les six mois qui suivirent cette catastrophe furent très-fertiles en mariages, et que la beauté de la figure de quelques-unes des jeunes mariées ne parut entrer pour rien dans le choix dont elles furent l'objet. »

Après avoir visité, dans la Chalosse, les beaux jardins de la Mirande, ceux de M. B*T*, à Saint-Sever, nous allâmes prendre gîte à Mugron, chez M. D***, négociant, dont la grande fortune est le moindre titre à l'estime de ses concitoyens.

Le lendemain, nous reprîmes la grande route de Tartas, qui a aussi sa haute ville pour la noblesse, et sa ville basse pour les plébéiens. Tartas est l'entrepôt général du commerce de Bordeaux, de Baïonne et du département du Gers.

Dax, où nous arrivâmes le jour suivant, est une ville très-agréable, siége d'évêché, célèbre par ses eaux thermales à cinquante-cinq degrés, par son bel hôpital, son marché, où se vendent toutes les productions de la Lande, et

plus encore par Saint-Vincent de Paul, qui reçut le jour dans sa banlieue. Le quartier du commerce s'appelle *le Sablar*.

Combien j'ai regretté de ne plus retrouver dans cette ville M. Borda d'Oro, naturaliste célèbre, mort dans un âge très-avancé, et dont la vie entière fut consacrée à de bonnes actions et à d'utiles travaux! Je ne le sépare pas, dans mes souvenirs, de son neveu, le chevalier de Borda, chef d'escadre, auteur de *la Théorie des Vents*, et inventeur *du cercle de réflexion* qui porte son nom. *

Avant de partir de Dax, nous allâmes saluer M. Thore, médecin et botaniste très-distingué, lequel a publié *la Flore des Landes;* nous le trouvâmes au Pouy, charmante propriété du chevalier de Borda, qui, le premier, introduisit en France la culture de l'arachide, ou pistache de terre (*arachis hypogæa.*)

Nous mîmes deux jours pour nous rendre à Baïonne, par Saint-Geours, les Cantons et Ondres, dont les sables étaient pour ainsi dire

* Dax est aussi la patrie de mademoiselle Guimard, qui a laissé un nom célebre dans la danse.

impraticables, avant qu'une belle et solide chaussée ne les traversât.

Nous nous sommes arrêtés au Saint-Esprit, vaste faubourg de Baïonne, sur la rive droite de l'Adour, où finit le département des Landes et commence celui des Basses-Pyrénées



N° VII. — 29 *mars* 1817.

# LES BASSES-PYRÉNÉES.

*Periculum ex aliis facito tibi quod ex usû fiet.*
TERENCE.

Ils s'entendent à merveille à tirer parti des sottises des autres.

« Nous ne nous connaissons que depuis dix jours, mon cher Hermite, et c'est du fond de mon cœur que partent les regrets que je donne à notre séparation ; il y a des gens qui devraient ou ne se rencontrer, ou ne se quitter jamais. — Je me trouve heureux de faire naître une pareille réflexion dans l'esprit d'un homme qui sait si bien l'inspirer. — Adieu ! je retourne dans ma solitude.

Le bien que j'y puis faire est mon dernier plaisir.

— Adieu ! je continue mon philosophique pé-

lerinage. Nous ne nous rencontrerons plus sur la route, mais nous nous retrouverons au terme, où j'espère vous attendre long-tems. Dieu bénisse le *Solitaire !* — Dieu accompagne l'Hermite voyageur! » En prononçant ces derniers mots, M. N***, qu'une voiture attendait à la porte de l'auberge où nous étions descendus au Saint-Esprit, me serra la main de la manière la plus affectueuse, et nous nous séparâmes.

Il faut du tems pour savoir jusqu'à quel point un homme peut être méprisable; quelques jours suffisent pour apprécier un homme de bien. La verdure peut cacher un marais; de beaux épis annoncent toujours une bonne terre. M. N*** possède toutes les vertus, toutes les qualités des gens de son pays, sans aucun des défauts qu'on leur reproche. Les Gascons (je parle de ceux dont un travail pénible et journalier n'a pas brisé le caractère primitif) sont généralement braves, spirituels, vifs, enjoués, d'un commerce facile et d'une originalité piquante : ils acceptent gaîment les charges de la vie; fiers de leur pays, ils l'aiment peut-être autant par vanité que par sentiment; leur humeur vagabonde les disperse sur tous les points

du globe ; et dans quelque lieu du monde où l'on trouve cent hommes rassemblés, on peut parier qu'on y rencontrera un Gascon : l'industrie la plus productive est toujours celle qu'ils exercent dans le pays où ils séjournent ; et comme la guerre est de tous les jeux de hasard celui où les chances d'un succès rapide sont les plus communes, le métier des armes est celui qu'ils embrassent le plus volontiers.

J'ai connu à Delhy un Gascon, nommé *Costas*, grand-maître de l'artillerie du Mogol : au moment où il fut revêtu de cet emploi, il ne connaissait, de son aveu, d'autre arme que le fusil qu'il avait porté six ans dans le régiment de l'Ile-de-France, dont il était déserteur.

En traversant le Cateck, au fond du golfe du Bengale, j'ai été conduit devant un chef de Marattes, né sur les bords de la Garonne. Cet aventurier, plein de courage et d'esprit, dont le nom européen était *Sers*, a eu la malheureuse fantaisie de revenir en France à l'époque de la terreur : trois mois après son retour il fut conduit à l'échafaud, et mourut avec Roberspierre.

Je n'oublierai jamais que parmi les prison-

niers que nous fîmes sur les Otomacas, au bord du lac Parima, * se trouvait un *sauvage de Carcassonne*, qui portait pour tout vêtement, un habit de camelot, gorge de pigeon, dont la forme européenne attira, fort heureusement pour lui, mon attention au moment où les Zangaïs, qui s'en étaient emparés, se disputaient à qui *découperait sa chevelure*. Quelque affreux que fut un pareil moment, je ne pus me défendre d'un rire convulsif à la vue de cet étrange personnage, à qui la frayeur avait suggéré l'idée de jouer du galoubet pour adoucir ses féroces ennemis : bien en prit au nouvel Orphée que je vinsse à son secours : ses accens ne l'eussent certainement pas tiré de cet enfer. Cet homme, de la connaissance et de la reconnaissance duquel je n'ai pas eu beaucoup à me louer, ne parlait jamais qu'en pleurant des rives de l'Adour, où il a pris naissance, et du toit paternel dont on l'avait banni ; j'ai su depuis pour quel motif, ce qui m'a un peu refroidi sur l'intérêt qu'il m'avait d'abord inspiré.

L'imagination des Gascons est facile à

* Voyez le deuxième volume de *l'Hermite de la Guiane*, page 86.

s'exhaler, et l'art de les conduire consiste à s'emparer de leur premier mouvement. M. N*** m'a fait dîner dans les Landes avec un ancien maire, qui, ne pouvant faire rejoindre les conscrits de sa commune, s'avisa de les réunir sur la place, et de les haranguer en ces termes, du haut d'un balcon qui lui servait de tribune : « *Capdébious*, écoutez-moi ; vous connaissez ce brave de L**** ? — Oui, oui. — Eh bien ! il est aujourd'hui commandant au Grand-Caire (là où est né Jésus-Christ, comme il est bon que vous le sachiez), et pourtant il n'était qu'un *chipous* comme vous autres ! Marchez donc ; je ne vous en dis pas davantage. » Nos braves et pieux Lannusquets ne tinrent pas à tant d'éloquence, et se rendirent en foule au dépôt.

Le Saint-Esprit n'est, à proprement parler, qu'un faubourg de Baïonne, dont il est séparé par l'Adour, et auquel le réunit un très-beau pont de bois. La citadelle, ouvrage de Vauban, d'où l'on découvre Baïonne et les rivières qui l'arrosent ; les cimes des Pyrénées, le port, et une vaste étendue de mer, offrent un des aspects les plus pittoresques que je connaisse ; Vernet a fait, de cette vue magnifique, le sujet d'une de ses plus belles *marines*.

La population du Saint-Esprit, qui s'élève à quatre mille ames environ, est composée en très-grande partie d'israélites. On peut voir dans Basnage à quelle époque et dans quelles circonstances s'établirent, dans les provinces méridionales de la France, principalement au Saint-Esprit, à Baïonne et à Bordeaux, ces familles juives échappées aux supplices des inquisitions. Elles trouvèrent d'abord en France cette généreuse hospitalité dont la nation française a toujours offert l'exemple. Depuis la révolution, les juifs sont entrés au partage de la justice et des droits communs à tous les citoyens. Les familles juives, d'origines espagnole et portugaise, qui habitent le midi; celles d'origine allemande, qui habitent le nord, vivent maintenant sous une même loi civile et religieuse : confondant ainsi leurs mœurs et leurs langages, elles forment ce que l'on doit appeler maintenant les *juifs français*.

Il n'existe, à Baïonne même, qu'un très-petit nombre de familles juives, parmi lesquelles celle de M. Furtado est la plus considérée. Ce n'est que depuis la révolution que les Baïonnais ont souffert que les juifs devinssent habitans de la ville. Les juifs du Saint-Esprit sont en général

sobres, laborieux ; ils exercent honorablement toutes les professions utiles ; quelques-uns s'occupent avec succès des arts libéraux, et presque tous ont donné des preuves d'attachement à la monarchie constitutionnelle ; cependant il faut bien avouer qu'ils sont encore victimes des préventions religieuses, qu'un petit nombre de fanatiques cherchent à faire revivre.

Les juifs du Saint-Esprit ont trois synagogues : tous les samedis, un rabbin espagnol y vient prêcher dans une langue qui n'est plus entendue que de quelques vieillards, et à laquelle il faudra bien finir par substituer le français, devenu d'un usage beaucoup plus général.

Baïonne est divisé en deux parties par la Nive ; l'Adour en baigne une portion extérieure, et reçoit la Nive sous les murs du Réduit.

L'entrée du port est gênée par une barre qui varie, et qu'il faut souvent reconnaître la sonde à la main. On a construit à l'embouchure de l'Adour deux belles jetées qui ont pour objet de contenir les dunes et de resserrer la rivière, afin de donner au courant plus de force pour déblayer le chenal.

Baïonne, où l'on compte treize ou quatorze

mille habitans, est situé de la manière la plus pittoresque ; la ville est généralement mal bâtie ; l'air y est pur, les vins exquis et les femmes charmantes ; les environs en sont délicieux ; mais la campagne de 1813, pendant laquelle on a tout détruit dans un rayon d'une lieue, a fait disparaître les maisons de campagne et les beaux arbres dont elles étaient parées.

Il se fait à Baïonne un commerce considérable, dont les laines de Castille et d'Aragon, les vins et les eaux-de-vie de la Chalosse, du Béarn et de l'Armagnac, sont, avec les matières résineuses, les principaux objets.

*Les Allées maritimes* forment une promenade d'autant plus remarquable qu'elle ne ressemble à rien de ce qu'on a vu : c'est une espèce de jetée, plantée d'arbres, entretenue et sablée avec beaucoup de soin ; l'un des côtés est bordé de jolies maisons peintes de diverses couleurs ; de l'autre règne un quai superbe où viennent s'amarrer les navires, et d'où l'on découvre le Saint-Esprit, couronné par la citadelle ; au pied, le chantier royal de construction, qu'on appelle le *parc*, et une rangée de petites maisons appelées *chais*, d'un aspect très-agréable.

Baïonne est à jamais célèbre dans les fastes sanglans de la guerre par l'invention de la baïonnette, arme doublement nationale et par son origine et par l'emploi terrible que les Français savent en faire.

Autant que je puis en juger au premier coup-d'œil, les arts sont ici peu cultivés, et l'éducation n'y vient que faiblement au secours des plus heureuses dispositions naturelles. Les mœurs sont aimables sans être très-polies ; la bienveillance dans les manières y supplée à la grâce, et communément l'esprit y manque d'instruction.

Je ne sais sur quelles préventions traditionnelles a pu s'établir l'absurde réputation de faux braves que l'on a faites aux habitans de ces provinces, lorsque l'expérience de tous les tems a si bien prouvé que le courage militaire est, dans toutes les classes, une de leurs qualités distinctives ; lorsqu'il est de fait que sur tant de héros dont se sont peuplées nos armées, aux différentes époques de notre histoire, la Gascogne en peut, à bon droit, réclamer à elle seule la plus grande partie.

A défaut de savans et de gens de lettres

( parmi lesquels je ne me rappelle aucun autre nom que celui de Duvergier ,* abbé de Saint-Cyran , ami et disciple de Jansénius ) , Baïonne a produit beaucoup d'hommes distingués dans la carrière des finances et du commerce : je citerai M. Laborde de Meréville , célèbre par la protection et les encouragemens qu'il prodiguait aux lettres et aux arts , qui l'en ont si noblement récompensé dans la personne de son fils ; M. Cabarus, qui s'est acquis une réputation si brillante , en qualité de ministre , dans un royaume voisin dont il a régi les finances ; parmi les anciens négocians , M. Martin-Antoine Bretons , mort avant la révolution , M. Nicolas Lormand , âgé de quatre-vingt-dix ans , tous deux moins recommandables par d'immenses richesses que par les vertus commerciales dont ils ont laissé l'exemple à MM. Léon et Jean Batbébat , Bastarèche , Poydenot , Laserre , Betheder , tous également distingués par leur probité, leur mérite et leur fortune. Les chefs de deux maisons de banque dont s'honore

* M. Duvergier de Hauranne, négociant de Rouen, et membre de la chambre des députés, est de la même famille.

le commerce de Paris, MM. Lafitte et Behic, ont aussi pris naissance à Baïonne.

Le patriotisme est une des vertus qui distinguent les Baïonnais ; lorsque, sous Edouard II, leur ville fut conquise par les Anglais, ils la reprirent sur l'ennemi, et obtinrent, entre autres priviléges, le droit de se garder eux-mêmes, et de prendre pour devise des armes que la ville a conservées, *nunquàm polluta.*

En 1815, les Espagnols, forts de quinze mille hommes, passèrent la Bidassoa, et firent une démonstration sur Baïonne ; il n'y avait pas un soldat dans la place ; les Bayonnais coururent aux armes : huit cents hommes de garde nationale d'élite occupèrent les approches ; trois cents marins, dont quatre-vingts furent organisés en compagnie d'artillerie, armèrent tous les forts : les hommes âgés et les vieillards garnirent le camp retranché et les remparts ; tous jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de la ville : cette contenance imposa tellement aux Espagnols, qu'ils renoncèrent à leur projet. Les Baïonnais ont l'esprit militaire ; la garde nationale a la tenue d'un vieux régiment de ligne, et ne manœuvre pas moins bien.

Les marins de Baïonne sont excellens ; plusieurs officiers, nés dans cette ville, ont illustré notre marine ; les capitaines de vaisseaux Dubourdieu et Roquebert sont morts glorieusement en combattant des forces supérieures ; le capitaine Bergeret s'est illustré par de grands talens et par plusieurs combats célèbres.

La vie privée des habitans de Baïonne, dans les classes supérieures, est à peu près la même que celle des habitans de Bordeaux : l'éducation des femmes y est peut-être plus soignée sous le rapport de la culture de l'esprit et des talens d'agrément ; mais elles n'en sont pas moins élevées aux travaux et aux soins du ménage.

La salle de spectacle de Baïonne est très-petite ; on n'y joue que pendant quelques mois de l'année, et les acteurs qu'on y envoie justifient pour l'ordinaire le peu d'empressement que les habitans de cette ville témoignent pour le plus noble des délassemens.

De tous les plaisirs, la danse est celui auquel on se livre ici avec le plus d'ardeur : les bals sont très-fréquens pendant l'hiver ; et, dans l'été, les Baïonnais de toutes les classes se rendent à Biarrits, village situé sur le bord de la

mer, pour s'y livrer au plaisir du bain et de la danse ; c'est ordinairement en *cacolet** que se font les parties de Biarrits.

Je ne dois pas oublier de parler de la *pamperruque*, danse baïonnaise particulière à la ville : elle se danse dans les rues, en habit de caractère, au son du tambour, et sans musique. La *pamperruque* était de rigueur autrefois pour faire les honneurs de la ville à quelque grand personnage ; elle se composait des jeunes gens et des demoiselles les plus distingués : cette danse, tout-à-fait locale, est triste, monotone, et ne peut avoir de charmes que pour ceux à qui elle rappelle des souvenirs d'enfance.

La *course de l'oie* est un jeu nautique dans lequel les marins baïonnais, tous excellens nageurs, déploient leur force et leur prodigieuse agilité.

Parmi les superstitions du pays, le dragon à plusieurs têtes de Lucia joue un trop grand rôle pour le passer sous silence. Une histoire, ou plutôt un conte populaire, atteste que ce dragon désolait la contrée ; qu'un *Belzunce* se dévoua

* Espèce de panier à dos posé sur un mulet et garni d'oreillers.

pour le salut commun ; qu'il tua le dragon, mais qu'il fut étouffé par la flamme et la fumée que ce monstre vomissait.

J'aurai occasion, en visitant le pays basque, de parler de la chambre d'amour, et de rapporter l'anecdote des deux amans que la mort y surprit dans les transports de la plus douce ivresse.



## N° VIII. — 5 *avril* 1817.

# LES BASQUES.

*Illum non populi fasces, non purpura regum*
*Flexit, et infidos agitans discordia fratres.*
VIRGILE, *Georg.*, lib. II.

La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadême,
L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
De ces hommes heureux ne troublent point la paix.
DELILLE.

Après avoir fait plusieurs excursions aux environs de Baïonne, mon bon génie m'avait conduit, un matin, sur une terrasse de Marrac, d'où la vue domine et longe le cours de la Nive ; de là j'embrassais une grande partie des vallées et des montagnes où vivent les Basques, séparés, en quelque sorte, du monde entier par leur territoire et par leur langue : je réfléchissais que cet isolement ne les avait pas mis à l'abri de la renommée, et que

César, dans une phrase très-précise de ses *Commentaires*, fait d'eux un éloge après lequel il n'y a plus d'éloges, en parlant des races et des tribus de l'espèce humaine. Je me rappelais qu'en 1795 un ministre prussien (M. de Humboldt) était venu s'établir dans leur pays pour apprendre leur langue.....

L'espèce de curiosité réfléchie que je mettais à parcourir des yeux ce vaste paysage, attira l'attention d'un homme d'un certain âge qui s'était approché de moi, et qui paraissait jouir de mon admiration. » Monsieur est étranger, me dit-il en portant la main à son *berret*. — Je suis né en France, lui répondis-je ; mais j'en suis sorti à quinze ans, et j'y suis rentré à soixante-douze, après avoir successivement habité les quatre parties du monde : vous voyez, Monsieur, que j'ai de la marge pour me choisir une patrie. — Vous n'hésiteriez pas, reprit-il vivement, si vous aviez, ainsi que moi, le bonheur d'être Basque. J'ai, comme vous, parcouru bien des pays, mais j'en reviens toujours à mes montagnes ; et plus j'observe ce petit coin de terre, plus je le compare à tout ce que j'ai vu, plus je trouve de raisons pour justifier à

mes propres yeux la préférence que je lui donne.

C'était l'homme qu'il me fallait : il ne se lassait ni de courir ni de parler ; je ne me lassai ni de le suivre ni de l'entendre. Ce singulier personnage, avec lequel je me trouvai lié, au bout d'une demi-heure, comme si je l'eusse connu depuis dix ans, est, à tous égards, un homme très-distingué. Sa vaste instruction, dont l'étude de l'antiquité paraît avoir été l'objet principal, lui donne une sorte d'existence spéculative qui ne lui montre, dans le présent, qu'un point de départ vers les choses qui ont été, ou vers celles qui doivent être : on dirait qu'il a besoin de mettre les siècles et les générations au bout des uns des autres pour les apercevoir. Les Grecs, les Romains, sont pour lui des peuples d'hier, et l'antiquité prodigieuse qu'il suppose à la petite nation basque entre pour beaucoup dans l'amour qu'il a pour son pays natal. M. Destère ( c'est le nom sous lequel il s'est fait connaître ) m'a rappelé ces brames de l'Indoustan, qu'il regarde comme les dépositaires de la sagesse humaine ; et c'est, je n'en doute pas, à l'avantage que j'ai eu de vivre quelque tems avec les

descendans des anciens brachmanes, que je suis en partie redevable de la considération qu'il m'a témoignée pendant la semaine que nous avons passée ensemble à battre les rochers et les vallons du pays basque. Ce qu'on va lire est le résultat de nos promenades et de nos entretiens.

Les Basques sont des Phéniciens venus dans les Pyrénées, il n'y a pas moins de cinq mille ans, pour en exploiter les mines, et l'on trouve encore leurs traces dans les excavations immenses des montagnes où les fouilles ont été faites.

Sous le nom de *Cantabres*, les Basques entrèrent sous la domination de Rome, plus difficilement et plus tard que les autres tribus de la Péninsule. Cette domination, si pesante au reste de la terre, ne fut jamais pour eux un véritable joug; ils avaient conservé leur langue, leurs mœurs et leurs coutumes administratives et judiciaires. Ce n'était pas un Lycurgue qui leur avait donné les lois orales qui les régissaient depuis tant de siècles; ils les avaient reçues de la nature seule, et tous avaient travaillé à les établir; mais ces lois, que personne n'avait faites, ils les aimaient avec fureur, et les premiers historiens de Rome n'ont pu s'empêcher d'en

parler avec une sorte de respect philosophique qu'ils n'ont pas eue toujours pour les institutions des autres peuples.

Les Basques habitent sur les revers opposés des Pyrénées occidentales ; la plus grande partie de cette nation est soumise à l'Espagne, et forme la population de la Navarre, de l'Alava, de la Biscaye et de Guipuzcoa.

Les Basques français occupent, le long des Pyrénées, un petit territoire divisé en trois contrées que l'on nomme la *Basse-Navarre*, la *Soule* et le *Labour*, lesquelles, avec le Béarn, forment le département des Basses-Pyrénées. Les Basques espagnols et français sont une seule et même race d'hommes ; leur taille est moyenne, mais svelte et bien proportionnée ; leurs traits sont prononcés, leur physionomie à-la-fois douce et fière ; ils sont vifs, laborieux et d'une agilité passée en proverbe. Les Basques parlent une langue qui n'a d'analogie avec aucune des langues vivantes : quelques mots identiques qui se retrouvent dans les langues anciennes de la Grèce et de l'Egypte, servent de base au système d'un homme célèbre, compatriote de

M. Destère, lequel donne à la langue basque une origine phénicienne (mon docte compagnon entama sur ce point une discussion dans les profondeurs de laquelle je craindrais de m'engager; je le rejoins au moment où ses raisonnemens me semblent appuyés sur des faits). La langue basque paraît avoir été jadis la seule en usage dans toute l'étendue de la Péninsule ; en effet, de Cadix jusqu'au Ferrol, de Lisbonne jusqu'à Pampelune, on est étonné du grand nombre de rivières, de montagnes, de monumens et de ruines qui portent encore des noms basques. M. de La Borde, dans son *Itinéraire d'Espagne*, nous dit « que dans le royaume de Valence il a vu des souterrains antiques qu'on croit avoir servi de greniers; il ajoute que dans le pays on les nomme *siloa.* » Or, *siloa* est un mot basque qui signifie *trou, souterrain, excavation* (remarquons, en passant, qu'en hébreu le mot *siloë* a la même signification). Au fond du Portugal, on trouve une ville bâtie ou rebâtie par un Romain, et qu'on nomme *Hivi - Flavia* (ville de Flavius), du mot basque *hivia*, qui veut dire *ville.* « Je pourrais, continua M. Destère,

vous citer cent autres exemples de ces noms basques venus d'aussi loin, *sans avoir changé sur la route*.

» Maintenant, ajouta-t-il, comment cette langue basque, étouffée si vîte par la langue latine dans le reste de la Péninsule, s'est-elle maintenue dans un coin des Pyrénées ? Comment a-t-elle échappé seule à la corruption introduite par les envahissemens successifs des Vandales, des Alains, des Goths et des Maures? »

Je réponds à cela que les Cantabres, qui préféraient leurs rochers à toute la splendeur romaine, se gardèrent bien d'apprendre ce latin que l'ambition étudiait pour s'avilir avec élégance, et que les barbares envahisseurs ne corrompirent pas la langue des Basques, parce qu'ils ne séjournèrent pas au milieu d'eux, et qu'ils ne firent, en quelque sorte, qu'enjamber par-dessus leur pays. Les Basques préféraient leurs rochers à tout, et on ne se souciait pas de leurs rochers; il en est de même encore aujourd'hui.

Il n'y a point de ville dans le pays basque ; dès-lors la population ne s'y divise qu'en deux classes, les nobles et les cultivateurs; la noblesse

(à l'exception des Belzunce et de deux ou trois autres familles) est pauvre, sans illustration, mais sociable et hospitalière. C'est un trait particulier du caractère de la nation basque, que d'exercer l'hospitalité la plus généreuse envers les étrangers qui visitent leur pays, et de prendre en aversion ceux qui veulent s'y établir; je rappellerai à ce sujet un fait historique bien remarquable.

A l'époque où les Goths inondèrent la France et l'Espagne, en corps de nation armée, ils laissèrent dans les cantons basques des malades et ce qu'on appelle vulgairement des *traînards* : plusieurs d'entre eux trouvèrent ce séjour plus agréable que celui de la Gothie, et ne voulurent plus en sortir : ils se fixèrent parmi les Basques, mais ils ne purent jamais s'y naturaliser ; devenus chrétiens, ainsi que les aborigènes, ceux-ci persistèrent pendant plusieurs siècles à n'avoir rien de commun avec eux, même dans les églises : bénitiers, tombeaux, tout était séparé. Le nom de *Goths* ou d'*Agoths*, donné et reçu comme une cruelle injure, a fait couler le sang en plus d'une occasion. Cette aversion absurde a perdu presque toute sa violence ; de nos jours

les *Basques purs* vivent en paix avec les *Agoths* ; mais le préjugé a cependant encore assez de force pour devenir un obstacle aux alliances des familles, et mon guide m'a cité de jolies personnes, et, qui plus est, de grandes dots, refusées sous le prétexte d'origine *agothe*.

Une autre race étrangère s'était introduite beaucoup plus anciennement dans le pays basque ; elle y vivait comme dans tous les lieux où elle est répandue, dans un isolement absolu de la société, dont elle ne fait jamais partie. Je veux parler de cette race vagabonde fort improprement appelée *bohémiens*, et qui déjà, du tems d'Auguste et de Tibère, allait à Rome, sous le nom d'*Egyptiens* (que les Anglais lui donnent encore), vendre de petites images d'Isis et d'Osiris, et dire la bonne aventure aux maîtres du monde.

On ignore l'époque reculée où ces bohémiens se fixèrent entre les Pyrénées et Baïonne, d'où ils viennent enfin d'être chassés sans retour. Les bohémiens erraient de tems immémorial dans cet espace ; ils y vivaient du produit de leur rapine, sans autre domicile que les forêts,

les granges ouvertes et les ruines des maisons abandonnées.

« Il m'est arrivé souvent (me dit M. Destère), en voyageant la nuit, de voir des bandes de bohémiens et de bohémiennes danser au bruit des castagnettes autour d'un chêne en feu, où ils faisaient cuire les viandes du festin. Ce spectacle avait quelque chose de fantastique dont l'imagination était vivement frappée. »

Au milieu d'une espèce de promiscuité des deux sexes, il y avait sans doute des préférences assez longues pour qu'on pût leur donner le nom de mariages ; cependant les enfans ne connaissaient que leurs mères, et les pères se dispensaient assez volontiers de prendre un titre auquel ils n'avaient presque jamais qu'un droit éventuel.

Quelques individus de ces bandes vagabondes se fixaient autour des habitations et devenaient des intermédiaires dangereux au moyen desquels les plans de rapines se combinaient mieux, et s'exécutaient plus sûrement.

Dans l'année 1804, M. de Castelane, alors préfet des Basses-Pyrénées, reçut l'ordre du

Gouvernement de purger le pays des bohémiens, dispersés en vingt endroits différens : dans une seule nuit tous furent enveloppés comme dans un filet, et conduits à bord de vaisseaux qui les débarquèrent sur la côte d'Afrique. Cette mesure vigoureuse, qui reçut dans son exécution tous les adoucissemens que la justice et l'humanité réclament, fut un véritable bienfait pour le département, et ce n'est pas le seul dont l'administration de M. Castelane y ait gravé le souvenir.

M. Destère entremêla de quelques anecdotes cette courte digression sur les bohémiens. Je citerai celle qui a pour garantie son propre témoignage.

« Dans ma première jeunesse, me dit-il, je fis rencontre à Baïonne, sur le pont Mayou, d'une jeune bohémienne devenue très-célèbre sous le nom de *Maytémina*. J'en demande pardon à l'amour, mais je n'ai jamais rien vu de si joli ; et, puisqu'il faut le dire à ma honte, peut-être n'ai-je jamais rien tant aimé. Je ne crois pas devoir pousser plus loin cet aveu : je pourrais encore être d'humeur à justifier à mes propres yeux de semblables folies ; mais je ne suis

plus d'âge à inspirer aux autres la même indulgence. Je fus vîte, mais non pas long-tems, heureux avec ma belle aventurière, qui partit au bout de quelques mois pour aller briller sur un plus grand théâtre. Bientôt il ne fut bruit à Paris que de la charmante bohémienne, et des conquêtes superbes qu'elle avait faites ; on allait jusqu'à dire qu'elle n'était point étrangère à certaines transactions de la plus haute politique.

» Au bout de deux ou trois ans, Maytémina, s'apercevant que son crédit baissait avec ses charmes, profita de cette observation pour revenir à cette vie de bohémienne qu'elle regrettait au milieu des jouissances du luxe dont l'environnaient l'amour-propre et l'amour. Elle était depuis long-tems de retour dans nos montagnes, lorsqu'une circonstance bizarre, et fort heureuse pour l'un et pour l'autre, nous réunit quelques momens.

» Un soir, que je descendais les hauteurs d'Ainhoüe pour me rendre dans un petit château qu'habitait mon père à une lieue de ce village, je fus attaqué par une troupe de bohémiens-contrebandiers qui dépouillaient les passans quand ils n'avaient rien de mieux à faire. Je fis d'abord

assez bonne contenance ; mais en voyant arriver un renfort de brigands, je laissai dans les mains de ceux qui m'avaient attaqué mon cheval et mon porte-manteau, et je me sauvai dans les montagnes. J'errais depuis une demi-heure de colline en colline, sans pouvoir retrouver ma route, lorsque je me vis de nouveau poursuivi par ces mêmes bohémiens, que devançait une femme qui agitait un mouchoir en l'air en criant : *Meytémina !* Ce nom, qui n'avait jamais retenti sans plaisir à mon oreille, suspendit ma frayeur et ma course, et j'attendis la bohémienne. Qu'on juge de ma surprise : c'était Maytémina elle-même. Chef des contrebandiers qui m'avaient dévalisé, en visitant mon porte-manteau elle avait trouvé son portrait sur une boîte qu'elle m'avait donnée jadis, et que je possède encore ; éclairée par cet indice, elle volait sur mes pas et venait me rendre mon cheval et les effets qui m'avaient été pris. Peu d'années avaient opéré sur Maytémina de sévères changemens : ma reconnaissance n'emprunta rien d'un sentiment plus tendre. Elle me conduisit jusqu'à la porte de la maison où je me rendais, en riant des conseils que je lui donnais, et des

craintes que je témoignais sur l'avenir qui lui était réservé. Nous nous séparâmes.

» Peu de jours après, je fus informé, à Baïonne, des dispositions qui se faisaient pour s'assurer de la bande des bohémiens-contrebandiers ; et comme il est toujours plus ou mois désagréable de voir pendre l'objet qu'on a aimé, et dont on a le portrait dans sa poche, je fis parvenir à Maytémina un avis secret dont elle pouvait seule profiter, et au moyen duquel cette célèbre bohémienne parvint à se soustraire au châtiment qui ne tarda pas à atteindre ses associés. »



N° IX. — 19 *avril* 1817.

# LA CHAMBRE D'AMOUR.

---

*Illo non juvenis poteret de funere quisquam*
*Lumina, non virgo sicca referre domum.*
TIBULLE, élég. I.

L'amante et son amant, les larmes dans les yeux,
Quitteront ce *rocher* d'un pas silencieux.
Traduction de M. MOLLEVAUT.

Il y a des peuples comme des femmes, pour qui l'on se passionne avant de s'être rendu compte des motifs qui déterminent la prédilection qu'on leur accorde : cette espèce de surprise, on l'éprouve parmi les Basques : on les aime avant de les connaître ; au milieu d'eux on se croit dans un petit monde nouveau qu'on se souvient d'avoir rêvé : ces pasteurs descendant des montagnes, un galoubet à la main ; ces jeunes filles à la démarche leste et gracieuse, dont les cheveux sont si noirs, dont les

yeux sont si vifs ; cette population active et riante, dont la campagne est pour ainsi dire émaillée ; tout ici charme les yeux et intéresse le cœur : je dois dire cependant que mon aimable guide n'oublie rien pour augmenter le charme sous lequel je vis dans cette contrée charmante. Il me montre son pays avec toute l'adresse, toute la coquetterie d'un propriétaire, qui a grand soin, en vous promenant dans ses jardins, de vous ménager la surprise d'un point de vue, la rencontre d'une cascade, l'aspect le plus avantageux d'une fabrique.

J'ai accepté avec autant de plaisir qu'il me l'a offerte, l'hospitalité qu'il m'a donnée dans sa maison, à Mouguerre ; et dans nos courses, qu'il a seul dirigées, je n'ai eu de soin à prendre que celui de voir et de décrire, en m'aidant le plus souvent encore de ses yeux et de son esprit.

Arrivés sur les hauteurs qui environnent et qui dominent Ainhoüe, première commune française du côté de l'Espagne, M. Destère me fit remarquer qu'en portant la vue aussi loin qu'elle peut s'étendre au nord, à l'ouest et à l'est, nous embrassions un espace qui contient le *Labour* le plus important des trois cantons bas-

ques, et celui dans lequel paraissent s'être le mieux conservés tous les traits primitifs de cette ancienne race d'hommes.

Cette étendue de terrain suffirait à un nombre beaucoup plus considérable de communes; mais une population plus forte ne pourrait s'y nourrir sans de grands accroissemens de culture, lesquels n'exigeraient qu'une avance de capitaux; car nulle part ce qu'il y avait de bon dans les théories de Virgile et de Columelle ne s'est mieux conservé dans la pratique : cette pratique n'est, à vrai dire, qu'une routine; mais cette routine n'est pas celle des autres paysans français, pendant tant de siècles attachés à la glèbe. Le génie antique et secret qui dirige l'agriculture, chez les Basques, peut d'une génération à l'autre se révéler à eux, et recevoir les lumières du génie moderne des Arthur Young et des Fellemberg.

En portant, des hauteurs d'Ainhoüe, son regard à gauche, et en longeant les bords de l'Océan, depuis la Bidassoa jusqu'à Baïonne, on voit successivement les bourgades d'Urrugne, de Cibourne, de Saint-Jean-de-Luz, de Guethari, de Bidart, de Biarrits et d'Anglet;

noms aujourd'hui sans honneur, et qui n'ont pas toujours été sans gloire.

C'est là que naissaient et que se formaient ces *loups de mer*, ces intrépides marins qui, dans des tems bien antérieurs à l'établissement de la marine anglaise et à l'existence de la Hollande, poursuivaient et frappaient les baleines de leur harpon jusque dans les plus hautes mers du Nord. Les présomptions, pour ne pas dire les preuves les plus fortes, autorisent à penser que les Basques sont les premiers Européens qui ont vu et touché Terre-Neuve; le nom basque de *macaïllaoua*, que les pêcheurs de tous les pays donnent à la morue jaune et salée, vient à l'appui de cette opinion.

Il en est une, plus honorable pour cette petite nation, et moins généralement adoptée, qui mériterait un examen approfondi auquel je n'ai ni le tems ni les moyens de me livrer. Robertson, dans les notes de son *Histoire de l'Amérique*, examine s'il est vrai que Christophe Colomb (naviguant sur les mers du Nord avec des Basques, long-tems avant sa grande pensée et sa grande découverte d'un nouveau monde); s'il est vrai, dis-je, qu'il entendit le

récit d'un Biscaïen qu'une tempête avait poussé sur ce même continent où Colomb se dirigea depuis, à l'aide de son génie et de la boussole. « Après avoir lu cette dissertation, on pourra, sans être Basque comme moi (ajouta M. Destère), rester convaincu, sinon de la vérité, du moins de la vraisemblance du fait; et, indépendamment de toute tradition historique, cette conjecture n'est-elle pas beaucoup plus naturelle que celle qui se fonde uniquement sur une inspiration du génie de Colomb, éclairé par des théories du ciel et de la terre, si mal connues à cette époque?

» Une conjecture que j'ai formée plus à mon aise et à moins de frais, continua-t-il, c'est que les archives de Ciboure, de Saint-Jean-de-Luz, et de plusieurs communes des Basques espagnols, sur le prolongement des mêmes côtes, contiennent vraisemblablement plusieurs relations ignorées sur cette grande époque qui a changé la face du globe, et qu'un bon dépouillement de ces mêmes archives nous ferait connaître; ce travail exigerait des hommes d'une instruction profonde en géographie, en astronomie, sur-tout en histoire, et ne pourrait

être fait que par des savans du pays ; car ( les annales à consulter fussent-elles écrites en français ou en espagnol ) il est de la nature des Basques de porter l'esprit de leur langue dans toutes celles qu'ils parlent ou qu'ils écrivent.

» Saint-Jean-de-Luz, où se fit le mariage de Louis XIV ; Saint-Jean-de-Luz, où nos princes, à leur retour, furent reçus avec de si vifs transports de joie, a sans doute acquis des titres à la faveur du Gouvernement ; pourquoi n'ordonnerait-il pas que ce dépouillement se fît dans cette ville, où se trouvent d'ailleurs des hommes très-capables de l'entreprendre ; j'en puis nommer trois : M. Leremboure, naguère receveur particulier à Baïonne, et maintenant à Condom : homme d'affaires par état, et homme de lettres par goût ; M. Ducos, médecin, versé dans les sciences physiques et morales, lequel a passé sa longue vie sur ces côtes, et qui parle avec la même facilité les langues basque, française et espagnole ; M. Labrouche, qui a rempli si long-tems, et avec tant d'honneur, la place de maire de Saint-Jean-de-Luz, après avoir fait plusieurs voyages de long cours. »

Saint-Jean-de-Luz, il y a trois siècles, était

une ville riche, commerçante et peuplée, dont les environs étaient couverts de jolies maisons de campagne. Depuis plus de cent ans, les prospérités de l'Angleterre et de la Hollande ont arrêté les siennes en lui fermant les chemins de toutes les mers. Il n'est pas impossible qu'on ne les lui rouvre un jour ; et, pour l'y disposer, on ne saurait trop souvent l'entretenir de son ancienne gloire.

Biarrits, dans l'ancienne marine des Basques français, était regardé comme une succursale de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure ; on n'y voit aujourd'hui que quelques bateaux pêcheurs dont les produits suffisent pour donner un air d'aisance et de bien-être aux habitans de ce village, bâti sur des rocs.

Il y a des hommes dont la destinée est bien bizarre. Dans une masure de ce village naît un enfant qui n'entend et ne parle jusqu'à douze ans que sa langue maternelle ; je ne sais quelles circonstances l'amènent à Paris : il étudie avec assez de succès le français et l'anglais pour traduire, mieux qu'il ne l'avait encore été, *l'Essai sur l'Homme* de Pope. Cette traduction, qui le fait connaître, le conduit, je

ne sais comment encore, au ministère des finances; il en sort plus brusquement qu'il n'y est entré, et depuis lors on n'entend parler de lui ni dans les finances, ni dans les lettres, ni en France, ni dans le pays basque. Voilà toute l'histoire de M. de Silhouette. Les uns disent qu'il se cacha pour n'avoir pas à rougir de sa chute; les autres, qu'il eut peur des hommes, après les avoir vus et connus dans ses repaires éclatans de toutes les passions humaines. Cette dernière explication n'est pas la moins vraisemblable.

Biarrits (comme j'ai eu occasion de le dire dans un de mes précédens Discours en parlant des environs de Baïonne) est renommé pour ses bains de mer: c'est un spectacle charmant que d'y voir, à certains jours, arriver de toutes parts les caravanes de *cacolets*, dont les jolies voyageuses sont recouvertes de longs voiles de gaze qui les mettent, ainsi que leurs chevaux, à l'abri des mouchards * bourdonnant sans cesse autour d'elles.

Les bains de mer se prennent à Biarrits et aux environs d'Anglet dans les trous de rochers

* Espèce de taon dont la piqûre est très-vive.

qu'on appelle *bains d'amour*. Nulle part le terrible golfe de Gascogne n'est battu par plus de tempêtes : le mouvement rétrograde des flots brisés par le reflux a souvent emporté des baigneuses ; autant de fois de jeunes et vigoureux nageurs ont volé à leur secours, mais presque toujours sans succès. Le danger est grand, les exemples sont connus ; toutes les mères racontent à leurs filles l'anecdote que je vais citer : on écoute, on pleure, et l'on revient aux *bains d'amour*.

Vers la fin du dix-septième siècle, vivaient au village sablonneux d'Anglet la jeune Saubade, fille unique d'un riche pasteur du Labour, et Laorens, jeune pêcheur orphelin ; l'une, au sortir de l'enfance, était déjà citée comme un modèle de cette beauté native dont le charme tient sur-tout à l'élégance des formes, à la vivacité des traits et à l'expression des yeux ; l'autre, à vingt ans, dans le pays de la force unie à la grâce, n'avait point de rival parmi la jeunesse basque, dont il était l'honneur et l'exemple. Quand il paraissait à la *farandole*, à la *paume*, vêtu du petit gilet rouge, chaussé d'*espadrilles*,* coiffé du gracieux berret, tous les re-

* Souliers en cordes de chanvre écru, attachés avec des rubans de couleur.

gards se portaient sur lui, et ne s'en détournaient que pour chercher Saubade. L'amour dont ils brûlaient l'un pour l'autre n'était un secret pour personne. On ne l'avait point appris, on l'avait deviné : on était sûr qu'ils s'aimaient, parce qu'il paraissait nécessaire qu'ils s'aimassent. Une seule personne n'en voyait pas la nécessité : c'était le père de la jeune fille ; il était riche en troupeaux ; Laorens était sans fortune, et cette circonstance élevait un obstacle insurmontable entre les deux amans.

Un an s'était écoulé pour eux dans les tourmens d'une passion dont les contrariétés avaient accru la violence : ne pouvant se livrer à l'espoir du bonheur, ils ne prirent plus conseil que du seul sentiment qui puisse se passer d'avenir, et firent serment d'être l'un à l'autre jusqu'à la mort : un seul jour acquitta leur promesse.

Le père de Saubade était parti un matin pour faire le dénombrement annuel de ses troupeaux, sur le revers de la montagne où il avait coutume de rassembler ses bergers. A peine avait-il disparu derrière la colline au pied de laquelle sa maison était située, que le couple charmant s'était réuni, au lever de la plus trompeuse aurore, sous une espèce de tonnelle

couverte de pampre à l'extrémité de l'habitation.

Cet asile ne pouvait les dérober qu'un moment aux regards éveillés sur eux ; ce moment leur échappait : le soleil éclairait déjà la campagne ; ils s'éloignent du village, et dirigent leurs pas vers le bord de la mer. Qu'elles leur paraissent riantes et fleuries, ces dunes arides où ils s'égarent, en s'éloignant de quelques habitations éparses d'où l'on pourrait les découvrir.!

Des bouquets de sapins, jetés çà et là, dérobent de nouveau leur marche furtive, et bientôt une pente rapide les conduit sur la plage.

A droite, les dunes s'étendant au loin, n'offraient ni abri, ni refuge ; à gauche, un rocher à pic formait un arc dont l'extrémité se courbait sur les flots, et au centre duquel se trouvait une grotte vaste et profonde.

Que le hasard eût conduit dans ce lieu sauvage un froid observateur, même un poète enthousiaste, ils n'eussent été frappés que de la grandeur des objets offerts à leurs yeux ; ce demi-cirque dont la mer paraît être la scène, cet amphithéâtre d'où il semble que Neptune ait

voulu donner à l'homme le spectacle de ce vaste Océan qui baigne les deux hémisphères, auraient seuls arrêté leurs regards. Nos jeunes amans embellissent cette effrayante solitude de toutes les illusions où leur ame se noie : ces noirs rochers s'éclairent de tous les feux dont ils brûlent ; ce formidable Océan qui gronde au loin est une barrière que l'amour a mis entre eux et le reste du monde ; ces couches d'un sable fin, ces amas de coquilles brisées qui s'étendent en lits, qui s'élèvent en siéges, invitent Saubade et Laorens aux charmes d'un repos bientôt enivré de tous les songes de l'amour.

Dans cet oubli de l'univers, dans cette tourmente d'un sentiment qui leur révèle leur existence hors de la nature, ils n'ont pas vu s'amonceler les nuages ; ils n'ont pas entendu les vents gronder sur les flots et les pousser sur ce rivage au-delà des limites où chaque jour ils s'arrêtent. La voix du tonnerre les avertit en vain du péril qui les menace. Laorens a frémi pour ce qu'il aime ; mais Saubade, tout entière à cette vie d'amour dont elle ne doit jouir qu'un moment, ne permet pas à un autre sentiment d'approcher de son ame : elle a pressé

son amant sur son sein, elle ne connaîtra plus la crainte.

Cependant les vagues s'élèvent et se roulent avec fureur jusqu'à l'entrée de la grotte qui leur sert d'asile. « O ma bien-aimée ! (s'écrie Laorens en la portant sur un angle intérieur du rocher où l'eau ne pouvait encore atteindre) la mort t'environne, la tempête redouble, tout espoir est perdu. — Je n'ai jamais formé qu'un vœu (reprit la tendre fille en souriant du sourire des anges), celui de vivre et de mourir avec Laorens ; demain cet espoir m'eût été enlevé : aujourd'hui, je suis à toi, à toi pour toujours !... « Laorens s'était avancé à la nage vers l'entrée de la grotte, envahie par les flots, pour s'assurer s'ils pourraient encore s'y frayer un passage. Tout est submergé, partout la mer, la mer terrible, s'ouvre en abîmes ou s'élève en montagnes ; les flots le poursuivent et le rejettent avec fureur dans l'enceinte du rocher, qu'ils remplissent à la hauteur de la pointe où la jeune amante les brave encore ; elle présente la main à Laorens pour remonter près d'elle, le serre contre son cœur, et l'embrasant de tout son courage. « Vois-tu, lui dit-elle, cette vague énorme

qui s'avance en mugissant : c'est la mort..... » Elle dit : leurs bras s'enlacent, leurs bouches s'unissent, et la mer a dévoré sa double proie.

Long-tems battus par les flots, qui ne purent les séparer, Saubade et Laorens furent rejetés sans vie près du rocher qui fut à-la-fois pour eux un temple et un tombeau.

C'est depuis ce tems que cette grotte, consacrée par le souvenir de cet événement funeste, a reçu le nom qu'elle porte encore de *Chambre d'Amour*.



N° X. — 3 *mai* 1817.

# LE PÈRE CLÉMENT.

—

*In specie fictæ simulationis, secut reliquæ virtutes ità pietas inesse non potest.*

Cicero, *de Nat. Deo.*

Il en est de la pitié comme de toutes les autres vertus : elle ne consiste pas en vains dehors.

En commençant ce Discours, je prévois un reproche auquel je m'empresse de répondre. On pourra s'étonner qu'après avoir séjourné si peu de tems à Bordeaux, après avoir parcouru si rapidement l'espace qui sépare cette grande ville du point où je me trouve, je m'arrête des semaines entières dans une enceinte de montagnes de quelques lieues. A cela je réponds que ce n'est point sur la grandeur, l'importance, la célébrité des pays que je parcours que je mesure l'intérêt que j'y

porte, et la durée du séjour que je crois devoir y faire. Je n'ai pas l'intention de redire ce qui a été dit mille fois, ce que l'on trouve dans tous les livres, de décrire ce que chacun a pu voir : j'observe la France sous un point de vue nouveau ; je m'occupe, je ne dis pas exclusivement, mais essentiellement, des mœurs, des hommes, dans les différentes provinces que je parcours. On conçoit que cet examen acquiert d'autant plus d'intérêt, qu'il s'exerce sur des objets plus neufs, et qu'il m'offre des occasions plus fréquentes de composer des tableaux qu'on ne connaît encore que par d'informes esquisses. Nulle autre partie de la France ne peut se présenter à mes yeux avec les mêmes avantages que je rencontre ici. La petite nation basque ne ressemble à aucune autre ; tout y porte un caractère original, tout y est marqué de cette vieille empreinte que la rouille du tems rend encore plus respectable. On jette en passant un coup-d'œil sur les plus beaux monumens modernes, et l'on s'amuse à décrire jusqu'aux moindres détails d'un bas-relief antique que l'on rencontre sur sa route.

Cette courte digression a répondu d'avance

à toutes les objections qu'on pourrait me faire sur le défaut de proportion entre les différentes parties de cet ouvrage.

Je me retrouve, avec M. Destère, sur les hauteurs d'Ainhoüe, où nous continuons notre revue topographique. En ramenant ses regards autour de soi, on aperçoit, à peu de distance, Sarre, Saint-Pé, Espelette, trois grands bourgs comme on n'en voit guère en France que sur la rive droite de la Garonne, depuis Toulouse jusqu'à Bordeaux.

Espelette, qui touche pour ainsi dire à l'Espagne, doit sans doute son agrandissement à l'avantage qu'il a d'être la première station, en France, de ce petit commerce de laine que les Espagnols faisaient et font encore à dos de mulet.

Sarre et Saint-Pé, plus voisins de la côte, et entourés de vallées plus fécondes, ont des moyens d'aisance plus assurés : on a quelques raisons de croire que ce sont les premières communes du Labour qu'habitèrent les Phéniciens, ou du moins leurs descendans, les Cantabres ; elles sont les plus voisines de ces montagnes creusées anciennement pour la recher-

che des mines, et l'on y parle le basque le plus pur.

C'est à Saint-Pé que la femme d'un notaire, Mme Duhalde, a fait en vers basques une traduction charmante des fables de La Fontaine; c'est de Sarre ou de Saint-Pé que sortirent deux jésuites du même nom que cette dame, les pères Duhalde, dont l'un a passé sa vie dans les missions de la Chine, tandis que l'autre s'occupait à rédiger les Mémoires que son frère lui faisait parvenir, et que Montesquieu a souvent eu occasion de citer.

A la droite d'Ainhoüe se trouvent plusieurs autres villages cachés dans les montagnes et renommés pour la culture des terres : les plus considérables sont : Louhossoa, Maccaye, Ossès, Hasparren; là, un sol, qui ne paraît à l'œil que sec et pierreux, donne toujours et ne s'épuise jamais: c'est par la variété de ses présens qu'il se féconde; deux récoltes par an y sont communes.

En nous promenant autour de ces villages, notre oreille était agréablement flattée du murmure de cent ruisseaux dont les eaux vont arroser, dans toutes les directions, de riantes

prairies qui semblent monter du pied des montagnes pour décorer leurs flancs d'une sombre verdure, plus douce aux yeux, sous un ciel étincelant, que ce vert des campagnes anglaises acheté au prix d'un éternel brouillard.

En rapprochant, par la pensée, les fermes expérimentales de Fellenberg dans les Alpes, des champs nourriciers d'Ossès et de Maccaye dans les Pyrénées, on pourrait (quelque partisan que l'on fût des méthodes nouvelles) balancer entre les avantages des théories modernes et les résultats d'une ancienne et sage routine.

La considération attachée dans ce pays à l'exercice du premier des arts contribue surtout à le rendre florissant. Les laboureurs de Maccaye et d'Ossès sont tous propriétaires : on ne les aborde qu'en les appelant *etchèco yauna* (seigneur de la maison), et ces *seigneurs* n'en ont jamais voulu reconnaître d'autres dans leur commune, même à l'époque où ce titre conférait de véritables droits. « Vous voyez, me dit M. Destère, cette maison carrée à l'extrémité du vallon ; j'en ai jadis connu le propriétaire : gâté par le séjour qu'il fit dans les grandes villes, cet ambitieux *etchèco yauna*, de retour

à Maccaye, s'avisa d'aligner en avenue quelques arbres autour de sa ferme, qu'il appela son château, de donner le nom de donjon à son pigeonnier, et de se qualifier lui-même du titre de *marquis de Maccaye :* peut-être n'eût-on fait qu'en rire, s'il eût borné là ses prétentions gothiques; mais il voulut partager avec Dieu l'encens de l'église, et, avec la commune, le produit des terres; alors on se fâcha contre *sa seigneurie ;* on plaida contre elle, et un arrêt du parlement de Bordeaux (qui n'a cependant jamais passé pour ennemi des prétentions féodales); un arrêt, dis-je, du parlement de Bordeaux, rejeta M. le marquis dans la foule des *seigneurs de Maccaye.*

» Ce procès, aux débats duquel je ne fus pas tout-à-fait étranger, fut égayé par le docteur Hiriart, que la commune de Maccaye avait chargé de sa poursuite. Ce médecin, doué de plus d'un genre d'esprit, avait vu trop de malades et de mourans pour ne pas être profondément pénétré de l'égalité des hommes; mais il avait trop de sens pour se faire un argument de cette égalité devant les organes des lois positives : ce fut sur la *coutume* du pays de Labour qu'il établit les droits qu'il défendait : il

éclaira ses juges en les faisant rire (ce qui réussit partout, et plus sûrement à Bordeaux qu'ailleurs). C'est ce même médecin qui eut un jour à l'église, avec son curé qui prêchait, une altercation assez comique. Le docteur Hiriart, placé vis-à-vis de la chaire, s'était endormi au milieu du sermon : « Réveillez cet homme, cria le curé, en s'adressant aux voisins du dormeur. — Va, va ( s'écrie à son tour le médecin en ouvrant les yeux ), ton office était de me tenir éveillé, et non pas de me faire éveiller ; j'ai beau dormir, je t'entendrai de reste. » Le rire que cette boutade excita parmi l'auditoire gagna le prédicateur, qui eut beaucoup de peine à achever son sermon.

» L'un des fils du médecin Hiriart, après avoir fait, chez les jésuites de Toulouse, d'excellentes études qui lui firent un nom dans les provinces du Midi, fut nommé très-jeune à la cure importante de la seule paroisse que Baïonne eût alors : une fièvre contagieuse se répand dans la ville ; tous ceux qui en sont attaqués dans les hôpitaux meurent infailliblement ; c'est dans les hôpitaux, sur-tout, que le jeune curé porte ses visites, ses soins et ses secours : on le con-

jure de ne point s'exposer à des dangers certains ; il répond comme un ancien : *Il ne s'agit pas de savoir où est le danger, mais où est le devoir.* Cet héroïsme religieux eut son triomphe ; un mois après, toute la ville, en deuil et en larmes, suivit son convoi funèbre.

Cette victime de l'humanité avait un frère aîné qui vit encore, retiré sous le toit paternel, à Maccaye, où il passe, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pour le plus habile des cultivateurs. Il fait des essais à long terme, comme s'il devait jouir du fruit de ses expériences ; prodigue du tems, comme si la vie tout entière était encore devant lui ; il change tout et ne bouleverse rien : ses innovations sont des perfectionnemens ; et, quand il cause avec les jeunes gens, qui s'étonnent de le voir s'occuper

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour lui,

il leur répond, comme le vieillard de La Fontaine .

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Plus d'un bourg, en France et en Suisse, portent le nom de ville sans être aussi grands,

aussi riches, aussi peuplée que l'est Hasparren; son marché paraît être le plus considérable du pays de Labour : on s'y rend des trois cantons basques, et souvent même de la vallée espagnole de Bastan.

M. Destère m'a présenté dans ce bourg à un de ses parens, qui, après avoir été quelque tems soldat au commencement de la révolution, et ensuite vicaire à Ustaritz, remplit aujourd'hui les mêmes fonctions ecclésiastiques à Hasparren, où il est né. Ce bon prêtre possède, au plus haut degré, l'éloquence de la chaire appropriée à la langue, à la vie et aux mœurs de ces cantons. Comme le cardinal Fleury, dans son *Catéchisme historique*, ce n'est point de la morale universelle qu'il entretient son auditoire, c'est de la morale à l'usage particulier du peuple qu'il catéchise; de cette morale de faits dont les Basques ont besoin; c'est ainsi qu'il faut parler de Dieu à des hommes plus sensibles qu'éclairés; c'est ainsi qu'un seul homme est quelquefois un grand bienfait pour tout un pays.

De tous les engagemens que j'ai pris avec moi-même en commençant ce voyage, le plus doux à remplir est celui d'arracher à l'obscurité,

autant qu'il est en moi, du moins, des noms qui méritent d'en sortir : que ne puis-je, par compensation, condamner à l'oubli tous ceux que le hasard, l'intrigue ou la fortune en ont si ridiculement tirés !

Trois frères d'un village dépendant d'Hasparren (Urcuray) ont donné, dans le cours de la révolution, des exemples dont on sera touché sans doute, quelque bannière qu'on ait suivie. Les MM. Harriet, au sortir de l'enfance, entrèrent presque en même tems au service ; tous trois acquirent, au prix de leur sang versé dans maints combats, les grades supérieurs auxquels ils parvinrent. Le plus jeune mourut glorieusement en Italie, sur un champ de bataille ; l'aîné partagea avec un guerrier, au nom duquel tant d'illustration s'est attachée depuis ; l'aîné, dis-je, partagea avec le général Harispe le commandement de la légion des Basques ; le cadet crut devoir à sa patrie et à sa famille d'accepter des fonctions civiles auxquelles il n'était pas moins propre qu'au métier des armes. Dans les querelles sanglantes des partis, tous trois prêtèrent à la raison l'appui de leur épée et de leurs paroles, également puissantes.

A l'époque des signatures pour ou contre le consulat perpétuel, le seul des trois frères qui vécût alors sous les drapeaux, son unique patrimoine, ne balance pas à signer NON, et reçoit presque aussitôt sa démission, qu'il n'a point demandée. Le dénuement total où il se trouve ne lui arrache ni plainte, ni regret : rappelé au service, il est obligé, bientôt après, de voter de nouveau sur la question de l'*empire* et du *trône*. Un NON, plus courageux que le premier, est sa seule réponse ; et la perte de sa place, la misère et l'inactivité (le plus insupportable des tourmens pour cette ame de feu) en sont presque aussitôt la suite.

Dans les campagnes qui précèdent celle de Wagram, le capitaine Harriet se présente à l'état-major-général de l'armée, et s'adressant au prince de Neufchâtel : « *Mettez-moi quelque part*, lui dit-il, *où je puisse mourir pour la patrie.* » On l'envoie dans un fort de la Prusse ; et, l'année suivante, les témoignages les plus honorables lui font obtenir un régiment dont il vient prendre le commandement sur le lieu même où devait se livrer la terrible bataille de Wagram. A peine arrivé, il charge et reçoit

une balle au front : sans interrompre son mouvement, il bande sa blessure avec son mouchoir, charge de nouveau, et, tout couvert de sang, il rentre en ligne aux acclamations des braves.

Dans la seconde journée de cette mémorable bataille, il exécute, à la tête de son régiment, une manœuvre pleine d'audace, dont l'objet est d'enlever une batterie : un boulet le frappe à la poitrine ; il meurt sans savoir le tems de sentir que sa mort est glorieuse. Que manquerait-il à ce brave soldat, à cet excellent citoyen, pour qu'on pût dire de lui ce qu'on a dit de Catinat : « qu'on pouvait également en faire un maréchal de France et un chancelier? » Rien : les jours et les nuits qu'il ne passait pas sur les champs de bataille il les employait à l'étude, comme César, dont il a commenté *les commentaires ;* il voyait d'un coup-d'œil tout ce qu'il y avait dans une page et dans une plaine. On m'a communiqué des plans de campagne, des projets de guerre et de pacification tracés par lui, qui m'autorisent à penser que, s'ils eussent été suivis, l'Europe soumise aurait eu moins à souffrir de la France, ou, du moins, que la France vaincue ne gémi-

rait pas aujourd'hui sous la tyrannie d'une coalition européenne.

L'église d'Hasparren, bâtie sur les ruines du temple d'un autre culte, renfermait un monument assez curieux. Un gouverneur romain de ces cantons, de retour de Rome, où il était allé solliciter la justice ou la faveur qu'il avait obtenue pour ses administrés, crut devoir en adresser des actions de grâce, non à l'empereur, non au sénat, non aux dieux de Rome, mais au *génie tutélaire* du pays. Ce génie, après tant de siècles, paraît être le seul qui n'ait point abandonné son poste. Ces actions de grâce furent gravées sur une plaque d'airain qui fut déterrée dans les décombres de l'ancien temple, et qui, depuis, a été suspendue auprès du maître-autel de l'église d'Hasparren, où on la voyait encore il y a quelques années.

» Ce que c'est que la célébrité ! ( me dit mon compagnon basque, en repassant à Saint-Pé ) on parle encore des pères Duhalde, et déja l'on ignore jusqu'au nom du capucin Clément, homme très-supérieur à ces deux jésuites. Quoique Voltaire ait eu raison de dire que tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit, et quoique cela soit plus généralement vrai de ce

qu'a pu faire ou dire un capucin, il est certain cependant que la vie de ce père Clément, que je me suis occupé à écrire, aurait paru à Voltaire lui-même plus utile, plus intéressante que les quatre cinquièmes de ces mémoires biographiques dont nos brocanteurs littéraires font aujourd'hui un si honteux trafic. Le père Clément naquit à Ascaïn; parvenu à l'âge de quatorze ans, à peine avait-il appris, dans ces montagnes, à lire et à écrire; orphelin de père et de mère, ses moyens d'existence étaient nuls: pour toute ressource, Clément avait une sœur aînée; cette sœur lui consacra sa vie. Avec une des plus belles figures et une des plus belles tailles qu'un homme ait jamais reçues de la nature, il résolut, à dix-neuf ans, de s'enterrer chez les capucins de Baïonne, où sa sœur le fit recevoir novice. Sans qu'on ait pu deviner par quel miracle il fit d'excellentes études dans ces cloîtres où l'on faisait vœu d'ignorance, il en sortit tout-à-coup pour faire entendre, du haut de la chaire évangélique, à Toulouse, à Bordeaux, à Paris, une des voix les plus éloquentes dont nos temples aient retenti. Ce n'était pas un Bridaine, un de ces missionnaires des déserts qui apparaissent dans les capitales pour en ef-

frayer, pour en maudire l'élégance et les voluptés mondaines ; c'était, sous la bure fauve d'un capucin, la sainte urbanité ( si j'ose associer ensemble ces deux mots ), l'éloquence pleine de grâce et d'onction d'un prince de l'Eglise, pour qui la morale la plus pure et la philosophie la plus sublime étaient le véritable esprit du christianisme.

Le père Clément ne déclamait pas vaguement contre le luxe, dont il faisait la part à chaque condition ; mais il se renfermait rigoureusement dans toute l'humilité de la sienne. Un président de Bordeaux le pressait un jour de se servir de sa voiture pour un course qu'il avait à faire hors de la ville : » J'ai trois raisons pour vous refuser, lui dit-il : *je suis jeune*, *je suis Basque*, et *je suis capucin*. »

Plus il aimait la religion, plus il était ennemi de la superstition, dont le plus grand crime est de la faire haïr : on n'a point encore oublié à Baïonne l'histoire de *la sainte de Bardos*.

C'était une jeune vierge de quinze ou seize ans, en faveur de laquelle le ciel opérait le miracle de la faire croître en grâce et en beauté, sans qu'elle prît aucun aliment : la parole de Dieu était sa seule nourriture ; une tante, qui la

présentait à la vénération des fidèles, fut seule, d'abord, à attester la vérité du fait; mais bientôt vingt mille témoins se présentèrent pour l'affirmer.

A son entrée à Baïonne, on sema des fleurs dans les rues où elle passa; sur les ponts, sur les places, à la porte des églises, on se prosternait devant elle. Les magistrats ne savaient quel parti prendre; les plus hardis se contentaient de douter. On interrogea le père Clément, qui continua quelque tems à écouter, à regarder et à se taire: il avait placé près de la jeune vierge au corps glorieux un frère lai de son couvent, dont la présence donnait à la sainte un avant-goût de canonisation. Le pieux acolyte, chargé d'une surveillance qu'il exerçait avec une adresse que la nièce et la tante étaient loin de lui soupçonner, découvrit, non sans beaucoup de tems et de soins, qu'un sachet mystérieux que la jeune fille portait sur la poitrine, sous prétexte de couvrir le stigmate qu'un ange y avait imprimé, renfermait l'aliment substantiel dont elle se nourrissait pendant la nuit. Les deux femmes, arrêtées sur le rapport du père Clément, subirent un châtiment sévère, et furent chassées de la ville et de la banlieue.

Le père Clément, parvenu malgré lui à la première place de l'administration de son couvent, fut envoyé à Rome ; mais il refusa d'y paraître en qualité de représentant de l'ordre entier dont il était membre. » *J'aspire plus haut*, » dit-il en souriant ; et il s'y rendit à pied, son bâton blanc à la main : il en revint de même. Vieilli dans les travaux apostoliques, il se renferma dans son couvent, dont il ne sortait plus dans les dernières années de sa vie (pendant lesquelles je l'ai vu plusieurs fois) que pour visiter sa vieille sœur, qui croyait voir les cieux ouverts en regardant ce vénérable émule de saint François. »



N° XI. — 17 *mai* 1817.

# EXERCICES ET AMUSEMENS DES BASQUES.

*Hác celebrata tenus sancto certamina patri.*
VIRG., *ÆEn.*

Ils conservent ces jeux qui leur viennent de leurs ancêtres

Pour visiter les communes du Labour qui me restaient à connaître, nous descendîmes la Nive. Cette rivière, qui prend sa source au-dessus de Roncevaux, et coule entre les chaînes des Pyrénées, n'est qu'un torrent jusqu'à Cambo ; et depuis là même ses eaux, qui ne sont ni encaissées, ni contenues, embellissent le paysage beaucoup plus qu'elles n'enrichissent le pays. Pour les refouler vers les nasses des moulins, on ne laisse, de distance en distance, à la navigation, que des courans dangereux à descendre, et très-pénibles à remonter. Les bateaux,

qu'on appelle *chalans*, ne peuvent contenir que très-peu de marchandises. Il serait digne de la bienfaisance d'un gouvernement éclairé de faire examiner cette rivière par d'habiles ingénieurs ; ils trouveraient probablement les moyens d'en agrandir la navigation, et ce serait un véritable service à rendre à ce département, à la France, et même à l'Espagne.

Cambo, situé au plus grand évasement de la vallée, s'étend, partie sur une hauteur très-élévée au-dessus du niveau de la Nive, et partie sur le bord même de cette rivière. Ailleurs, la distinction de Haut et Bas-Cambo pourrait être un sujet de haine et de division entre les habitans ; mais ces pauvretés ne sont point connues ici. Les Basques sont tous également fiers de leur nom et de leur pays ; cette égalité d'orgueil national les maintient en paix.

Des eaux minérales, moins renommées et tout aussi bonnes que celles de Bagnères et de Barréges, attirent à Cambo, vers la fin de l'été, un assez grand nombre de malades qui viennent y chercher la santé, et de gens bien portans qui viennent y chercher le plaisir : ce concours y multiplie naturellement les *parties de chasse*, les

*parties de paume* et les *danses*, dont je ne puis me dispenser de parler avec quelques détails : c'est sur-tout dans leurs jeux qu'il faut étudier les mœurs de ces montagnards : le plaisir ajoute singulièrement à la physionomie du peuple basque.

L'ardeur des Basques pour la *chasse aux palombes* égale presque leur amour pour la *paume* et pour la *danse* : c'est en automne que cette chasse commence ; je ne serai pas ici pour y assister, mais j'interroge M. Destère ; il me répond, et j'ai les objets absens sous les yeux.

Il y a deux espèces de *chasses aux palombes*, la petite, qui se fait dans les vallées, et la grande, dans les montagnes. Pour la première, le chasseur principal se construit, au faîte d'un arbre, une cabane en feuillage ; il s'y loge, muni d'un fusil et d'un palombe aveugle, qu'il attache en dehors avec un fil assez long pour permettre à l'oiseau de voltiger à quelque distance de la cabane : d'autres chasseurs vont se cacher dans les broussailles : au cri de l'appeau, que le chasseur d'en haut provoque en lui faisant sentir le lien qui l'arrête, les compagnies de palombes qui se trouvent dans le voisinage accou-

rent et s'offrent d'elles-mêmes au plomb qui les atteint de toutes parts.

La grande chasse exige des préparatifs et des dépenses considérables, qui se partagent d'ordinaire entre les propriétaires réunis pour cette chasse. Tous les arbres élevés de la montagne où l'on se rassemble se couvrent de cabanes et de chasseurs, sans autre arme qu'une espèce de crécelle. Les palombes aveugles font d'abord leur office ; leurs voix attirent en foule leurs compagnes : au même instant les chasseurs d'en haut lancent, au milieu d'elles, un épervier de bois, et font résonner les crécelles ; à cette vue, à ce bruit, les essaims de palombes effrayées s'abattent sur de vastes filets tendus sur les arbres d'une colline à l'autre ; on en prend ainsi plusieurs centaines d'un seul coup : ce serait un tableau charmant à faire que celui d'une partie de chasse aux palombes ; mais le tems me presse, et des fêtes, plus locales encore, attirent mon attention et mes regards.

Le jeu de paume est ici une véritable fureur ; on en connaît de deux sortes : le *rabot* et la *longue ;* le premier, qui n'a que le second rang, se joue sur de petites places, avec une balle dure,

lancée contre une muraille ; il ne diffère que par certaines conventions du jeu de balle que l'on joue en France dans la plupart des colléges ; il a cela de particulier, cependant, que dans ce pays il y semble réservé aux enfans qui touchent à l'adolescence et aux hommes âgés qui touchent à la vieillesse : ils y jouent assez communément les uns contre les autres, et presque toujours la partie est égale, car les uns n'ayant pas encore acquis toutes leurs forces, et les autres n'ayant pas perdu toutes les leurs, ils se trouvent à une égale distance de leur plus grand développement ; au commencement de cette lutte, entre quinze ans et soixante, *soixante* a d'abord l'avantage, mais plus souvent *quinze* gagne la partie ; cela s'explique : la fatigue d'un exercice violent épuise les forces du vieillard qui finit, et ne fait qu'accroître celles de l'enfant qui commence.

Toutes les merveilles de ce genre de talent se déploient dans les parties à la *longue*.

Des milliers de spectateurs, accourus de tous les points du département, et quelquefois même de l'Espagne, se réunissent dans un vaste espace préparé à cet effet. Dans ces jours solen-

nels, les parties ne se forment qu'entre des *artistes* connus, et sur le talent desquels s'établissent des paris considérables ; car ce n'est pas seulement la vanité de son opinion, c'est quelquefois une partie de sa fortune qu'on risque dans ces conjonctures : M. Destère m'a assuré qu'il avait vu plus d'une fois 50,000 francs déposés sur la place. Les murs des jardins, les croisées, les toits des maisons, les grosses branches des arbres qui avoisinent le lieu de la scène, sont couverts de spectateurs de tout sexe et de tout âge : on commence par former le *jury des jeux*, lequel se compose d'un certain nombre d'amateurs émérites, qui prononcent en dernier ressort sur les contestations toujours prêtes à s'élever dans le cours de la partie.

L'uniformité de costume est d'usage entre les joueurs, quelle que soit dans la société la condition ou la profession de chacun : tous avec un léger réseau sur la tête, sans autre vêtement qu'un pantalon et une chemise d'une éclatante blancheur, on ne les distingue qu'à la couleur de leur ceinture en soie, qu'ils renouent fréquemment, et qu'ils manient avec une grâce

toute particulière : cette qualité, dont le peuple basque est essentiellement pourvu, se fait plus particulièrement remarquer dans un exercice où la force, la souplesse, la vélocité sont les conditions d'un succès qu'on n'obtient guère qu'à la fleur de l'âge.

*Léger comme un Basque*, dit-on proverbialement et sans se douter de l'exagération que renferme un pareil éloge : ce vers sur le cerf poursuivi par une meute,

L'œil le cherche et le suit aux lieux qu'il a quittés,

n'est pas moins littéralement vrai en parlant des jeunes habitans de ces montagnes : le vol de leur balle en l'air n'est pas plus difficile à suivre que la trace de leurs pas.

Une idée qu'on se fait encore plus difficilement, c'est celle des émotions que leur font éprouver les diverses révolutions de la partie. Durant ce flux et reflux de crainte et d'espérance, des témoins courent de tous côtés pour en porter au loin les nouvelles. Les routes, à plus de six lieues de la place, sont semées de curieux qui interrogent, en palpitant, ces messagers. Denain, Fontenoy, Waterloo, n'exci-

taient pas de plus vives inquiétudes. Enfin, quand le talent, ou le sort, qui prend sa part dans tous les événemens de ce monde, a décidé la victoire, les vaincus ne songent plus qu'à des revanches, et les vainqueurs qu'à de nouveaux combats. Ces luttes ne sont pas seulement des jeux, on y voit la fortune et la gloire.

La paume * a ses héros, et les Sorrende, les Duraty, les Silence, les Parquins et quelques autres ont attaché à leur nom une célébrité dont la tradition, à défaut de l'histoire, leur garantit la durée. M. Destère m'a raconté à ce sujet l'anecdote suivante : « Le fameux Parquins, dans le cours de la révolution, avait été forcé d'émigrer en Espagne ; il apprend qu'un de ses rivaux de gloire, nommé *Crutchatty*, annonce une partie de paume aux Aldudes, sur la frontière. Aussitôt Parquins fait solliciter auprès des autorités du lieu un sauf-conduit qu'on lui accorde, et que l'on motive sur la nécessité d'opposer à Crutchatty le seul rival digne de lutter avec lui. Parquins arrive, entre en lice, com-

* La balle avec laquelle on joue se nomme en basque *pilota*, vieux mot évidemment dérivé du latin et du grec *pila*.

bat, remporte la victoire, et retourne en Espagne aux acclamations de la foule, qui l'accompagne jusqu'à la frontière. »

C'est dans les *fêtes locales* qu'il fallait voir, il y a quelques années encore, ces danses où figuraient des communes entières, où tous les âges de la vie humaine (depuis le moment où l'on forme les premiers pas jusqu'à celui où l'on se prépare à franchir le dernier) se réunissaient autour des tombeaux pour y célébrer, par les mêmes danses, ces fêtes où trois ou quatre cents générations avaient successivement assisté dans les mêmes lieux.

Les âges, dans l'ordre de leur succession, et les sexes sur deux lignes, après l'office divin, se rendent de l'église au cimetière, précédés du maire de la commune, que, dans la langue poétique du pays, on nomme *pontife civil* (*aousso opessa*). Ce pontife (précisément comme Plutarque à Chéronnée), des branches de laurier et d'olivier à la main, conduit en cadence la marche solennelle qu'il amène sur la place publique au son des instrumens du pays, parmi lesquels on ne compte que le *tambour de basque*, *le flutet à cinq trous*, et une espèce de *violon sans*

*chevalet*, sur lequel le rhythme se marque en frappant les cordes avec un court bâton recouvert en peau. C'est au moyen de ces instrumens, si pauvres d'harmonie, auxquels se mêlent, par intervalle, quelques voix agrestes, que des laboureurs, des pâtres, leurs mères, leurs femmes et leurs filles remplissent la vaste étendue des cieux de chants qui semblent en descendre.

Arrivée sur la place, toute cette population y forme un rond immense, et la parcourt plusieurs fois à pas mesurés. La marche s'anime progressivement, et c'est au moment où son action devient la plus vive, que le tambourin donne le signal du *mouchico*, danse violente et qui admet tout un peuple sans confusion. Noverre et Dauberval ont essayé d'en donner une idée sur le théâtre de l'Opéra; mais comment lui conserver son caractère national? Ce ne sont pas seulement les pieds, les bras, c'est tout le corps, c'est l'ame des Basques que le *mouchico* met en mouvement; ils crient, parlent et chantent en dansant; ils remplissent la place de ces éclats, de ces gloussemens de voix dont ils font retentir les échos des montagnes lorsqu'ils traversent

les Pyrénées, et qu'ils veulent s'avertir de l'endroit où ils se trouvent. Cette espèce de gamme rapide s'appelle *irrincina* dans les Pyrénées, et *incina* dans quelques parties des Alpes. Je crois me souvenir que Silius Italicus en fait mention dans son poëme, et qu'il cherche à l'imiter par l'harmonie de ses vers.

Les paroles improvisées pendant le *mouchico* sont l'expression la plus vraie de l'ivresse que produit cette danse parmi les Basques. On ferait un recueil charmant des mots passionnés, des louanges délicates que leur inspire en ce moment l'amitié, l'amour et la piété filiale.

Les chants des Basques sont langoureux, comme dans tous les pays de montagnes où le séjour des hommes, dans ces hautes régions terrestres, semble disposer leur ame aux sensations les plus tendres. La langue des Basques, dont presque tous les substantifs se terminent en *a*, qui se sert de circonlocutions orientales pour désigner les objets qui commandent l'amour, le respect ou la crainte; cette langue, dis-je, est plus favorable qu'une autre à l'expression de la pensée mélancolique. Dieu s'appelle *Jaungoicoa* (Seigneur d'en haut); la nuit,

*gab-a* (absence de lumière) ; la mort, *eriotza* (maladie froide) ; le soleil, *egusqnia* (créateur du jour) ; la lune, *ilarquia* (lumière morte).

Les Basques sont courageux, mais vindicatifs ; excellens soldats, sur-tout pour la guerre des montagnes, mais indépendans et difficiles à retenir sous les drapeaux au-delà du tems qu'ils se prescrivent eux-mêmes. Un grand capitaine, qui se connaissait en soldats, disait que les Basques, si distingués par leur courage personnel, ne valaient rien en *ligne*. Dans la guerre de 1793, contre l'Espagne, deux demi-brigades, commandées par un général (au nom duquel l'épithète de *brave* se joint si naturellement qu'elle semble en faire partie) ; deux demi-brigades, disais-je, commandées par le brave Harispe, après avoir fait des prodiges de valeur, désertèrent presque jusqu'au dernier homme pour aller embrasser leurs parens et leurs amis. Au bout de quelques jours, tous étaient de retour au camp, où leur chef les attendait sans inquiétude.

Les noms propres, véritablement basques, ont presque tous une signification ; *Salaberry* (salle neuve) ; *Etcheberry* (maison neuve) ;

*Etchecahar* ( maison vieille ) ; *Ithurbide* ( chemin de la fontaine ) ; *Jaurguiberry* ( château neuf) ; *Uharte* ( entre deux eaux ).

La propreté dans les habitations et dans les vêtemens est portée à un plus haut degré, parmi les Basques, qu'en aucune autre province de France. Les femmes sont généralement belles, bien faites, vives et gracieuses.

La religion, chez les Basques, n'est point exempte de superstition ; mais cette superstition, loin d'être intolérante, n'altère pas même cette douce philantropie qu'ils exercent sans en connaître le nom : le respect des morts et des tombeaux est ici un véritable culte : les cérémonies des funérailles en sont plus touchantes : jadis elles ont donné lieu à des actes violens de désespoir et même de rage, auxquels le gouvernement crut devoir remédier par une ordonnance que M. Depping nous a conservée dans son *Histoire générale d'Espagne* : j'en citerai quelques lignes.

« Comme il existe en ce pays un usage indé-
» cent de pousser des cris immodérés à la mort
» d'une personne, et de troubler par toutes
» sortes d'actions violentes la cérémonie des fu-

» nérailles ; nous ordonnons et établissons pour
» loi qu'il sera dorénavant défendu de faire
» entendre, à la mort d'une personne quel-
» conque, des lamentations désordonnées, de
» s'arracher les cheveux, de se meurtrir la
» chair, de se blesser à la tête, et de prendre
» le deuil de bure, sous peine d'une amende
» de... etc., etc. »

Je pars demain pour continuer mon voyage dans le département des Basses-Pyrénées ; mais avant de quitter ce doux pays, je dirai quelques mots d'Ustaritz, véritable capitale du pays basque, où tout voyageur qui n'a pas de patrie doit être tenté de s'en choisir une.



N° XII. — 31 *mai* 1818.

# MES ADIEUX AUX BASQUES.

*Suis ea cuique fingitur moribus.*
CICERO.

Chaque peuple, par son caractère, se fait sa fortune.

C'EST par Ustaritz, où je suis depuis plusieurs jours, et dont je n'ai pas encore parlé, que je terminerai cette longue course et ce long séjour que je fais parmi les descendans des Cantabres. Les communes d'Arbone, d'Arcangues, de Villefranque et de Bassussarry ne m'ont rien offert de très-remarquable ; je serais même tenté de croire que les mœurs nationales commencent à s'y altérer, ou, si l'on veut, à s'y polir, par un frottement plus habituel avec celles des Français de Baïonne.

Mon guide cependant m'arrêta près d'Arcangues, devant l'enclos d'une maison isolée, pres-

que élégante, et située au milieu d'une vaste étendue de vergers, sur un sol que j'avais jugé stérile ou du moins peu fécond : je me crus dans une habitation de Saint-Domingue. « On peut d'autant mieux s'y méprendre, me dit M. Destère, que le propriétaire de cette maison est un M. Larre, qui a long-tems vécu dans les colonies françaises, et qu'il en est revenu, il y a quelque trente ans, avec une fortune modeste, et des connaissances administratives qui n'ont point été sans utilité pour son pays. C'est le sort de cette maison d'appartenir à des hommes de mérite. Avant d'être à M. Larre, elle appartenait au médecin Harambiliaque, lequel parlait et écrivait en latin comme Astruc, avec le génie hippocratique de Bordeu, auquel Astruc était tout-à-fait étranger.

» Ustaritz, par son étendue de plus d'une lieue et demie en longueur, rappelle à ceux qui ont traversé la Belgique le village de Saint-Nicolas. Ustaritz est également formé de plusieurs bourgades réunies que l'on appelle quartiers : *Arraünitz*, *Eroritz*, *Heri-Behère*, *Pourgonia* ; le nom du troisième, qui signifie *ville basse*, annonce qu'anciennement Ustaritz était,

ou du moins avait la prétention d'être une ville. Quoi qu'il en soit, ce bourg a conservé, pendant des siècles, des prérogatives que la révolution lui a fait perdre.

» Ustaritz était la résidence d'un grand tribunal de justice civile et criminelle, et c'est là que s'assemblaient les états administratifs du Labour. Le *bilçar** était réellement l'assemblée des propriétaires, des chefs de famille, à la discussion et à la décision de laquelle étaient soumises les questions administratives de toutes les communes du Labour. Un autre canton basque français, la Basse-Navarre, se vantait d'avoir aussi *ses états*; mais ceux-ci n'avaient pas conservé les formes et les caractères vraiment antiques qui distinguaient le bilçar du Labour.

» Ce pays est essentiellement religieux, et cependant la coutume excluait du bilçar les prêtres et les nobles : était-ce pour écarter les dangers de leur influence? je ne le pense pas : il est plus probable que le bilçar, antérieur à l'établissement du christianisme et de la féo-

* Ce mot, composé de *bil*, qui signifie *réunion*, et de *çar*, contraction de *cahar*, qui signifie *vieillard*, *ancien*, est l'équivalent du mot français et latin *sénat*.

dalité, ne voulut rien changer à sa constitution primitive ; il resta tel qu'il avait toujours été.

» Cette immutabilité se manifestait d'une manière bien remarquable dans le choix même du lieu de ses séances. Le bilçar ne se tenait ni dans un palais, ni dans une enceinte fermée de murailles ; mais dans un bois, sur une éminence qui dominait la commune d'Ustaritz. Deux quartiers de rochers formaient les sièges du président et du secrétaire ; un autre bloc, dont la surface avait été grossièrement polie, servait de table ; c'est là que s'inscrivaient les délibérations et les arrêts du conseil : les membres composant l'assemblée, debout, appuyés sur des bâtons d'épine, et adossés à de vieux chênes disposés circulairement, avaient autant de respect pour cette enceinte sauvage, que les Romains pour le Capitole, décoré des images de leurs dieux. Aussi les Basques l'avaient-ils nommée et la nomment-ils encore *Capitolo herri* ( Capitole du pays. )

» Lorsque je revins dans ces montagnes, après ce règne de terreur par qui la révolution commençait à se détruire, je ne trouvai plus,

continua M. Destère, le moindre vestige de ces monumens sacrés du *Capitolo herri*. C'est ainsi que dans mon premier voyage en Suisse j'allai contempler, près de Morat, cette chapelle où les ossemens entassés des soldats de Charles-le-Téméraire offraient une utile leçon aux défenseurs de la liberté nationale, et un terrible exemple aux satellites des tyrans : lorsque j'y retournai, dix ans après, ces débris instructifs avaient été dispersés par le délire de la liberté armée contre elle-même.

» Ustaritz a tout perdu : il n'a plus de bilçar ; il n'a plus de tribunal ; il n'est plus un entrepôt de commerce de laines entre l'Espagne et la France ; les familles s'éteignent, et les maisons tombent en ruine, ou sont abandonnées aux reptiles et aux oiseaux de nuit. Combien sont rapides les progrès de la décadence et de la destruction ! Ce même Ustaritz voit encore se promener sur ses ruines un grand nombre d'hommes et de femmes, derniers témoins de la prospérité de cette commune, berceau d'une famille entière d'hommes célèbres.

» Un des orateurs dont l'éloquence a eu le plus d'éclat au barreau de Bordeaux, M. Garat

l'aîné, était d'Ustaritz : député par son pays aux états-généraux, où il se montra dévoué, jusqu'à la mort, à la cause de son Roi, sans néanmoins rester indifférent au triomphe de la liberté : une gloire plus éclatante s'offrait à lui ; mais une indisposition, qui dura presque aussi long-tems que la session de cette assemblée, ne lui permit que rarement de paraître à la tribune ; chaque fois il y obtint un succès.

» Un autre frère de cet avocat célèbre a pris un des premiers rangs parmi les écrivains philosophes dont s'honore l'Europe : ses leçons à l'école normale resteront comme des modèles de cette éloquence didactique dont il fut en quelque sorte le créateur.

» Le plus jeune des trois frères exerça la profession de son aîné, dans son pays, où il fut non pas seulement célèbre, mais un peu prophète, en dépit du proverbe. Je ne sais par quel attrait public attaché à sa personne, l'amour-propre de tous les Basques semblait intéressé à élever Léon Garat au-dessus de tout : il n'était, il ne voulait être ni éloquent, ni disert, ni savant : on eût dit qu'il avait l'esprit

trop naturel, trop juste pour ces connaissances acquises où il entre toujours un peu d'exagération ; mais nul n'avait un jugement plus sain, une raison plus ferme, un instinct plus sûr : son premier coup-d'œil, en affaires, distinguait la vérité ; son premier mot la mettait en lumière. Rien ne restait solennel devant ses plaisanteries, et ses bons mots sont encore dans la mémoire de tous ses contemporains. A vingt ans, avec une très-jolie figure et une prodigieuse supériorité dans les exercices du corps qui exigent le plus de force et d'adresse, il était l'avocat le plus employé. Comme le jeune abbé Gondi de Retz, on lui savait, de compte fait, cinq ou six duels, et *il garda toujours son rabat*. Un jour, au milieu d'un jeu de paume où il était acteur, un de ses cliens vient le prendre par le bras : « Il faut absolument que vous me fassiez ma requête, lui dit-il ; si je ne la donne pas ce soir, je suis perdu. » Léon se fait apporter une écritoire, écrit la requête sur la pierre qui servait de *battoir*, et gagne la partie de paume et le procès.

» De quatre fils qu'a laissés M. Garat l'aîné,

l'un, par une organisation invincible, si je puis parler ainsi, a été entraîné à des talens d'un autre genre, mais non d'un autre ordre, puisqu'ils ont inscrit son nom parmi ceux des musiciens de l'Europe qui se sont acquis le plus de célébrité dans l'art charmant où il excelle. Les autres, sans atteindre au même degré de réputation, poursuivent honorablement les différentes carrières où ils sont entrés.

» Dans son dénuement actuel des choses qui ont fait autrefois sa prospérité, Ustaritz possède encore plusieurs hommes distingués en plus d'un genre. Son curé, digne du nom de pasteur dans son acception la plus sainte, possède et fait servir au bien-être de ses concitoyens des connaissances très-variées et très-étendues. Doué d'un génie naturel pour la mécanique et pour l'agriculture, il peut enseigner à monter, à construire les machines les plus usuelles, à greffer et à élever les arbres, dont l'éducation est trop négligée dans le Midi, où les sauvageons d'une excellente nature se fortifient et se perfectionnent par la seule influence du climat.

» Si le collége de Laressorre se rétablit, comme il en est question, Ustaritz pourra lui procu-

rer, dans le même homme, M. Baratchar, un excellent professeur de rhétorique et de philosophie.

» Des deux MM. Duhalde, également profonds dans les sciences théoriques, l'un a emporté dans le tombeau les trésors de son érudition; mais l'autre vit encore, et tout était commun entre ces deux frères.

» M. Dassance, juge de paix du canton, en étouffant les procès à leur naissance, en rapprochant les cœurs et les esprits, en se créant un tribunal de famille dont on chérit, dont on respecte l'arbitrage paternel, a mérité le titre glorieux *d'ange de paix*, que lui ont décerné ses heureux concitoyens.

» Si la renommée était quelque chose dans un pays où les affections domestiques occupent tant de place dans la vie, l'ancien tribunal d'Ustaritz manquerait sur-tout à M. Sorhaits, fils d'un avocat dont la mémoire est révérée, et qui n'aurait besoin que du même théâtre pour y exercer le même talent.

» M. Novion n'est pas seulement un médecin habile, c'est un savant studieux qui a su transporter dans la médecine tout ce qu'elle peut re-

cevoir avec sûreté des progrès de la physique et de la chimie.

» Toutes les personnes que je viens de vous citer habitent les quartiers de Pourgonia et de Heri-Béhère. Du haut de la côte, assez roide, de Garroënecco-Pétarsa, qui conduit au quartier d'Eroritz, on découvre une maison que les habitans du lieu appellent assez volontiers château (*sauurè-guia*), et qui n'est pourtant qu'une maison plus vaste et plus élégante que les autres : quoi qu'il en soit, il n'est permis de lui contester cette qualification de château qu'avant d'y être entré et d'y avoir été reçu par le propriétaire, M. Larrégui, et par M^mes^ ses filles. Nulle part la politesse ne s'embellit de grâces plus naturelles, de soins plus délicats. Ce n'est pourtant pas à la nature seule que M. Larrégui est redevable de ce bon ton qui le distingue au fond des Pyrénées ; il a passé une partie de sa jeunesse à Paris, dans le monde le plus brillant, et c'est, pour ainsi dire, en sortant de l'Opéra, qu'il s'est fait cultivateur : tels ont été ses succès dans ce premier des arts, que ses exemples, dans ce canton où la routine a un peu moins d'empire

qu'ailleurs, y sont devenus des modèles : n'est-ce pas une manière d'être le bienfaiteur de son pays?...

» —Voilà bien des éloges, dis-je à mon *cicerone*, et quoique je sois du petit nombre des vieillards qui s'ennuient le moins vîte à entendre dire du bien des hommes, j'aime à savoir toute la vérité : la plus belle médaille a son revers, et vous ne m'avez encore parlé que des qualités de vos Basques. »

La réponse de M. Destère est assez paradoxale pour que je la rapporte mot pour mot.

« Les hommes, reprit-il, et sur-tout les tribus d'hommes, diffèrent bien plus par leurs bonnes qualités que par leurs mauvaises ; le mal est, à peu de chose près, le même partout ; c'est le bien qui est différent. La médaille antique du peuple basque a son revers comme une autre ; mais sur ce revers se montre encore je ne sais quelle rouille d'antiquité qui a ses traits et son caractère. La réclamation secrète du cœur humain contre le droit de propriété (pour éviter de dire le penchant au vol ) a peut-être plus de force ici qu'ailleurs : la religion seule peut y persuader ceux qui n'ont rien qu'ils n'ont

pas un titre légitime au superflu de ceux qui ont trop : le vol domestique y est rare, le filoutage inconnu ; mais les attaques à main armée sur les routes et dans les maisons s'y sont multipliées à différentes époques, et malheureusement quelques traits de courage que les brigands y ont déployés ont trop couvert l'horreur que doivent inspirer ces actions anti-sociales. Nous avons eu nos *Robert*, chefs de brigands, et je me rappelle d'avoir assisté, dans mon enfance, au procès d'un de ces héros de grands chemins, condamné à mort par le parlement de Bordeaux. On le mit en présence des instrumens de la torture, dressés pour lui arracher les noms de ses complices : il prend le bonnet phrygien dont sa tête était couverte, et lui adressant la parole : « *Je parlerai*, dit-il, *quand tu parleras ;* » et dans les supplices de la question il ne parla pas plus que son bonnet. On conçoit que de pareils hommes ne doivent avoir ni peur des douaniers, ni scrupule en fait de contrebande : c'est sur cette frontière une guerre continuelle ; les mœurs, l'agriculture et l'industrie en souffrent beaucoup.

» Entre une jeunesse passionnée et souvent

rassemblée dans les places publiques, les querelles sont nécessairement fréquentes, et les combats souvent meurtriers. A la moindre dispute, les bâtons ferrés sont en l'air; les Basques s'en escriment avec un art qui a ses règles et ses professeurs comme le sabre et l'épée; une arme plus dangereuse encore est à leur usage : c'est le couteau à gaîne; en vain cherche-t-on à les faire rougir de l'emploi d'une arme pareille, ils n'y voient qu'un glaive plus court que nos épées, et par conséquent plus favorable au courage, puisqu'il oblige à se battre de plus près : c'est précisément la réponse de cette Lacédémonienne à son fils, qui se plaignait que son épée fut trop courte : *Alonge-la d'un pas.*

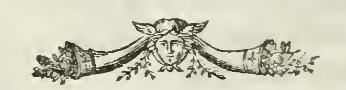
» Je dois le dire, la vengeance, cette passion féroce qui s'abreuve et s'altère dans le sang, a souvent exercé ses fureurs dans nos montagnes. Je pourrais vous rapporter vingt anecdotes qui vous rappelleraient ces haines héréditaires de quelques races antiques, devenues le patrimoine de la tragédie; je me borne à un fait dont plusieurs témoins existent encore.

» Un directeur des douanes, résidant à Bidache, nommé *Lacoste*, avait destitué un doua-

nier basque contre lequel s'élevaient des plaintes graves et qui paraissaient fondées: le douanier écrit à son chef pour se justifier, le directeur ne répond pas; une seconde, une troisième lettre a le même sort, bien que cette dernière parlât *d'un femme et de trois enfans condamnés à mourir de faim par une décision injuste:* quarante-huit heures après, en plein jour, le douanier, une carabine sur l'épaule, traverse tranquillement la foule dont les rues de Bidache étaient en ce moment remplies, comme s'il allait faire un rapport officiel; monte chez le directeur des douanes, entre dans son cabinet, l'ajuste et tire ;un enfant de quatorze ans s'élance au-devant du coup, qu'il reçoit dans la cuisse; le douanier se retire avec la même sang-froid, et retourne chez lui pour s'y brûler la cervelle. La jeune victime de la piété filiale, qui fut arrachée miraculeusement à la mort par les soins d'un médecin habile que le hasard avait amené à Bidache, est ce même M. Lacoste, l'avant-dernier ministre de la marine en France sous le règne de Louis XVI.

En écrivant ces dernières lignes sur le pays basque, que je quitte dans une heure, je m'a-

perçois que j'ai fait comme Vernet, qui ne voulait que passer deux jours dans ces lieux, où il séjourna si long-tems : je n'ai malheureusement pas d'aussi bonnes excuses à donner : ses tableaux de Baïonne et des environs sont des chefs-d'œuvre : en les regardant à Paris, les Basques se croient encore à Saint-Pierre-Dirubé et à Baïonne. Les Basquèses de ces marines sont les mêmes qui traversent continuellement le pont du Saint-Esprit sur l'Adour, les mêmes que l'on voit figurer tous les dimanches dans les fêtes de Cante-Prast, dont la situation entre l'Adour et la Nive, entre les Pyrénées et l'Océan, est une de celles où l'art et la nature ont réuni le plus de beautés pittoresques : position ravissante, digne d'être la retraite de la sagesse, de l'éloquence et de la science des lois : c'est là qu'habite M. Chegaraï.



## N° XIII. — 4 juin 1817.

# LES BÉARNAIS.

*...... Fulgente trahit constrictos gloria curru*
*Non minùs ignotos generosis.......*
Hor., sat. 6, liv. I.

La gloire d'un seul les enchaîne tous à son char.
( *Imitation.* )

« Je pourrais, je crois, vous expliquer à quoi tient cette supériorité physique et morale qui paraît être assez généralement le partage des habitans des montagnes. — Vous pouvez vous épargner cette peine, me repondit-il ; mon opinion est faite ; les hommes du plateau ne valent pas mieux que ceux de la plaine, ou du moins la différence est si peu de chose, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. — Comment, vous croyez ?... — Que ce monde est un grand bagne où la justice, pour ne pas dire l'injustice éternelle, rassemble des forçats de toutes les couleurs, sous la garde de quelques argousins

qui ne valent pas mieux que la *chaîne* qu'ils conduisent ? » Et mon homme, en disant cela, se remit à feuilleter son livre de poste pour connaître le nom du village que nous allions traverser.

Ce peu de mots suffit pour faire connaître à mes lecteurs le caractère aimable du compagnon de voyage avec qui je fais route de Baïonne, où je l'ai rencontré, jusqu'à Barréges, où il va prendre les eaux. Cet homme est bien le misantrope le plus bourru, le frondeur le plus déterminé que j'aie vu de ma vie : il n'y a pas quatre heures que nous sommes ensemble, et il a trouvé le tems de me dire du mal du pays, des habitans, du climat, de lui, de moi, de tout le monde. Comme nous approchions du *gave de Pau* : « Je me reconnais, s'écria-t-il ; » et s'adressant au postillon : « N'est-ce pas là le chemin d'Orthevielle ? — Oui, Monsieur. — Et devant nous le village de Bellocq ? — Oui, Monsieur. — Mais, sur cette hauteur, à gauche, il y avait un château, si j'ai bonne mémoire ? — Il est démoli depuis une vingtaine d'années.

» — On aurait dû s'y prendre dix-huit ans plus tôt (continua-t-il en se rejetant dans la voiture) et ensevelir sous ses ruines tous ceux qui

s'y trouvaient, sans excepter l'enfant qui venait d'y naître. — Quel était donc cet enfant-là ? — C'était moi. — Comment, vous êtes le fils...? — Je ne suis le fils de personne, quoi qu'en dise *Bride-Oison*. Mon histoire n'est pas longue, et comme elle ne me fait pas grand honneur, je la conte volontiers.

» Je suis en guerre avec la société depuis que je suis au monde ; jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai été élevé, sous le nom romanesque d'*Alcandre*, par le curé d'un village que nous venons de laisser sur notre gauche : ce vieillard, chez lequel on m'avait déposé avec une somme d'argent assez forte, mourut sans savoir à qui j'appartenais et me confia aux soins de son frère, fermier des environs ; mais comme je grandissais, sans que personne vînt me réclamer, avec des dispositions très-peu conformes à la vie rustique à laquelle on me destinait, je devins bientôt une charge très-onéreuse à la pauvre famille qui m'avait adopté. Je le sentais, et déjà je rassemblais assez d'idées pour en vouloir beaucoup à ceux qui m'avaient mis dans une position pénible dont je cherchais à sortir.

» Un jour (je pourrais vous dire la date et

l'heure), un gros homme, bien vêtu, que je me rappelais avoir vu plusieurs fois à la ferme, vient me prendre, me conduit sur le pont d'Orthevielle, où l'attendait une voiture, et m'adresse ces mots : « Alcandre, vous voyez ce » château ; celle à qui il appartient est votre » mère ; les preuves incontestables de ce que j'a- » vance se trouvent dans ce portefeuille ; en » vous le remettant, je répare une faute, j'ac- » quitte un devoir, et je me venge. Adieu ! » Sans me laisser le tems de dire une parole, il monte dans sa chaise de poste, et s'éloigne en m'appelant M. le chevalier. Revenu de ma surprise, je n'ai rien de plus pressé que d'entrer dans un petit bois voisin, et de prendre connaissance de mes titres de noblesse ; rien n'y manquait ; lettres, portraits, certificats d'accoucheur, de nourrice, etc. J'étais, sinon bien légitimement, du moins bien légalement (grâce à l'axiome juridique : *Pater est....*) fils de M. le comte de....., mort, deux ans avant, au camp de Jalès. Je vous fait grâce d'une foule de détails dont la connaissance justifie, du moins à mes yeux, le parti auquel je m'arrêtai sans la moindre hésitation. Après avoir été déposer

chez un notaire mes papiers de famille, je me rendis, sans en prévenir personne, au château de....., où M$^{me}$ la comtesse, après dix ans passés dans la capitale, était de retour depuis quelques mois. Je la fis prier de m'accorder un moment d'entretien particulier : cette dame, dont la beauté me frappa moins que l'air impertinent qui en détruisait le charme, me reçut sans daigner lever les yeux sur moi. J'avais préparé ma petite harangue de manière à captiver son attention dès les premiers mots. « Madame la comtesse, lui dis-je, je n'ai pas plutôt appris que j'avais l'honneur de vous appartenir, que je me suis empressé de venir vous rendre mes devoirs. — De m'appartenir !..... (interrompit-elle en me regardant avec arrogance) que voulez-vous dire, mon ami ? — Je veux dire, Madame continuai-je en élevant la voix, que je suis votre fils, que vous l'avez oublié pendant quinze ans, et que je viens vous en faire ressouvenir. — Et qui vous a fait cette histoire ? (reprit-elle d'un ton déjà moins assuré). — Cette histoire, Madame, est écrite de votre main et de celle de M. Laf.....; j'en ai déposé le manuscrit chez un notaire, qui le com-

muniquera, si vous le jugez convenable, au tribunal de Pau. » Sans me répondre, Mme la comtesse courut à son secrétaire, ouvrit un tiroir à double fond, et n'y trouvant pas les papiers qu'elle y avait sans doute enfermés.....; « Ce misérable intendant ! s'écria-t-elle....., je le ferai pendre » ; puis, se radoucissant par degré : « Eh bien ! jeune homme (continua-t-elle), que demandez-vous ?.... Quelque chose que vous ayez pu lire, je ne suis pas votre mère; mais il n'en est pas moins vrai que votre naissance est un mystère qu'il ne m'est point permis de révéler; rendez-moi ces papiers, et mettez un prix à ma reconnaissance et à votre discrétion. — Votre cœur m'a désavoué trop longtems, Madame, pour que j'attache aucun sentiment au nom de votre fils; j'y renonce sans la moindre peine; mais vous m'avez fait un supplice de la vie que je ne vous demandais pas, et pour lequel vous me devez un dédommagement; vous avez trois cent mille livres de rente, auxquelles je puis faire valoir les mêmes droits que vos deux autres enfans; assurez-m'en dix mille par contrat en bonne forme que vous me passerez chez le notaire à qui j'ai confié les gages

de votre tendresse maternelle ; il vous remettra ce dépôt précieux, et jamais, je vous l'assure, nous n'entendrons parler l'un de l'autre. » La dame se récria sur l'énormité de mes prétentions ; mais j'avais consulté ; mon thême était bien fait, ma résolution bien prise, et je ne la quittai pas sans avoir réglé nos comptes. Le lendemain, nous nous revîmes, pour la seconde et dernière fois, chez le notaire médiateur, où j'abjurai mes droits d'aussi bonne grâce que Mme de*** fit le sacrifice des siens. Libre comme l'oiseau dans l'air, ne tenant à rien ni à personne, je commençai par me choisir un nom : je pris celui d'*Outis*, qui n'engage à rien, qui ne compromet personne, et dont le sage Ulysse s'était si bien trouvé dans la caverne de Polyphème, image poétique du monde où j'allais vivre.

» La commotion révolutionnaire commençait à se faire sentir ; je courus à Paris pour mieux jouir du coup-d'œil. Je croyais admirer les nobles agitations d'un grand peuple ; je n'y vis que des gambades de singes ; je sautai comme un autre sans savoir pour qui ni pourquoi, et je me sauvai quand les maîtres de la parade lâchèrent contre les singes les tigres qui les étranglèrent.

» Je passai en Angleterre ; on pilla mes effets à la douane ; on m'arrêta trois mois à Douvres pour me donner le tems de mettre mes papiers en règle ; les *gentlemen* de grands chemins me dévalisèrent à deux lieues de Londres ; mon tailleur me fit mettre à *Fleet-Prison*, * parce que je voulus faire régler son mémoire, et au bout de six mois de vexations, d'avanies de toute espèce, on me chassa de cette terre classique de la liberté, en vertu de l'*alien-bill.*

» Ce fut bien pis chez les descendans de Guillaume Tell ; on m'y pourchassa, de canton en canton, jusqu'à Constance, où quelques-uns de mes compatriotes voulurent me faire sauter dans le Rhin, parce que je portais un chapeau rond et les cheveux coupés, sans poudre.

» Il faudrait plus de tems que nous n'en avons, et plus de courage qu'il ne m'en reste, pour vous faire le récit d'un voyage de vingt ans, pendant lequel j'ai successivement parcouru tous les Etats européens, sans en excepter la Turquie (le seul qui vaille mieux que sa réputation, par parenthèse) ; qu'il vous suffise de savoir que partout j'ai trouvé matière à mépriser ce trou-

* Prison pour dettes.

peau qu'on appelle *espèce humaine*, chez qui les loïs sont des piéges ; les institutions, des moyens de tyrannie ; les arts et les sciences, de lâches auxiliaires de la force, ou de vils flatteurs de la puissance. Las de courir, dégoûté de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai entendu, malade de corps et d'esprit, je reviens au gîte ; comme le cerf long-tems poursuivi par la meute, pour y mourir. — *Bon chin tourn à l'oustaou* * : comme dit le proverbe du pays, l'air natal vous rendra la santé. — A dire vrai, je ne m'en soucie guere ; j'ai assez vécu pour savoir à quoi m'en tenir sur l'existence ; et si quelque chose m'étonne encore, c'est qu'on ait la bonté d'attendre tranquillement la fin d'une aussi mauvaise plaisanterie. — On voit que vous revenez du pays des brouillards ; vous voilà sous un beau ciel, chez un peuple aimable, gai, spirituel ; vous vous raccommoderez avec la vie et même avec les hommes ; à la manière dont vous regardez ces paysannes, je ne serais même pas étonné que la réconciliation commençât par les femmes. — En tout pays, ce sexe-là vaut mieux que l'autre, et ce n'est pas beaucoup dire.... »

* Bon chien revient au logis.

Tout en parlant, M. Outis s'endormit, et me laissa le loisir d'examiner la contrée que nous traversions.

Avant d'arriver à la première poste (Biaudos), les chemins m'avaient fait craindre de n'en pas sortir vivant ; je n'étais pas mort, mais j'étais rompu, et tandis qu'on changeait les chevaux, je sentis le besoin de marcher à pied, comme pour mieux m'assurer que j'étais en vie : je n'allai pas loin. A peine avais-je fait quelques centaines de pas, qu'à la gauche de la route, la vue d'un château, de son parterre et de son parc attira mon attention et la fixa. Quoique sur un sol sablonneux et sous un ciel ardent, tout est frais autour de ce château, qui porte, comme le pays et la poste, le nom de *Biaudos*. C'est l'une des propriétés de M. Basterrèche, connu à Paris comme à Baïonne, où est sa maison de commerce, pour un de ces négocians aussi capables de diriger les finances d'un empire, que de faire ou d'agrandir leur propre fortune.

Remonté dans ma voiture, j'avais encore l'Adour sous les yeux ; ce fleuve, qui n'est pas très-large, me séparait seul du Labour, et ce-

pendant tout avait déjà changé d'aspect et de face. Je m'en serais cru à cent lieues, sans l'Adour et sans les Pyrénées, qui étaient toujours à mes côtés. Ni les femmes, ni les hommes, ni les arbres et les ruisseaux, ni les chevaux et les bœufs, ni les maisons et les champs, ni les charrettes et les charrues, rien ne ressemble à ce que je laisse derrière moi. On n'est pas assez étonné peut-être de ces variétés si tranchantes et si voisines. Ne s'étonner de rien paraît beau ; mais remarquer beaucoup de choses est plus utile.

Après que j'eus passé l'Adour au *port de l'Ane*, mon postillon, un peu vieux, mais beau chanteur et grand parleur, m'indiqua, à la droite, de très-jolis chemins de traverse, qu'il m'apprit être ceux de Guiche et de Bidache. Ce nom de Bidache, il ne le prononça pas sans quelque emphase. « Ah! Monsieur, me dit-il, si vous aviez vu le château de Bidache comme je l'ai vu, moi, dans ma jeunesse! Oh! non, à Paris même il n'y avait rien de plus superbe. Aussi les maîtres n'étaient pas seulement de grands seigneurs ; c'étaient des princes, quoiqu'ils n'en portassent pas le titre : Bidache était une principauté ; c'était, voyez-vous, comme

un petit royaume à part, au milieu de tous les grands; et les maîtres, les messieurs de Grammont, étaient bien bons, bien aimables, bien aimés. Quoique je sois postillon, je sais lire, et quoique lire m'ennuie beaucoup, j'ai trouvé autrefois dans les écuries du château de Bidache, où je servais, une historiette du chevalier de Grammont, qui ne m'ennuyait pas du tout. Souvent je ne comprenais pas bien, mais je riais toujours. Je ne sais pas pourquoi tous ces chevaliers et tous ces comtes de Grammont ne restaient presque jamais dans leur château; moi, à leur place, je n'en serais jamais sorti. Aussi ce fameux noël, dont vous avez sûrement entendu parler, l'a bien dit. » Et sur cela, voilà mon postillon qui, comme s'il avait eu la sainte-crêche sous les yeux, ôte son chapeau, et se met à chanter à tue-tête :

Qui l'aurait jamais dit,
Puisquabés boulu nache,
Qui nauris pas kausit
Lou castel de Bidache.
Nadaü, cantaü nadaü, etc.

J'avoue que la naïve admiration du noël pour *lou castel de Bidache*, et la persuasion où était

le chanteur que ce fameux noël devait m'être connu, me firent rire autant qu'il avait pu rire lui-même dans ce qu'il comprenait ou ne comprenait pas à l'*historiette*, c'est-à-dire aux *Mémoires* du chevalier de Grammont.

En traversant Peyrehourade (*Pierre-Trouée*), gros bourg ou petite ville, un château flanqué de deux grosses tours me donna la curiosité d'apprendre non pas à qui il appartenait, mais à qui il avait appartenu; car les châteaux, toujours assez agréables pour ceux à qui ils sont, ne sont plus importans pour personne que sous le rapport de l'histoire ancienne de la monarchie. Les érudits de la poste aux chevaux m'assurèrent que ce château avait été au vicomte Dortès. A ce nom de vicomte Dortès, je me rappelai ce brave commandant de Baïonne, du même nom, qui refusa si fièrement d'obéir aux ordonnateurs du massacre de la Saint-Barthélemi, et qui exprima si noblement son refus. *Je n'ai trouvé dans votre bonne ville de Baïonne que de braves citoyens et de braves soldats, et pas un assassin. Sire, ordonnez des choses faisables.*

Le premier relais après Peyrehourade, c'est Puyoo, et c'est à Puyoo que le paysage commence

à prendre les traits et les caractères qui appartiennent proprement au Béarn. Tout ce qui précède ressemble plutôt aux Landes, aux environs de Mont-de-Marsan, de Roquefort et de Bazas. Ici les cadres du tableau, c'est-à-dire les montagnes d'un côté et les collines de l'autre, limitent et dessinent mieux les plaines et les *gaves* qui s'étendent ou qui serpentent dans leurs intervalles. La culture, qui ne souffre pas de jachère, et dont l'assolement le plus général est fondé sur la succession du froment et du blé de Turquie, se fait remarquer sur-tout par une grande attention et par une grande régularité dans tous les détails. Les plus vastes champs sont soignés comme des jardins ou des parterres. Les intervalles, les alignemens, tout est pris au cordeau. Le Basque mesure tout au coup-d'œil; le Béarnais au pied et à la toise. Le Basque a d'assez grandes habitations, dans lesquelles il veut que lui et les siens, parmi lesquels il compte les animaux, soient à leur aise; le Béarnais resserre tout dans de petites demeures où, à force d'ordre, il trouve assez de place pour tout. Le Basque a une sorte de confiance nonchalante dans lui-même, dans la

nature, et dans celui dont la nature n'est que l'ouvrière : le Béarnais prévoit, veille et surveille sans cesse; l'année prochaine est pour lui comme le lendemain. Dans le regard du Basque on lit qu'il rêve, dans celui du Béarnais, qu'il calcule. Il est difficile d'être plus spirituel et plus courageux que le Béarnais ; mais il l'est beaucoup par point d'honneur ; il l'est, parce qu'il ne veut pas qu'on dise et qu'on fasse mieux que lui ; tout ce que peut être le Basque, il le serait dans un désert comme sur le théâtre du monde. Quant à son courage, il n'en est pas plus fier que de sa barbe. Un homme qui devait s'y connaître disait un jour : « Tous les Français sont courageux, et ceux du midi autant que ceux du nord; ils le sont de différentes manières plutôt qu'à divers degrés. » Des tirailleurs basques tirent en ligne comme en duel, mais il faut les laisser courir, sauter, s'élancer. Le Béarnais et son voisin des Hautes-Pyrénées sont propres à tous les feux.

Dans les arts de la main, les Basques font très-vîte et bien; le Béarnais, lentement et mieux. Quant aux beaux-arts, ils en sont trop éloignés les uns et les autres pour donner lieu à aucun

parallèle : cependant deux hommes ont porté très-loin le perfectionnement du chant français, Jéliotte et Garat ; le premier, Béarnais ; le second, Basque d'origine. Mais, après le premier, on disait encore en Italie que nous ne savions pas chanter ; on ne le dit plus après le second.

Le Béarnais est plus aimable ; le Basque aime bien davantage. Dans les plus petits bourgs du Béarn, il y a des salons ; il n'y en a pas dans les plus grands du Labour. Le Basque ne sait vivre que dans les temples, dans les places publiques et dans sa famille.

Tous les traits de ce parallèle ont été fournis à celui qui le trace, ou par ses propres observations, ou par les instructions qu'il cherche et qu'il recueille de tous côtés.

J'ignore si nos géographes donnent ou ne donnent pas le nom de ville à Orthès ; j'ignore même à quel degré de grandeur, de population, de décoration, commence, pour un rassemblement de maisons, de rues et de places, le droit à ce nom de *ville ;* ce qui est certain, c'est qu'Orthès n'a besoin d'être décoré d'aucun titre pour être un lieu charmant, pour donner à ceux qui y passent le regret de ne pas y rester quelque

tems. Un grand mouvement anime toutes les rues, et c'est un mouvement utile, celui du travail. Des tanneries nombreuses prouvent, par leur seule existence, qu'elles y prospèrent ou qu'elles y ont prospéré. Je n'ai pu apprendre si le nom d'Orthès est le même que celui du vicomte d'Orthès, commandant de Baïonne sous Charles IX. Je le voudrais, ce serait une beauté de plus. Je suis très-sérieusement de l'avis de Sterne : il y a des noms heureux et des noms malheureux ; des noms qui font les uns des sots, les autres des hommes d'esprit ; les uns des héros, les autres des lâches ; les uns des esclaves, les autres des hommes libres. — Il y a une cinquantaine d'années, Orthès fournit à Baïonne l'un de ses médecins qui a le moins tué et le plus guéri : il s'appelait *Vidal;* sous ce même nom, un de ses neveux exerce à Baïonne la médecine avec les mêmes succès, et de plus grands encore.

J'étais encore à peu près à une lieue et demie de Pau, lorsque je crus voir cette ville sur une colline, à la gauche de la route : c'était Lescar ; d'un peu loin, et je ne l'ai pas vue autrement, on la croirait sans peine le chef-lieu du dépar-

tement ; elle a été au moins le chef-lieu de son clergé. Lescar a eu un évêque, et le dernier de ses évêques, M. Noël, a un nom dans la littérature française. Un ecclésiastique d'une soixantaine d'années, qui se promenait, un livre à la main, me voyant considérer avec attention Lescar, s'approcha de moi avec bienveillance, et me dit : « Monsieur, cette ville n'est pas indigne de l'attention avec laquelle vous la regardez : on y a fait autrefois de bonnes études, et c'est là qu'un peu avant la révolution *Démosthènes* a été traduit, non par un évêque aidé de ses vicaires-généraux, mais par un vicaire-général, l'abbé Auger, puissamment aidé de son évêque, M. Noël. Je ne m'avise pas, ajouta-t-il modestement, de juger leur travail, et mon *Saint-Paul* m'occupe plus que *Démosthènes ;* mais ce Démosthènes était un orateur terrible ; on ne le compare qu'aux torrens et à la foudre ; et l'abbé Auger, que j'ai beaucoup connu, était un agneau. Aussi un autre abbé, célèbre autrefois dans Paris parmi les hellénistes, et que j'ai de même beaucoup connu, parce qu'il était de nos provinces méridionales, l'abbé Arnaud, voyant l'annonce de cette traduction, s'écria assez plai-

samment : *Eh bien ! ce sera Démosthènes traduit par Agnelet.* Tenez, Monsieur, si cette traduction a quelques traits de grande force, je crois, moi, tous ces traits-là de MONSEIGNEUR.

Mon prêtre sexagénaire allait m'en dire bien davantage, mais mon postillon était impatient d'achever sa course, je l'étais d'arriver à Pau ; et mon compagnon de voyage, réveillé par ce nom de MONSEIGNEUR, cria : *Marche donc !* avec effroi, comme s'il eût été poursuivi par des émissaires de la mère qu'il avait rançonnée et abjurée.

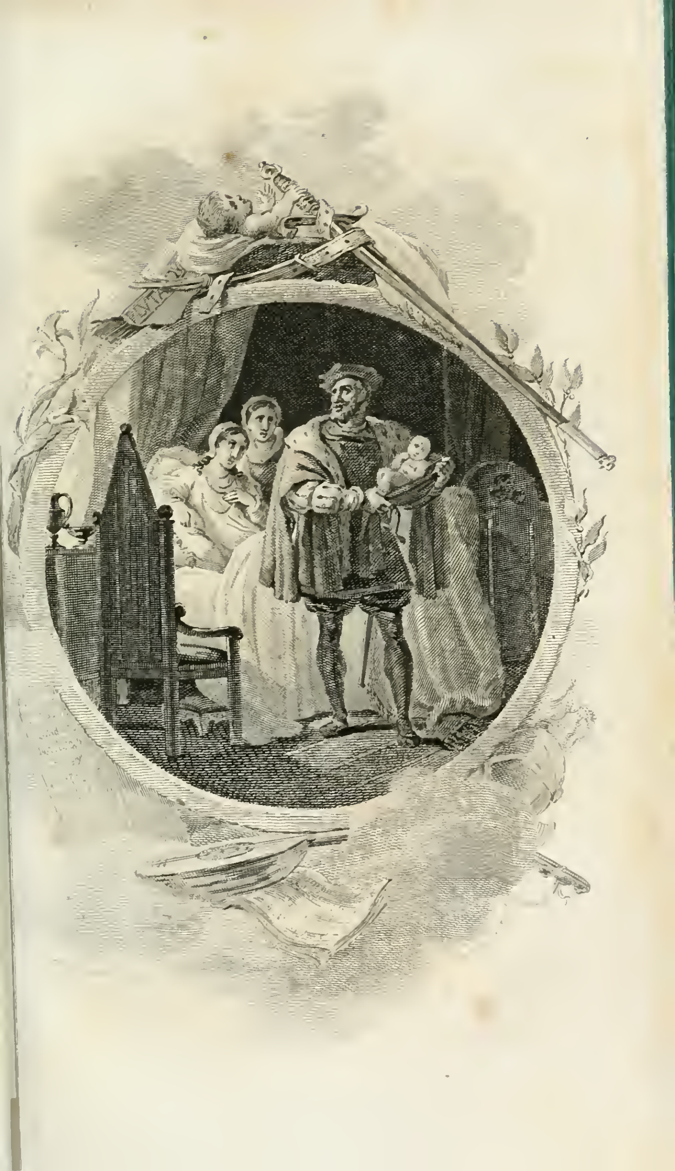


N° XIV. — 28 *juin* 1817.

## LE BERCEAU D'HENRI IV.

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire.

Même au théâtre, ce n'est qu'à une jeune personne qui commence à sentir battre son cœur, qu'on pardonne de dire : *J'ai tant vu le soleil !* On n'a jamais assez vu le soleil, les montagnes, les torrens, les campagnes fécondées par les fleuves qui les arrosent ; cependant il n'est pas moins vrai que, dans la nature entière, ce qui intéresse l'homme, avant tout, c'est l'homme lui-même ; ce que nous admirons le plus, ce sont les créations du génie ; ce qui nous inspire le plus d'amour et de respect, ce sont les accens de la vertu : je ne tardai pas à en faire une nouvelle épreuve dans la ville de Pau, où j'arrivai de nuit.



A côté de la porte même où je descendis avec mon compagnon de route, je trouvai une excellente auberge chez M. d'Etcheverri. On n'est ni mieux, ni plus proprement servi dans les hôtels si chers de Paris et de Londres; on ne mange pas de truites plus délicates au *Faucon* de Berne et à l'*Epée* de Zurich : nulle part au monde les laitages, les légumes, les fraises, les framboises ne sont aussi parfumés; et le vin de Lafite qu'on boit à l'hôtel Fumel, à Bordeaux, n'a pas plus de bouquet, ne rajeunit pas mieux les sens que le vieux Juranson que M. d'Etcheverri fait boire à ses commensaux.

En bien mangeant, l'ame se renouvelle.

La mienne, en se renouvelant, ne se porta plus sur ces tableaux de la nature dont elle est toujours avide. J'étais à Pau, où naquit Henri IV; et, soit en m'endormant, soit en me réveillant, ce n'est qu'à Henri IV qu'il me fut permis de penser. Cette préoccupation d'un même objet m'éveilla, lorsque tout dormait encore et dans l'auberge et dans la ville. Je m'habillai à la pointe du jour; et M. Outis, que la disposition de son esprit, naturellement inquiet, ne laisse

pas long-tems dormir, entra dans ma chambre, dont la sienne était voisine. Il s'informa du motif qui me forçait à sortir si matin. Je lui parlai du désir que j'avais d'aller visiter les lieux où le meilleur des rois avait pris naissance, et ce nom d'*Henri IV* devint entre nous le sujet d'un singulier entretien.

Je ne tarissais point sur l'éloge de cet excellent prince ; et ma mémoire, toujours fidèle à mes sentimens, me retraçait si vivement l'histoire du grand Béarnais, que je m'écoutais parler moi-même avec une sorte de complaisance où l'amour-propre n'avait cependant pas la moindre part. Je finis par m'apercevoir que mon laconique interlocuteur ne mettait du sien, dans la conversation, que ces mots: *A la bonne heure ;* qu'il ajoutait, à la fin de chacune de mes périodes, et dont il variait le ton de manière à leur donner chaque fois un sens tout-à-fait différent. L'expression qu'il y mit ( lorsque je vins à parler de cette inépuisable clémence dont Henri IV, devenu tout-puissant, usa envers ses ennemis ); cette expression, dis-je, n'était point équivoque, et j'en fis l'observation avec un peu d'amertume. « Il faut, lui dis-je, avoir pris le

parti diabolique de tout dénigrer, de tout haïr, pour se refuser au besoin d'admirer et d'aimer tant de vertus. — Dites, me répondit-il froidement, qu'il faut avoir eu de bien fortes raisons pour n'y point renoncer, à ce parti que vous appellez diabolique, même en appréciant celui que je veux bien appeler, comme vous, le meilleur des hommes et le plus grand des rois ; ce qui n'empêche pas que le meilleur des hommes n'ait fait périr son compagnon de fortune, son frère d'armes, son ancien ami, Biron, sur l'échafaud ; qu'il n'ait persécuté un prince de son sang dont il voulait séduire la femme, et que le plus grand des rois n'ait rendu une loi de sang contre les braconniers. Ce sont là de ces faits qui prouvent assez bien, il me semble, qu'on peut être le meilleur des hommes, et ne pas valoir grand'chose. — Un autre que vous aurait dit : et ne pas être parfait. Quoi qu'il en soit de ces trois griefs, dont les historiens et Sully lui-même ont chargé la mémoire d'Henri IV, il en est un, celui de la mort de Biron, sur lequel on peut prononcer d'une manière absolument différente, suivant qu'on le juge dans ses rapports avec la morale privée à l'usage de tous les

hommes, ou dans ses résultats avec la justice publique, qui oblige souvent les rois. — Ce sont là de ces distinctions commodes que je n'admets pas : il n'y a qu'une morale, il n'y a qu'une justice au monde ; et l'on ne me fera jamais entendre que ce qui est crime dans une maison, soit vertu dans un palais. — Il est pourtant certain qu'on pourrait trouver très-mal qu'un particulier fit pendre son ami qui lui aurait volé sa bourse, et très-bien qu'un roi livrât à toute la sévérité de la justice son ami le plus intime, convaincu d'avoir dilapidé la fortune publique. Il est des situations où le premier des sentimens est celui de ses devoirs. Je suis d'ailleurs prêt à convenir avec vous que les grandes qualités de ce prince, de patriotique mémoire, furent obscurcies par quelques défauts ; qu'il aima trop le jeu et les femme ; qu'il eut le tort, non de porter, mais de remettre en vigueur une ancienne et cruelle ordonnance contre les délits de la chasse ; mais c'est sur-tout à l'examen d'une si belle vie qu'il faut apporter l'indulgente admiration d'Horace, et s'écrier avec lui : « Je ne vois point de taches où brillent tant de beautés. — A la bonne heure ! mais..... »

Il y a des sentimens que je n'abandonne pas à la discussion. J'interrompis l'entretien en proposant à l'impitoyable censeur de visiter avec moi les monumens de la ville. « Dieu me garde, me dit-il, de me déplacer pour aller voir un vilain petit carré qu'on appelle *Place-Royale*, et une masure gothique qu'on appelle tout aussi improprement *château !* — J'admire tous les objets, quand ils me rappellent de grands souvenirs. — Dans ce cas, n'oubliez pas, je vous prie, en *admirant* la Place-Royale, de vous souvenir de cette pitoyable statue en fonte que le gouvernement et l'intendant de la province avaient fait ériger à Louis XIV dans la ville où naquit Henri IV, avec les fonds destinés, par les états de la province, à l'exécution d'une statue de leur immortel compatriote ; petite espièglerie ministérielle dont les Béarnais se vengèrent si noblement par cette inscription qu'on lisait sur le piédestal :

*Aciou qu'ey l'arrchil de noustre grand Enric.* *

— J'ai lu cette anecdote, d'ailleurs assez piquante, dans plusieurs recueils ; ce qui ne

* Celui-ci est le petit-fils de notre grand Henri.

m'empêche pas de le révoquer en doute sur le témoignage de plusieurs témoins oculaires ; après cela, je tombe d'accord avec vous que, même sous le règne de Louis XIV, on aurait dû sentir que si l'image du monarque qui a mérité que l'on donnât son nom à son siècle pouvait être préférée pour toutes les autres villes du royaume, à Pau, dans la ville où naquit Henri IV, nulle autre statue que la sienne ne pouvait être offerte aux hommages publics sans une espèce d'usurpation. — Si la raison était choquée de cette inconvenance, le goût ne l'était pas moins de l'exécution de cette statue, où le superbe monarque était figuré tout nu, à l'antique, et la tête couverte d'une énorme perruque à canons...... »

Il était jour ; je me hâtai de sortir, et M. Outis me promit de me rejoindre au *château*.

La Place-Royale ne mérite ni le nom de place, ni l'épithète de *royale*. Je n'y vis qu'une grande cour entourée d'arbres, que l'on pourra nommer un parvis, si jamais on achève l'église qu'on a commencé à bâtir sur cet emplacement. Le palais des rois de Navarre n'était pas encore ouvert ; en attendant l'heure où je pouvais

m'y présente, je parcourus la ville dans tous les sens : une seule rue s'y distingue de toutes les autres par ses grandes dimensions et par la beauté des hôtels dont elle est bordée dans toute sa longueur : c'est là que logeaient les membres du parlement de Pau ; on eût dit que chacun avait voulu faire de sa demeure un palais de justice.

Cette rue m'a rappelé, en me l'expliquant, une anecdote que j'avais souvent entendu conter dans ma jeunesse, sans la bien comprendre.

Montesquieu, qui partageait sa vie entre l'Europe et la Brède, entre son génie et les hommes, voit un jour arriver dans sa chambre, à Paris, un président de Pau, son ancien camarade de classe, qui venait, pour la première fois, *juger* la capitale. Nos deux présidens s'embrassent, se félicitent, et l'auteur de *l'Esprit des Lois* veut servir de *cicerone* à son confrère; ils sortent ensemble, à pied ; Montesquieu ne trouvait pas cette allure roturière, et n'avait pas d'autre moyen de se livrer à sa manie de bouquiner sur les ponts. Les voilà sur ce quai, déjà magnifique, et depuis devenu plus digne encore du nom de Voltaire, dont il est décoré. Le membre

de la suprême cour de Pau regarde avec surprise cette suite de palais qui se succèdent sans interruption, et les comparant en secret au sien et à tous ceux de la grand'rue de Pau, il en désigne un des plus beaux à Montesquieu, en lui disant: « Un président?—Non.—Diable! un conseiller?—Non. » L'auteur des *Lettres Persanes* n'ajoutait pas un mot de plus à ce court dialogue, qu'il se plaisait à rapporter; et je commence à concevoir ce qu'on y trouvait de si plaisant.

Pendant ma promenade *intrà muros*, le soleil se levait, les marchés, les rues se remplissaient de monde; et, dans une journée qui s'annonçait brûlante, les hommes étaient couverts de *capes*, et les femmes de *capulets;* précaution nécessaire dans les climats très-chauds, et par cela même très-variables; les boutiques s'ouvraient, les travaux commençaient au bruit des chants et des éclats de rire.

L'exemple des Béarnais et de plusieurs autres peuples parmi lesquels j'ai vécu, me porte à croire que là où l'on travaille le plus on chante aussi davantage. Le chant soumet à son rhythme les mouvemens du corps, les rend plus mesurés, plus faciles, et transforme les ateliers en salles

de concert. Le travail, à son tour, en ajoutant à l'aisance, dispose à chanter.

Le travail fut toujours le père du plaisir.

C'est le vers du grand homme qui a travaillé et chanté pendant soixante-dix ans de sa vie ; car les beaux vers sont de tous les chants les plus harmonieux.

Impatient de voir *mon château* qui ne s'ouvrait pas, j'en fis le tour dix fois, et je finis par grimper sur une espèce d'esplanade, d'où je pouvais à mon aise en examiner un des côtés, cette terrasse longue et étroite, hors de l'enceinte de la ville, en est cependant la promenade la plus fréquentée. J'avais alors sous les yeux une partie du gothique édifice, et l'un des plus beaux aspects de la chaîne des Pyrénées. Ce n'est pas ici que ces montagnes ont le plus d'élévation, que leurs sommets de neige disparaissent dans les nues; mais c'est ici qu'elles ont le plus de variété dans leur gissement et dans leurs formes : vus de plus près, ces rocs dépouillés, brisés, affilés de cent manières par la foudre, par l'action des vents et des torrens, donnent à une imagination poétique l'idée de

l'état dans lequel, après leur combat, les Dieux et les Titans laissèrent leur champ de bataille.

Les eaux qui courent dans les montagnes et la ville, tantôt divisées en ruisseaux innombrables, dont quelques-uns ne sont que des filets imperceptibles, tantôt ( dans les hautes crues ) réunies en une vaste nappe sur laquelle soufflent les vents avec la violence qu'ils acquièrent en passant à travers des gorges étroites, ajoutent encore à la magnificence du tableau : on croit voir le lac de Genève. Ce qu'il y a de véritablement singulier, c'est que la ville de Pau a beaucoup de ressemblance avec celle de Lausanne, d'où l'on saisit le mieux tous les caractères et tout l'effet pittoresque du lac Léman et des montagnes de la Savoie, qui l'encadrent.

Le mouvement que je crus remarquer dans le château pouvait seul m'arracher à la contemplation de cet admirable tableau, que j'espérais y retrouver encore.

Je rencontrai M. Outis sur le pont levis, qu'on venait de baisser. « Il fallait, me dit-il en m'abordant, que l'art de Vitruve fût bien peu avancé en Europe à l'époque où l'on éleva

ce palais des rois de Navarre, pour que l'architecte d'un aussi misérable édifice ait cru devoir condamner son nom à la postérité, en le gravant sur la pierre de la porte principale, où il nous apprend qu'il s'appelait *Phébus*.

» — Ce qu'il importe de savoir est fort bien indiqué par cette simple inscription : *château d'Henri IV*, que je lis sur le fronton.

» — Il est bon de savoir qu'il n'y a pas dix ans qu'elle y fut placée : je me souviens de m'être rencontré ici avec M. de Guibert, en 1784, lorsqu'il vint y passer l'inspection d'une compagnie d'invalides qui s'y trouvait casernée, et je n'ai pas oublié (quoique je fusse bien jeune alors) avec quelle indignation il s'exprimait sur l'état de délabrement où se trouvait alors cette habitation du vaillant Béarnais. « Ce n'était pas une chose assez honteuse, disait-il, que l'oubli dans lequel la mémoire de ce héros, de ce chef de la maison régnante, fut ensevelie pendant près de deux siècles ; il fallait encore qu'on laissât périr le bâtiment où fut son berceau, et dont la grossièreté même, en indiquant le point d'où il est parti, atteste avec plus d'éclat la fortune et la gloire où l'éleva son génie.

» — Guibert avait raison de se récrier contre une aussi coupable insouciance ; mais il pouvait être sans crainte sur la mémoire du grand roi; l'auteur de *la Henriade* lui a élevé un monument qui n'a rien à redouter des ravages du tems et de l'ingratitude des hommes. — De quoi se mêlait-il, votre Voltaire, d'apprendre aux Français à chérir, à révérer la mémoire d'Henri IV ? A-t-il voulu leur faire croire que la valeur, la tolérance, l'amour du peuple, étaient les plus fermes appuis du trône? On n'a point été sa dupe, comme vous voyez ; et, en dépit de sa *Henriade*, de son *Siècle de Louis XIV*, de son *Adélaïde du Guesclin* et de son *Alzire*, il n'en est pas moins prouvé ( au dire de certaines gens que nous estimons beaucoup vous et moi ) que ce coryphée de philosophes du dix-huitième siècle est un athée, un ennemi des rois, et le véritable auteur de la révolution. »

Je ne répondrais pas qu'il n'entrât un peu d'ironie dans cette réflexion d'un homme qui paraît s'être arrangé pour n'être de l'avis de personne ; mais ce n'était pas le moment de m'en assurer : toute mon attention était dans mes yeux.

La première observation que j'eus occasion de faire, en embrassant d'un coup-d'œil l'ensemble de cet édifice, naît de la ressemblance que je crus remarquer entre le château de Pau et le château de Blois ; je crois celui-ci plus ancien, en supposant même que le premier date du tems où les rois de Navarre régnaient au-delà et en-deçà des Pyrénées. Je n'ai qu'une preuve morale à l'appui de mon opinion. Catherine de Médicis et ses enfans aimaient beaucoup le château de Blois, où tant de crimes se sont commis : or, c'est moins de goût que de vertus qu'on l'accuse d'avoir manqué.

Avant de monter l'escalier du château, j'en connaissais à peu près les formes et les dispositions intérieures : j'étais sûr d'y trouver des appartemens vastes, déserts, mal éclairés, même en plein jour, où je ne sais quelle terreur superstitieuse s'empare, à son insu, de l'esprit le plus fort.

Des revenans et un vieux château sont en quelque sorte inséparables, et mon imagination n'eut pas besoin du prestige des ténèbres pour me le montrer rempli de fantômes. A la place des portraits des rois de Navarre, qui n'y sont

plus depuis long-tems, je trouvais leurs figures et leurs noms grossièrement charbonnés sur les murs, et peu s'en fallut que je ne les visse sortir de la muraille, comme certaines figures des tapisseries d'un autre château......

« Quel bon tems ce devait être (disait le chevalier Outis, en élevant ses épaules par-dessus ses oreilles), que celui où tous les châteaux ressemblaient à celui-ci; où la chambre à coucher de Madame avait pour antichambre la salle d'armes; où le salon avait pour fenêtres des ambrasures, où les cabinets de toilette étaient éclairés par des meurtrières, et les pavillons, en forme de tours, couronnés par des mâchicoulis! Quelles jolies petites habitations cela devait faire, et combien ces nobles châtelains devaient s'amuser! — C'est trop de médire à-la-fois de l'ancien tems et du nouveau; vous devriez obter. — Ma foi! je donnerais le choix pour une épingle; jadis on était plus fou, aujourd'hui l'on est plus sot, voilà toute la différence; chacun faisait alors la guerre pour son compte (je ne parle pas des *vilains*, qui ne sont guère plus *beaux* maintenant qu'autrefois). Les palais des princes régnans, les manoirs des ha-

bereaux, étaient autant de châteaux forts, et souvent la bicoque du bourgeois avait l'aspect d'un poste militaire ; quant à la cabane du serf, comme on la brûlait assez régulièrement deux ou trois fois par an, il n'y mettait pas tant de façon, comme vous pouvez croire.... Sur toute la terre, chaque famille, chaque individu même a toujours eu l'air de se dire :

Voici le point sur lequel je me fonde :
On entre en guerre en entrant dans le monde.

— L'architecture guerrière de ce château gothique des princes qui ont régné sur le Béarn, la Bigorre et le comté de Foix, me semble fondée en raison. Tous ces pays, situés entre l'Espagne, où dominaient les Goths et les Maures, qui se répandaient souvent jusque sur les bords du Rhône, et les Gaules, sous la domination des Bourguignons et des Francs, qui pénétraient jusque dans l'Aragon et la Catalogne ; tous ces pays, dis-je, ont dû rester en armes pendant plusieurs siècles ; tout y est plein des noms défigurés des Alaric, des Clodomir, des Almanzor, des Caribert, des Roland, des Fezenzac ; les champs, les ruisseaux, les ro-

chers y sont baptisés de ces grands noms de la barbarie.

» — Il est certain que depuis l'aventure de Pampelune, où Ferdinand d'Aragon se montra si catholique, les princes de la Navarre française ne purent se flatter de la conserver qu'en couchant, l'épée au poing, dans une bonne forteresse. Ce n'était pas seulement les successeurs du déloyal Aragonais, c'étaient les fils même de ce vrai chevalier français, de François Ier, qui les menaçaient : c'était Henri II, qui posait comme incontestable le principe très-commode, que tout ce qui était en-deçà des Pyrénées entrait de droit dans sa souveraineté.

» — Les portraits qui décoraient jadis une des salles du château étaient ceux d'Henri IV, de son père, de Jeanne d'Albret sa mère, de Jean d'Albret, sur qui la Navarre espagnole fut escroquée par Ferdinand-le-Catholique, et de Henri, fils de Jean, qui reçut Charles-Quint à Pau, avec toute la munificence d'un grand monarque et toute la grâce d'un prince français, tout en lui refusant pour son fils Philippe II, héritier présomptif de plusieurs couronnes dans les deux mondes, sa fille Jeanne d'Albret, qu'il

réservait à un descendant de saint Louis, dont il était loin de prévoir l'accession au trône de France, à la distance éloignée où il s'en trouvait alors.

Ce Henri, aïeul maternel du nôtre, lui ressemblait beaucoup de figure et de caractère : dépouillé d'une partie de ses Etats, et ne perdant jamais l'espérance de les recouvrer ; inquiet pour ceux qu'il possédait encore, et prêt à les défendre à-la-fois contre la France et l'Espagne ; il fut élevé comme il éleva son petit-fils, pour être un homme ; et tous deux prouvèrent que le génie et la vertu sont aussi de grandes puissances.

Henri de Navarre commença l'éducation de son petit-fils avant sa naissance : il voulut que sa fille courût d'un bout de la France à l'autre, pendant les mois de sa grossesse, et qu'arrivée au terme elle vint de Compiègne, où elle se trouvait, faire ses couches à Pau ; il exigea, et il obtint d'elle, que pendant les douleurs de l'enfantement elle lui chantât un cantique béarnais, dont il lui avait enseigné l'air et les paroles. Le grand-père reçoit l'enfant qui vient d'arriver à la vie sans crier, l'emporte dans un

pan de sa robe-de-chambre, et s'écrie avec l'enthousiasme d'un prophète : *Ma brebis vient d'enfanter un lion !* J'étais dans le lieu même où s'était passée cette scène homérique ; je croyais entendre les chants de la mère, et l'oracle si bien accompli du véritable aïeul.

Celui-ci avait fait préparer à l'avance un berceau pour le nouveau-né ; ce berceau n'avait rien de commun avec ces berceaux, chefs-d'œuvre de l'art, où les enfans des rois trouvent en naissant un sceptre pour hochet, et reçoivent les premiers et les plus risibles hommages ; celui d'Henri IV n'était autre chose que l'écaille d'une immense tortue, et c'est, je crois, le seul berceau dont il soit fait mention dans l'histoire.

J'en faisais la réflexion tout haut. « Allez-vous encore vous étonner de cela ? me dit M. Outis : vous ne trouvez peut-être pas qu'il y ait assez de niaiseries dans ces biographies royales que vous appelez l'*histoire ;* vous auriez voulu des détails sur les layettes et sur les berceaux de toutes les majestés du monde. — Non : mais je m'étonne que l'écaille de tortue où naquit Henri IV ne soit pas devenue le diamant le plus précieux de la couronne de France, et

le berceau obligé de tous les héritiers présomptifs. — Cette surprise, un peu trop ingénue pour un homme de votre âge et de votre expérience, prouverait que vous êtes encore à vous apercevoir que chez nous c'est presque toujours la vanité qui se charge de décorer la grandeur qu'elle fait évanouir; quant à cet art de faire naître les vertus les unes des autres; quant à cette puissance attachée à des signes qui parlent aux yeux et qui réveillent de nobles souvenirs; quant à ces associations touchantes de tout ce qu'il y a de plus simple avec tout ce qu'il y a de plus grand, on les a dédaignés, et l'on est convenu d'appeler cela le rêve des législateurs anciens, et le rabâchage des philosophes modernes. »

Le père de Jeanne d'Albret, qui donne si bien l'idée d'un éphore de Sparte chargé de surveiller l'éducation d'un descendant d'Hercule, ne souffrit pas que son petit-fils passât ses premières années dans la ville de Pau, qui n'était pourtant alors qu'un assez grand village : il ne le trouvait pas assez éloigé des courtisans et des flatteurs, et ne le crut en sûreté que dans des lieux où il ne verrait que des forêts, des rochers et des torrens; où il n'aurait pour com-

pagnons des jeux et des plaisirs de son âge que de petits pâtres ; où , nourri et vêtu comme eux, comme eux la tête et les pieds nus , il pourrait, à leur exemple , poursuivre les chamois sur la pointe des rocs et sur le bord des précipices , se familiariser avec tous les dangers , et braver tour-à-tour l'intempérie des saisons.

J'ai voulu voir ces lieux, consacrés sous le nom de *château de Coarasse ;* je n'y ai trouvé qu'une maison de peu d'apparence, qu'on aurait dû restaurer, mais qu'on s'est contenté de reblanchir. Henri d'Albret n'aurait pas choisi cette habitation au sommet d'un rocher , pour y élever son petit-fils , s'il y avait eu là d'autres majestés que celles des tempêtes , des torrens et des aigles , dont l'étonnante envergure jette souvent sur la terre des ombres qui avertissent de leur passage sur le disque du soleil.

C'est là qu'un des hommes qui ont le plus honoré la nature humaine a reçu les premières leçons , ou plutôt les premières impressions qui convenaient à cette ame sublime.

« Vos ineptes panégyristes de cette civilisation qui n'a fait faire de progrès qu'à nos discours ( me dit le chevalier *anonyme* qui m'a-

vait suivi dans cette course), n'auraient pas manqué de se récrier contre la folie d'une pareille éducation ; il n'en est pas moins vrai, cependant, qu'Henri IV y puisa tous les genres de force, de vérité, de bonté, dont se composa son grand caractère. D'orgueilleuses et fausses doctrines ont si bien décrié les sens, qui nous trompent quelquefois et nous détrompent toujours, que nous ne nous en servons plus que pour nos vices ; ce qui ne m'empêche pas d'y chercher le germe de toutes nos vertus, de toutes nos connaissances. Qu'on *idéalise* tant qu'on voudra ; les sources de l'esprit sont dans la nature, dans la seule nature, qui nous présente le ciel et la terre pour école, et les impressions les plus puissantes et les plus douces pour leçons : au diable les pédans, qui nous empêchent de lever les yeux sur elle, qui environnent notre intelligence naissante de mots, de nuages, de poussière scolastique, à travers lesquels on ne voit rien, et dans lesquels ils veulent que nous voyons tout ! Plantes déracinées, plus on nous arrose, plus on hâte notre dessèchement, notre décomposition ! Toujours loin de la nature, nous n'en apprenons rien ; aussi, dans les

choses d'une haute importance pour le genre humain, ne savons-nous que penser, que dire, que faire, et sommes-nous les dupes, au milieu de nos sciences universelles et *parlières*, du premier fou, du premier imposteur qui s'empare du sceptre de l'opinion.... »

Il y a du vrai dans cette boutade de l'Héraclite gascon, et le fait ici vient à l'appui du raisonnement. C'est dans ces circonstances, précisément dans celles où un seul homme, armé d'une idée juste et doué d'une volonté forte, peut sauver les peuples et les empires; c'est alors, dis-je, qu'on vit le petit pâtre royal descendre du rocher de Coarasse, aux acclamations des villageois, qui le saluaient encore du nom d'*Henriot*, pour s'instruire dans l'art des héros, et pour conquérir le nom d'Henri IV.

Un autre bonheur de l'éducation de ce prince, si hardiment commencée, c'est d'avoir été achevée par des hommes tels que la Gaucherie et Florent Chrétien : le premier n'étouffa pas la pensée de son élève sous les rudimens et les grammaires : il ne lui enseigna pas à accorder ensemble l'adjectif et le substantif, qui ne s'accordent que trop souvent aux dépens de la vé-

rité ; il lui enseigna plus utilement à faire avec dessein, dans le monde, dans les camps, dans les affaires et sur le trône, ce qu'il avait fait, sans s'en douter, à Coarasse : à agir pour jouir, à regarder pour voir, à écouter pour entendre, à faire de ses idées l'image exacte des choses, et de la parole l'image nette et vive de ses idées. Le second précepteur d'Henri IV, Florent Chrétien, huguenot peut-être un peu zélé, était doué d'un sens droit, d'un esprit satirique, mais d'un goût sûr et délicat ; il préférait à tout l'étude de l'histoire, parce qu'il croyait y trouver les autorités favorables à son culte ; et le talent de la parole, parce qu'il le considérait comme la puissance de la raison.

L'un ou l'autre, cependant, et peut-être tous les deux (car en ce moment je ne puis, sur ce fait, interroger que ma mémoire) firent servir à l'instruction du prince les deux meilleurs livres que pouvaient alors offrir, pour ce but, les bibliothèques royales : *les Elémens d'Euclide* et *les Hommes illustres de Plutarque* furent les lectures habituelles d'Henri IV comme de Coligny. Je ne crois point qu'ils y puisèrent la justesse de leur esprit et la force de leur ame ; mais elles en étaient l'aliment le plus convenable ; peut-

être même est-il difficile de prononcer jusqu'à quel point cette lecture de prédilection aurait pu concourir au bonheur des hommes, s'il avait été donné à Henri IV de régner plus long-tems sur la France, et à Coligny d'exécuter son plan d'une république dans le Nouveau-Monde. Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas reconnaître l'influence la plus heureuse des *Hommes illustres de Plutarque* dans cette foule de mots du grand Béarnais, où la grâce et la finesse modernes ne cachent pas la profondeur et la simplicité antiques; dans ce discours à l'assemblée des notables à Rouen, où ce monarque parut plus grand encore en se mettant *sous la tutelle* des représentans de la nation; en montrant, à chaque parole et du haut d'un trône affermi par tous les droits de la puissance, par tous les trophées de la victoire, l'ame d'un vrai citoyen et le caractère d'un grand monarque : discours que Voltaire, dont l'opinion est de quelque poids, élève au-dessus de tous les discours de l'antiquité, et qu'il a conservé à l'admiration des siècles à venir dans le magnifique *Tableau des Mœurs et de l'Esprit des Nations*.

On a bien de la peine à se séparer d'Henri IV; mais ce nom si glorieux, si cher à la France, à

l'espèce humaine, n'est pas le seul titre du Béarn : dans cette même ville de Pau naquit, vers le milieu du dix-septième siècle, un enfant qui, en croissant en âge, ne se fit d'abord remarquer que par l'extrême petitesse de sa taille, par une aversion prononcée pour tous les livres ( à l'exception d'un seul, *la Recherche de la vérité*, dans lequel, ainsi que son auteur, il y croyait voir tout en Dieu ), et par une passion ardente pour les mathématiques, qu'il cherchait et qu'il trouvait dans sa tête. Son nom était *Renau*, et celui de sa famille, *Elissagaray*, lequel prouve qu'il était Basque d'origine. Il descendait, en effet, d'une de ces anciennes maisons de la Navarre espagnole, dont les chefs se retirèrent dans le Béarn avec Jean d'Albret, lorsque Ferdinand-le-Catholique envahit la Navarre, non par une victoire, mais par une fourberie.

On appelait ce jeune homme *le petit Béarnais*. A peine eut-il vu, à Rochefort, la mer et des vaisseaux, qu'il devint marin, comme dit Voltaire, *à force de génie*. Il appliqua ce génie, non comme on peut le croire, au pilotage, qui n'exige que les théorèmes les plus simples de la géometrie élémentaire, qu'on enseignait assez

bien dès-lors, mais à la *théorie de la manœuvre des vaisseaux*, dont aucun géomètre ne s'était encore occupé ; à la détermination de la coupe et de la voilure, et à celle de l'angle le plus avantageux du gouvernail avec la quille. Ces problèmes épineux, qui n'ont pu trouver de formules générales de solution que dans les progrès du calcul différentiel, Renau les résout sans y avoir recours. Toutes ces propositions furent adoptées, parce que toutes étaient démontrées, hors une seule, que Huyghens combattit, que le marquis de Lhôpital et Jean Bernouilli défendirent, et qui devint le sujet d'une de ces querelles, de ces guerres des sciences qui sont des bienfaits pour la terre, puisque les vainqueurs et les vaincus y font, à leur profit commun, la conquête des vérités utiles au monde.

Dès ce moment, dans nos ports de l'Océan et de la Méditerranée, dans nos écoles de marine, sur nos chantiers et sur nos flottes, tout fut changé, tout fut prêt pour des victoires, et Louis put dire :

J'aurai, pour triompher, un élément de plus.

Une autre création, plus connue du génie

de Renau, trouva d'abord un grand nombre de contradicteurs. La première fois qu'au milieu du conseil-d'état il osa proposer ses *galiotes à bombes*, qu'il parla de placer des mortiers sur des flots mouvans, on ne manqua pas de le traiter de visionnaire, et les beaux esprits de la cour et de la ville répondirent à ses raisonnemens par des chansons ;

Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

Tandis qu'on le chansonnait, Renau foudroyait les Barbaresques, réduisait Alger en cendres, et amenait à Versailles le doge de Gênes.

Toujours occupé à perfectionner notre marine, à rendre nos vaisseaux meilleurs voiliers, *le petit Béarnais* en avait fait construire un à Brest, dans toute la perfection de ses nouvelles théories : c'était son modèle idéal ; il brûlait de le mettre à l'épreuve. Renau apprend que deux vaisseaux anglais, très-richement chargés, reviennent des Indes occidentales ; il met à la voile, découvre un des vaisseaux anglais, qui portait un trésor, le poursuit, et en moins de trois heures l'atteint dans l'immensité des mers :

l'expérience était faite, il restait à la constater ; le vaisseau ennemi était anglais, il ne suffisait pas de l'atteindre pour le prendre. Le trésor qu'il portait était défendu par soixante-quatorze pièces de canon, de vingt-quatre livres de balles, dans la batterie basse : la corvette de Renau n'avait en batterie que vingt-quatre canons de moindre calibre : l'affaire s'engage à la portée de pistolet : le capitaine français supplée à la force qui lui manque par l'habileté de sa manœuvre : après trois heures d'un combat si inégal, il a perdu les deux tiers de son équipage, mais l'anglais, près de couler bas, est forcé d'amener son pavillon. Le capitaine, prisonnier, se rend à bord du vaisseau français ; il cherche, il demande le commandant, à qui seul il veut remettre neuf paquets de diamans, cachetés; et Renau, qu'il avait pris pour un enfant, a besoin d'invoquer le témoignage de tous ceux qui l'entourent, pour se faire reconnaître de celui qu'il a vaincu avec tant de gloire.

Cet homme célèbre savait combattre et commander sur terre comme sur mer : c'est, je crois, Fontenelle qui l'appela *un guerrier amphibie :* pourquoi n'avons-nous pas en France un

plus grand nombre de ces héros propres aux deux élémens ? Ne peut-on pas être à-la-fois bon matelot et bon soldat ; et faut-il un génie différent pour faire manœuvrer une flotte et une armée ?

Sans doute la guerre est horrible, sans doute il faudrait la proscrire d'un bout du monde à l'autre ; mais aussi long-tems qu'il sera regardé comme impossible

De faire régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre...

Malheur et opprobre aux nations qui ne seront pas sans cesse occupées à développer tout ce qu'elles ont de génie, de force et de courage pour se rendre invincibles. Il est plus nécessaire encore de n'être pas avili que d'être heureux, si on peut l'être dans l'avilissement.

Les contemporains de Renau ont assuré que la mort du *petit Béarnais*, qui avait passé une assez longue vie à la guerre, à la cour, dans le tumulte du monde et dans la recherche des lois de la nature, fut celle d'un religieux de la Trappe ; la tombe ouverte lui montra la route des cieux.

Je craindrais de m'être trop étendu sur cette notice biographique, si la gloire de celui qui en est l'objet avait autant d'éclat qu'elle a de titres : je n'ai d'ailleurs rapporté que la moindre partie des faits vraiment merveilleux que la tradition en raconte ici. Après cela, comment ne pas s'étonner qu'on n'ait point encore écrit la vie de ce grand homme, en l'embrassant dans toute l'étendue des faits admirables qu'elle présente ? Comment ses compatriotes ne lui ont-ils pas cherché et trouvé un historien digne de lui? Cette tâche honorable ne pourrait être mieux remplie que par un ecclésiastique savant et modeste que j'ai rencontré dans le pays basque, et qui porte le même nom de la famille d'*Elissagaray* : c'est à lui qu'il appartient de consacrer, dans la mémoire des hommes, le nom qui, depuis Henri IV, et avant Bordeu, fait le plus d'honneur au Béarn. Pourquoi la ville de Pau ne ferait-elle pas, à l'Académie française, les fonds d'un prix et d'un concours dont cette histoire serait le sujet? Un héros, concitoyen de Renau, est maintenant assis sur les marches de l'un des trônes du Nord : c'est avec joie, avec empressement, on n'en saurait douter, que ce

prince se joindrait à ses anciens compatriotes pour enrichir la couronne de l'écrivain qui peindrait et honorerait avec le plus de talent et de vérité l'enfant du Béarn.

Ce pays, riche des productions de son sol, l'est aussi du produit de ses manufactures, dont les principales, celles des *mouchoirs* dits *de Béarn*, et du linge de table, ont beaucoup souffert de l'interruption de nos relations avec les colonies, où ses fabriques avaient leur principal débouché.

On aurait de la peine à croire la prodigieuse quantité de mouchoirs qui se fabriquaient autrefois dans cette ville; le dessin n'en a jamais varié que par la grandeur des carreaux bleus et blancs dont il se compose, à l'exception, toutefois, des mouchoirs dits *à quatre dimanches*, dont chacun des coins est différent; ce qui donne le moyen aux femmes du peuple, qui s'en parent le dimanche, de se montrer quatre fois avec le même mouchoir, en paraissant toujours en changer.

On fait encore à Pau un commerce considérable de jambons, renommés sous le nom de *jambons de Baïonne*: c'est au village de Sal-

lies qu'on les prépare ; la source d'eau salée qui s'y trouve communique aux jambons un goût exquis.

On comptait, avant la révolution, un grand nombre de Béarnais établis en Espagne ou dans les colonies espagnoles : laborieux, économes, probes et intelligens, ils manquaient rarement d'y faire fortune, et de rapporter leurs richesses dans le *doux pays* de Béarn, en venant y finir leur carrière.

Telle est l'origine de la plus grande partie des fortunes de cette province : les Lacoste, les Rivarès, les Carricaburru, établis d'abord à Cadix, ont été forcés, par la révolution, de hâter leur retour dans leur ville natale, où ils forment avec les Lannes, les Lahore, ce qu'on appelle la tête du commerce.

Le patois béarnais ne diffère pas essentiellement du languedocien ; peut-être est-il encore plus doux, plus musical. C'est probablement par amour pour l'euphonie que les Béarnais suppriment l'*f* au commencement des mots, et le remplace par l'*h* aspiré ; c'est ainsi qu'ils disent, la *hilla* (la fille), la *henna* (la femme). La langue française doit envier à ce patois une foule

de mots gracieux et sonores qui lui manquent.

Le juron favori des Béarnais : *dieou bibant* ( dieu vivant ), revient souvent dans leur conversation, qu'il anime et à laquelle il donne un caractère tout particulier.

Les lettres ne sont pas cultivées dans le Béarn avec autant de soin et de succès qu'on pourrait s'y attendre au pays des troubadours ; à peine trouve-t-on à citer, avec éloge, trois ou quatre noms plus recommandables par l'érudition que par les talens de ceux qui les ont portés ; de ce nombre sont *monseigneur de Marca*, moins connu peut-être par sa *Concordance du sacerdoce et de l'empire*, que par l'épitaphe bizarre que lui fit Colletet ; le jésuite Pardier, qui se rendit utile à l'astronomie par les tables célestes qu'il publia vers le milieu du dix-septième siècle, et le théologien Abadie, qui commenta si clairement *l'Apocalypse*.

Le médecin Bordeu, doué d'un génie original et créateur, naquit aussi à Pau, fit ses premières études à Toulouse, et ses études de médecine à Montpellier. Encore étudiant, il était très-peu exact aux écoles, et très-assidu aux hôpitaux. Un de ses professeurs, qui le voyait

peu, lui disait un jour : *Vous n'apprendrez rien.* — *Si je cherchais une science toute faite*, lui répondit Bordeu, *je ne vous quitterais pas*. Cette réponse d'un jeune homme avait autant de grâce que de philosophie ; on la lui pardonna.

Bordeu arriva à Paris à peu près dans le tems qu'on publiait ou qu'on préparait les premiers volumes de *l'Encyclopédie*. On ne peut jamais apercevoir distinctement et positivement si un médecin guérit, ou s'il ne fait ni bien ni mal ; mais à peine Diderot et d'Alembert eurent entendu quelques paroles, et lu quelques pages de Bordeu, qu'ils lui demandèrent des articles ; et il leur donna des chefs-d'œuvre. Tout est antique à la manière d'Hippocrate, ou tout est neuf à la manière de Bacon, dans les articles qui leur fournit. Ce que Bordeu a publié sur les *crises*, sur la *médecine expectante*, sur le *tissu cellulaire*, sur le *pouls*, plein de génie, même dans ce qui n'y est pas entièrement neuf, semblait changer la face de la médecine au point d'en créer une toute nouvelle. Mais le vrai penseur et le véritable observateur ne s'arrête jamais ni dans ses observations, ni dans ses pensées ; il voit aujourd'hui plus loin qu'hier, et demain

il verra au-delà. Dans le discours préliminaire de sa *Dissertation* sur les eaux de Barréges, à force de progrès dans ses vues sur la médecine, Bordeu ne paraît presque plus un médecin. On pourrait prendre aisément ce discours pour une continuation du superbe chapitre de Montaigne sur l'*expérience*: il n'y est question que de rendre l'homme à la nature, pour le soustraire, à-la-fois, aux maladies, aux médecins et à la médecine. Et c'est aussi à peu près l'unique but de l'un des derniers et des meilleurs ouvrages d'un autre médecin célèbre en Europe, de Tissot, dans son petit *Traité* sur les maladies des gens du monde.

Bordeu n'étant pas encore vieux, et ne paraissant malade à personne, avait annoncé sa mort comme prochaine, et cette prédiction ne fut malheureusement pas une erreur. De ces deux noms du Béarn, Renau et Bordeu, tous les deux glorieux à la France entière, le premier appartenait à l'Académie des sciences : il fut loué par Fontenelle ; le second ne fut pas moins heureux : son élève et son ami, le docteur Roussel, médecin philosophe et écrivain élégant, peignit des traits les plus vrais le gé-

nie de son maître ; pour être l'héritier de tout ce génie, il ne manquait à Roussel que plus de confiance dans cet art de guérir dont il avait entrevu au moins toutes les profondeurs, quoiqu'il l'eût pratiqué.

Pau, chef-lieu de l'administration des Basses-Pyrénées, est aussi le chef-lieu de l'instruction publique. Dans le département, dont je crois avoir bien provoqué et bien recueilli les suffrages, on pense qu'en laissant à Pau le lycée pour la belle littérature française et pour les fortes études de mathématiques et de physique, on devrait relever le collége de Laressorre pour ce qu'on appelle les *basses classes* et l'étude de la langue basque, comtemporaine des langues grecque et latine. Un seul jésuite basque-espagnol, Larramendi, a publié, il y a plus de cent ans, pour l'exécution de ce dessein, tous les livres élémentaires indispensables. Il n'y a qu'à les réimprimer. Il a paru depuis, en Espagne et en France, des ouvrages qui aideront merveilleusement à écarter toutes les difficultés ; il sera facile de trouver dans ces deux royaumes les professeurs dont on aura besoin, et l'on enverra bientôt les enfans aux études de Laressorre.

Je ne préviens pas l'objection de la dépense et des fonds ; la munificence royale et la représentation nationale seront assez éclairées pour voir tous les trésors qui sortiront de cette dépense. C'est aujourd'hui une des plus belles choses qu'on puisse faire en Europe, et une des meilleures, car il faut que *le bon soit toujours camarade du beau.*



N° XV. — 26 *juillet* 1817.

# LES EAUX THERMALES.

C'est ici que chacun va se piquant de ce qu'il désire, sur la foi de ceux qui vont batelant à nos dépens.

MONTAIGNE, *Essais*.

Il y a quelque chose d'attachant dans le caractère farouche de ce M. Outis ; il allait à Bagnères pour y prendre les eaux ; j'ai entrepris un voyage d'observations morales, et j'avais l'espoir d'en faire une ample moisson dans des lieux où les deux plus puissans mobiles des actions des hommes, le plaisir et la santé, rassemblent dans cette saison tant d'originaux divers. Nous continuâmes donc à faire route ensemble ; lui, toujours en fureur contre le genre humain ; moi, toujours disposé à croire que Jupiter, en pesant nos destinées dans ses balances d'or, nous a réparti le mal et le bien

à dose à peu près égale, en faisant peut-être un peu trop bonne mesure au premier.

Nous sortîmes de Pau en traversant les belles promenades de cette ville, et nous arrivâmes à Tarbes tout d'un somme, sans regretter que le sommeil nous eût privés, dans ce trajet de dix lieues, de l'aspect des landes de Pontlong et de Lasouge, qui en occupent la plus grande moitié.

La situation de Tarbes, dans un climat tempéré, sous un ciel pur, au milieu d'une plaine fertile arrosée par deux rivières, et encadrée, pour ainsi dire, par la chaîne des Pyrénées, est une des plus heureuses que j'aie observées dans les quatre parties du monde, et mérite, à tous égards, la description qu'un poète en a faite :

*Clara situ, speciosa solo, jucunda fluentis.*

Cette ville antique, nommée successivement *Bigorra*, *Turba*, *Tarba*, et finalement *Tarbes*, fut détruite et rebâtie plusieurs fois : une violente secousse de tremblement de terre, qui combla une vallée voisine en 1750, y renversa quelques maisons. Peu de villes du même ordre, en France, peuvent être comparées à celle-ci pour la largeur et la beauté des rues, où des ruisseaux d'eau courante entretiennent la fraî-

cheur et la propreté ; elle est peu considérable ; sa population n'excède pas huit mille ames, et les seuls monumens publics de quelque importance sont l'hôtel de la préfecture (autrefois le palais épiscopal), l'hôpital civil et la salle de spectacle, d'une construction récente. Il s'y fait un commerce d'échange peu considérable, et l'industrie manufacturière s'y borne à deux papeteries, qui n'emploient guère plus de cinquante ouvriers, et à quelques ateliers de coutellerie qui continuent à jouir de leur ancienne réputation.

Les lettres et les arts, très-peu cultivés de tout tems, ne paraissent avoir fait aucun progrès dans cette région de la France. Laïs est, je crois, le seul artiste distingué qui ait pris naissance dans cette ville ou aux environs. Doué d'une des plus belles voix qu'on ait entendues sur aucun théâtre, passionné pour un art qu'il a étudié en homme d'esprit, cet artiste habile fait depuis plus de trente ans les délices des Parisiens, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, dont il est encore aujourd'hui l'un des plus beaux ornemens.

Les seuls noms de quelque célébrité que présentent les archives littéraires de cette ville,

sont ceux de Castelneau, qui vécut au commencement du seizième siècle, et dont les mémoïres historiques méritent d'être consultés ; de l'abbé Torné, aumônier du roi Stanislas, et depuis archevêque constitutionnel de Bourges : ses *Sermons* et ses *Leçons élémentaires de géométrie*, ont eu de la vogue en province ; et de Despourins, que l'on peut appeler l'*Anacréon* des Pyrénées : ses chansons en langage béarnais, modèles de grâce et de naïveté, sont répétées, depuis plus d'un siècle, par les échos de ces montagnes, où quelques Macpherson à venir les recueilleront un jour pour les offrir à l'admiration de nos descendans, sous le nom du plus ancien et du plus célèbre troubadour.

Quelques heures de séjour dans cette ville ne me permettent d'entrer dans aucun détail sur le caractère et les mœurs des habitans ; je ne veux pas qu'on me reproche d'imiter ce voyageur anglais qui, passant en vue des Canaries, écrivait sur son journal :

« Vers midi nous longeâmes, à quatre lieues de terre, la côte occidentale de l'île Ténériffe, dont les habitans sont extrêmement affables. »

Si je voulais m'autoriser d'exemples plus res-

pectables, je ne vois pourtant pas pourquoi je ne pourrais pas juger, en douze heures, l'état des choses et des hommes, dans la petite ville de Tarbes, lorsque tel ou *telle* voyageur, en trois semaines, a trouvé le tems d'observer la France, de connaître Paris, d'approfondir nos lois, nos mœurs, nos habitudes, d'apprécier tous les genres de mérite, et de prononcer sur tout cela avec plus d'esprit et de bienveillance, mais avec la même étourderie que le conseiller Kotzebue, de ridicule et d'insolente mémoire; mais mon compagnon de voyage, toujours impatient des lieux où il n'est pas, est pressé d'arriver à Bagnères; nous traversons le beau village de la Loubère, la vaste plaine de la Bigorre; et, après deux lieues d'une route charmante sur la rive de l'Adour, la rencontre que nous faisons, au village de Trebons, de deux landaws escortés de jeunes gens à cheval, nous annonce que nous approchons de Bagnères.

Cette jolie petite ville est située à l'entrée de la vallée de Campan, au pied d'une verte colline où elle s'appuie, et d'où sortent les nombreuses sources d'eaux thermales dont la salubrité,

plus ou moins reconnue, est le motif ou le prétexte du grand concours d'étrangers qui s'y rendent tous les ans.

Nous allâmes nous loger au centre de la ville, près de la source du *petit bain.* Nous étions à peine descendus de voiture, qu'une troupe de musiciens rassemblés à notre porte s'empressaient d'en donner connaissance à la ville en nous saluant d'une bruyante symphonie dont le cor-de-chasse était, je crois, l'instrument le plus mélodieux.

La première visite que nous attira cette proclamation musicale fut celle d'un médecin des eaux, qui nous fut présenté par notre hôte. En nous voyant, il reconnut, au premier coup-d'œil, celui de nous deux qui pouvait avoir besoin des secours de son art, et ce fut pour la forme qu'il s'informa de l'état de ma santé, et qu'il me prescrivit une espèce d'eau plutôt qu'une autre. « A mon âge, Docteur (lui dis-je, pour abréger la consultation), il n'y a plus qu'une fontaine salutaire, c'est celle de Jouvence, et il est probable que j'aurai le tems de mourir avant qu'elle soit découverte. — Si je savais où elle est, reprit mon compagnon le misantrope, je ferais le voyage, non pour y boire, mais pour la

tarir ; la vie est déjà assez longue, il faut avoir le diable au corps pour vouloir la recommencer. — Ce peu de mots indique le siége de votre mal, continua le docteur, à qui j'avais fait un signe : embarras dans les hypocondres !.... Vous irez faire votre cour à la naïade de Salut, et je ne vous donne pas quinze jours pour être de la meilleure humeur du monde — Que votre naïade me débarrasse de mes maux de tête, c'est tout ce que je lui demande ; quant à mon humeur, j'en suis très-content, et je n'en veux pas changer. — C'est ce qu'il faudra voir, reprit le docteur ; en attendant, Messieurs, je vous invite à me faire l'honneur de venir passer la soirée chez moi, où vous verrez, dès ce soir, tout ce qu'il y a de mieux à Bagnères. » C'était un moyen d'entrer dans mon sujet par le milieu, à la manière du poëme épique ; j'acceptai l'invitation sans laisser à mon sauvage le tems de me dédire.

Nous fîmes une toilette convenable et d'étiquette *aux eaux* dans ces réunions du soir, et nous nous rendîmes chez le docteur, où nous arrivâmes les premiers. Sa maison, sur la place d'Uzerre, décorée à l'extérieur en marbre de Campan, est distribuée et meublée avec beau-

coup de goût et même d'élégance. Son cabinet de consultation est orné de portraits à la silhouette des malades de quelque importance qu'il a traités et guéris. « Vous faites bien de nous en prévenir, lui dit M. Outis avec un sourire tant soit peu sardonique ; car, à voir ces figures qui se détachent en noir sur ce papier bleu de ciel, je les prenais pour autant d'ombres errantes autour de leur tombeau. — Je ne conserve dans mon cabinet que les images des vivans, reprit le docteur avec gaîté. — J'entends, interrompit le chevalier, il vous faudrait une galerie pour les autres.... »

La compagnie arrivait ; nous rentrâmes dans le salon, et le docteur nous présenta successivement à toutes les personnes, qu'annonçait une très-jolie servante basque qui faisait, pour le moment, l'office d'huissier de la chambre.

Comme j'aurai souvent occasion de me trouver avec les mêmes personnes pendant mon séjour à Bagnères, je crois devoir commencer par faire connaître celles qui ont été pour moi un objet d'étude ou d'observations particulières.

Le premier qu'on annonça, sous le nom du major Montéval, est un grand et gros homme, d'une cinquantaine d'années, de la figure la

plus ouverte et la plus joviale. Il parut, en apprenant qui j'étais, me rencontrer avec plaisir. « Touchez-là, me dit-il ; vous êtes mon homme ; je me doute de ce que vous venez faire en ces lieux, et vous ne pouviez mieux prendre votre tems. Il n'y a pas en Europe une manie, un travers, un ridicule, dont nous n'ayons ici l'échantillon.... Je connais tant de monde ! je vous mettrai sur la voie ; c'est à mourir de rire. — J'accepte de grand cœur l'offre que vous me faites, lui répondis-je ; on n'observe jamais mieux qu'en plaisantant. — J'ai beaucoup trop observé de cette manière, reprit-il, en appuyant sa main sur sa poitrine ; je m'en ressentirai toute ma vie.... Je vous conterai ça....

» Cet étranger, continua-t-il, qu'on vient de vous présenter sous le nom du chevalier Groanman, est le baron Katzbach. — Pourquoi ce changement de nom ? — Pour se donner un air d'*incognito*. Tel que vous le voyez, ce Monsieur est *conseiller actuel du feu roi de Pologne ;* il a été jadis ambassadeur d'un petit prince d'Allemagne auprès de la république de Raguse, et il croit devoir conserver ces formes diplomatiques qui lui donnent à ses propres yeux une considération dont il ne rit jamais.

— On n'est pas obligé de garder le même sérieux, reprit M. Outis, et vous avouerez qu'il y a peu de ridicules aussi risibles que celui d'un baron Katzbach, qui cherche à tempérer l'éclat de son nom sous le voile d'un chevalier Groanman. — Pour celui-ci ( continua le major en nous montrant un homme sec et pâle qui lui prit la main en passant dans le cabinet du docteur ), il peut prendre le ton, l'air, le nom qu'il voudra, attendu qu'il a figuré dans toutes les conditions de la vie humaine : la fortune l'a pris à la charrue paternelle, l'a élevé au-dessus d'un trône, où il n'a pas daigné descendre ; et après lui avoir fait faire le tour entier de sa roue, l'a déposé sur une hauteur ; il y a choisi sa retraite, sur la porte de laquelle il a placé l'inscription de Dioclétien :

« *Spes et fortunata, valete ! inveni portam.* » *

J'allais multiplier les questions sur ce singulier personnage, lorsque l'on annonça M. Griskin, et sa femme, lady Amélia Griskin. Je n'ai, de ma vie, vu de couple plus dépareillé ; l'un, tellement mince, tellement alongé, qu'on peut croire qu'il a été passé à la filière ; l'autre,

* Adieu, fortune, espérance ! je suis au port.

d'une grosseur hyperbolique, où l'on pourrait trouver un commencement de preuve de la dilation infinie du tissu cellulaire chez les femmes. « Ce contraste que vous remarquez entre ces deux individus n'est pas le plus étrange, me dit M. de Montéval; la nature et la société ne les avaient pas faits l'un pour l'autre; vous saurez quels dieux ont présidé à ce bizarre hymen : c'est encore une histoire que je vous réserve... Voici (continua-t-il en me montrant une vieille dame pour qui l'on avait ouvert les deux battans, et qui avait été s'asseoir dans une bergère); voici ce que j'appelle le quatorzième siècle en personne, c'est la marquise par excellence; on ne l'appelle pas d'un autre nom, et la soirée ne se passe pas sans qu'elle ne vous apprenne le parti qu'on peut tirer, pour se rendre désagréable dans le monde avec beaucoup d'esprit, d'un grand fonds d'orgueil, d'une sévérité de principes qu'on affiche impunément dans un âge où l'on n'a plus de privations à s'imposer, et d'un retour de mauvaise foi vers des préjugés gothiques qu'on sacrifia jadis à des passions très-mondaines. »
Pendant que le major parlait, M. Outis avait braqué son binocle sur cette vieille dame, qu'il regardait avec une attention toute particulière.

« Voici M$^{me}$ de Closane avec sa jolie nièce Antonine, continua Montéval : le beau colonel n'est pas loin. » En effet, je vis entrer, presqu'au même moment, un jeune homme d'une taille et d'une beauté remarquables, qui s avançait lentement à l'aide d'une jambe de bois. Il salua toutes les personnes présentes ; la tante et la nièce le reçurent de manière à m'expliquer le sentiment, d'une nature toute différente, que chacune d'elles lui portait.

Le major et le colonel s'approchèrent d'une croisée pour causer ensemble, et je continuai mon examen en m'imposant la tâche de découvrir, par la seule force de ma pénétration, le pays, le rang et le caractère des nouveaux personnages qui vinrent compléter la réunion.

Après avoir cherché long-tems à deviner à quelle classe de la société pouvait appartenir un homme décoré d'une *brochette* d'ordres étrangers dont aucun ne m'était connu, qui parlait à tout le monde et auquel on répondait par des monosyllabes, qui se donnait une importance dont personne ne paraissait dupe, je ne pouvais parvenir à fixer mes idées sur son compte, et j'allais me rapprocher de mon officieux major pour le questionner sur ce personnage équivo-

que, lorsqu'au mot de Wauxhall, qui fut prononcé, il se mit à parler si légèrement des pertes énormes qu'il avait faites la veille, de la mesquinerie de la banque, qui ne tient pas cette année plus de *dix mille francs* par coup; du *trente-et-un*, du *creps* et de *l'écarté*, que je ne doutai plus de la profession honorable qu'il exerçait, et de l'ordre de chevalerie dont il était membre.

J'eus moins de peine à reconnaître au premier coup-d'œil une élégante de la Chaussée-d'Antin, que son mari avait confiée aux soins d'un général à demi-solde de ses parens; deux jeunes artistes parisiens; une *grandesse* espagnole, qu'accompagnait un aumônier taillé sur le patron de *don Bazile*; un jeune Russe, sous la conduite d'un gouverneur français, littérateur savant et philosophe également distingué.

Chacun parla d'abord de sa propre santé, en laissant au docteur le soin de décider sur les progrès d'une guérison qu'il ajournait presque toujours à la saison prochaine. On projeta ensuite des parties de plaisir pour les jours suivans, dans les endroits les plus agréables de la vallée; on s'entretint, en commun, des affaires publiques et des affaires de Paris, et l'on se sépara par petits groupes pour médire discrètement les

uns des autres ; je m'aperçus bientôt que deux personnes de la société, qui ne s'étaient pas approchées l'une de l'autre, qui ne s'étaient pas adressé la parole, étaient pourtant les seules qui se fussent bien entendues. Je n'ai encore eu le tems que de regarder autour de moi ; une autre fois j'observerai.

On sortit de chez le docteur pour aller au Wauxhall. M. Outis, toujours occupé de sa vieille dame, suivit la compagnie ; je n'eus pas la force de l'accompagner, et j'allai chercher, à mon logement, le repos et le sommeil, dont j'avais grand besoin après une journée aussi fatigante.



N° XVI. — 9 *août* 1817.

# HYDROLOGIE MORALE.

*Hìc in reductâ valle. . . . . . . . .*

*. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .*

*Dices laborantes in uno*
*Penelopen, vitreamque Circen;*
*Hìc innocentis pocula Lesbii*
*Duces sub umbrâ. . . . . .*

Hor., liv. I, od. 15

Là, dans le réduit d'une fraîche vallée, nous parlerons de la fidèle Pénélope, de la belle Circé, éprises du même héros; là, nous boirons, sous un vert feuillage, la liqueur innocente.

J'avais passé une de ces nuits assez rares, où le repos de l'esprit, la fatigue modérée du corps et la douceur de la température procurent à l'homme un sommeil agréable qui renouvelle sa force et rafraîchit sa pensée. Il était petit jour, et je me levais pour examiner ce premier mouvement d'une population matinale par la

nature même des soins qui rassemblent les passagers habitans dont elle se compose. M. Outis, qui avait passé une grande partie de la nuit au jeu, dormait encore, et j'étais convenu avec lui de nous retrouver aux bains de Salut.

Les rues n'étaient encore peuplées que de femmes du peuple en *capulets* rouges, blancs ou noirs ; presque toutes, une quenouille au côté, arrangeaient dans des corbeilles, sur le pas de leur porte, les fruits, les écrevisses, les simples et les fleurs qu'elles débitent à l'entrée des bains.

En passant devant le logement du major Montéval, je le vis sur son balcon, un livre à la main. Il me fit signe, et je montai chez lui. « Déjà debout ? lui dis-je ; je me croyais l'être le plus matinal de la création. — Après l'aurore et moi, me répondit-il. Je dors très-peu de ma nature ; et pour peu que j'aie sous la main un livre qui me convienne, je ne dors pas du tout ; c'est ce qui m'est arrivé cette nuit : j'ai reçu de Paris les deux premiers volumes des *Victoires et conquêtes des Français*, et me voilà sûr de ne pas fermer l'œil jusqu'à ce que j'en aie achevé la lecture. — Je conçois

le plaisir que vous pouvez trouver à la peinture de ces grands événemens dont vous pouvez dire : *quorum pars magna fui.* — Non pas *magna*, mais *proba*, du moins. Si ce n'est pas encore là l'histoire (qui ne peut jamais être faite de son vivant), ce sont du moins les meilleurs matériaux historiques qu'on ait encore rassemblés sur cette mémorable époque : les faits sont exacts, les causes bien indiquées, les effets suivis dans tous leurs développemens ; et, ce qu'il y a d'étonnant, je dirais presque d'incroyable dans un livre de cette espèce, le patriotisme s'y montre partout, et l'esprit de parti nulle part. Les auteurs, dont la plupart ont été acteurs dans ce grand drame historique et militaire, se contentent de dire à la postérité : « Voilà les événemens tels qu'ils se » sont passés ; voilà les hommes et leurs ac- » tions : distribuez à chacun le blâme ou l'é- » loge qu'il mérite. » — Peut-être entre-t-il dans ce travail plus de prudence que de courage ; et si je ne craignais d'avancer un paradoxe qui vous ferait probablement jeter les hauts cris, je vous dirais que cette postérité que l'on qualifie toujours d'équitable, parce

qu'on n'est jamais là pour entendre les sots jugemens qu'elle porte, n'est autre que l'écho qui répète, non pas les meilleures paroles, mais celles que prononce la voix la plus sonore. »

Nous causâmes encore quelques momens sur ce ton, et les chaises à porteurs étant arrivées, nous sortîmes pour aller aux bains. Le major prenait ceux de *la Reine ;* ils lui avaient été prescrits par M. Dussieux, qu'il avait consulté en passant à Tarbes, comme le font presque tous les malades qui vont prendre les eaux des Pyrénées. « Cet habile médecin, me dit-il, est véritablement l'Esculape de ce pays. Personne ne connaît mieux les propriétés et les vertus de ces eaux thermales, dont il a fait une étude particulière : il en détermine le choix ; et, suivant la nature du mal, non-seulement il dirige les malades vers Bagnères, Barréges, Cotterets ou Saint-Sauveur, mais dans chacun de ces lieux il leur indique la source qui convient plus particulièrement à chacun d'eux. D'après sa consultation, j'avais fait à Paris, aux bains factices de Tivoli, où toutes les espèces d'eaux minérales sont admirablement imitées, l'essai de celles que je

prends à Bagnères, et dont je me trouve trop bien pour ne pas m'y tenir. »

Il m'était assez indifférent d'aller d'un côté ou de l'autre ; mais j'avais promis à M. Outis qu'il me trouverait à la fontaine de Salut, où le major devait se rendre à l'heure du déjeûner ; ainsi nous nous séparâmes en entrant dans nos chaises à porteurs ; le major prit le chemin de la montagne au haut de laquelle se trouvent les bains de *la Reine*, et moi je suivis la superbe allée de peupliers qui conduit à Salut, et j'attendis M. Outis sur la petite place plantée de tilleuls, en face du temple élevé à la plus célèbre des naïades de Bagnères.

Je ne perdis pas mon tems ; et mes lunettes sur le nez, assis sur un banc de bois, en face de la grande avenue, le menton appuyé sur ma canne, je me mis à passer en revue tous ceux qui venaient en pélerinage à cette chapelle d'Hygie.

Combien de maux réels ou imaginaires ! combien d'intérêts divers, déguisés sous le même prétexte, accouraient à ce rendez-vous !....

Ces jeunes et jolies femmes échappées au repos fatigant du grand monde, viennent ici re-

tremper leurs nerfs délicats, dont elles se plaignent avec une langueur aimable qui n'a rien d'effrayant pour les plaisirs ; ces deux vieilles filles y sont conduites par l'espérance de retrouver dans cette source un regain de printems qu'elles se promettent bien de mettre à profit.

Ce gros homme qu'on est si surpris de voir sortir d'une chaise à porteur, où l'on ne conçoit pas comment il a pu loger sa rotondité abdominale, se flatte que l'usage des eaux lui rendra l'appétit dont il a su faire un si bon emploi.... Fontaine de Salut, quel monde de besoins et de vœux n'as-tu pas à satisfaire ! La jeunesse te demande des fleurs ; la stérilité, des fruits ; la faiblesse, de la force ; la satiété, des désirs ; et, pour dernier miracle, l'intempérance te demande la santé.... « Vous oubliez, dit M. Outis ( qui s'était glissé derrière moi sans que je l'aperçusse, et qui lisait sur mes tablettes les derniers mots que je venais d'écrire ), vous oubliez les chevaliers d'industrie, qui lui demandent des dupes. » Il acheva d'expliquer sa pensée, en m'apprenant que l'homme aux décorations, que nous avions rencontré la veille chez le docteur, et qu'il appelait le chevalier

des Thermes, lui avait gagné, pendant la nuit, beaucoup d'argent au jeu, ce dont il lui gardait d'autant plus volontiers rancune, qu'il avait constamment gagné les parties simples et perdu les *parolis ;* je n'eus point de peine à le faire convenir qu'il y avait des piéges où un homme de bon sens ne devait jamais tomber. « Un malheur ne vient jamais seul ( continua-t-il en entrant aux bains, où je le suivis pour faire comme les autres ) : dans cette même soirée, j'ai perdu mon argent, et j'ai bien peur d'avoir non pas retrouvé, mais rencontré... — Qui donc ? — Vous vous souvenez de cette marquise, de ce quatorzième siècle ambulant, comme l'appelle le major ? — Qu'hier, chez le docteur, vous regardiez avec tant d'attention !... — Et que j'ai suivie au Wauxhall. Quelques renseignemens que j'ai pris, quelques rapprochemens que j'ai faits, et quelques témoignages d'une malveillance toute particulière que j'ai reçus de cette dame, me font soupçonner que nous ne sommes pas aussi étrangers l'un à l'autre que nous en avons l'air. — Comment ! vous croyez... — Je ne crois encore rien ; mais j'ai de violens soupçons que j'éclaircirai à la première occasion. »

Tout en causant, je ne tardai pas à m'apercevoir que la fontaine où nous nous baignions n'était pas à moins de trente-cinq degrés de chaleur ; et comme je ne voyais pas de raison de me faire cuire plus complètement, je sortis de l'eau le premier, et je me fis conduire à quelque distance de là, dans un endroit charmant, où le déjeûner préparé pour des malades aurait fait envie aux convives les mieux portans.

J'y trouvai réunis quelques baigneurs qui ne m'étaient pas encore connus, et c'est là que j'eus, pour la première fois, l'occasion d'observer avec quelle satisfaction de pauvres invalides se retrouvent après un an ou deux de séparation. Ces rencontres sont pour eux une source de félicitations réciproques sur un meilleur état de santé, trop souvent démenti par la présence de ceux qui les reçoivent. Le sentiment de la pitié avait peine à contenir en moi l'envie de rire, à la vue d'un vieux monsieur impotent, que deux domestiques venaient d'apporter dans un fauteuil, où il remuait la tête comme une pagode chinoise, et qui complimentait, sur un surcroît d'embonpoint, une dame d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes, laquelle, à son

tour, se croyait obligée de le trouver beaucoup plus ingambe que l'année dernière.

Le major et M. Outis arrivèrent presque en même tems, et furent immédiatement suivis de Mme de Closane, de sa nièce et du colonel Davèze, que nous vîmes descendre de cheval aussi lestement que s'il n'eût pas eu une jambe de bois. L'éloge que l'on fit de sa personne et de son caractère, avant qu'il entrât, fit monter une rougeur très-vive à la figure de ces deux dames; j'en comparais les nuances pour en découvrir les causes. Le major me prit à part: « Je vous ai promis d'abréger votre tâche, me dit-il; le séjour des eaux est une lanterne magique où les objets passent trop vîte sous les yeux pour laisser le tems d'y réfléchir. Sachez donc que ce beau colonel est amoureux de cette jeune personne, qui l'aime d'autant plus que sa chère tante le déteste davantage. Il a trois torts irrémissibles aux yeux de la dame; il a servi son pays, depuis quinze ans, avec la plus rare distinction; il a hérité d'une très-belle terre qui a jadis appartenu aux moines de Citeaux, et il est noble du seul fait de son épée. Mme de Closane, dont un de aïeux a eu l'honneur d'être valet-

de-chambre de Louis XIII, ne consentira jamais, comme vous pouvez le croire, a faire entrer dans sa famille un homme qui n'a pour lui que sa gloire, sa fortune, ses talens et sa considération personnelle. Il est probable, cependant, qu'elle en aura la honte, car la demoiselle est majeure ; elle aime, elle est aimée, et tout le monde ici est du parti de l'amour contre la sottise et l'orgueil. Je vous avouerai même que je suis un de ceux qui mettent le plus de zèle à servir ces amans. Dans ce moment, par exemple, je devine qu'ils ont quelques mots importans à se dire ; il n'y a qu'un moyen de détourner l'attention de la tante, c'est de quoi je m'acquitte à merveille, comme vous allez voir. »

Le major s'approcha de M$^{me}$ de Closane, prit un journal, et fit tomber adroitement la conversation sur la politique. « L'horizon s'éclaircit, dit-il, les partis se rapprochent, le régime constitutionnel s'établit, les récoltes sont assurées, et la loi du 5 septembre nous assure de bonnes élections. » M$^{me}$ de Closane, sur qui les mots d'*élections*, de *charte*, font l'effet de l'eau sur un hydrophobe, s'élança, avec tant d'ardeur, dans le champ des discus-

sions qui venait de lui être ouvert, qu'elle ne s'aperçut pas qu'on traitait auprès d'elle, à voix plus basse, une question d'un intérêt plus tendre.

Le major, pour qui la dispute n'était qu'une occasion, avait bien soin de l'entretenir, en attaquant les plus irascibles préjugés de son adversaire. « Mais enfin, Madame, lui disait-il, puisqu'il est bien démontré qu'on ne peut sauver la France que par ces moyens constitutionnels, que voulez-vous que l'on fasse? — Je veux, Monsieur..., je veux qu'un Etat périsse plutôt que de faire usage de vos spécifiques révolutionnaires. — Vous me rappelez (la comparaison ne vous blessera pas) cette duchesse de Marlborough qui avait, pour les moines, une aversion si prononcée, qu'elle aima mieux mourir de la fièvre tierce, que de prendre du quinquina, par la seule raison qu'on l'appelait alors la *poudre des jésuites*..... »

La plus grande partie des convives était arrivée; on se mit à table; en la voyant couverte de bisques, d'ortolans, de truites, de cuisses d'oies, on n'était pas tenté de se récrier contre la sévérité du régime des eaux. A table, la conversation, plus générale, devint aussi plus

amusante. On épuisa d'abord, et suivant l'usage, le chapitre de l'efficacité des eaux, sur lesquelles chacun énonça une opinion si différente, qu'il en résulte, le plus clairement du monde, que ces eaux merveilleuses » épaississent le sang et le rafraîchissent ; qu'elles engraissent les uns et maigrissent les autres ; qu'elles relâchent et qu'elles resserrent ; qu'elles affaiblissent ceux-ci et qu'elles fortifient ceux-là ; qu'elles sont bonnes à tout ; qu'elles ne sont bonnes à rien. »

Ces vérités une fois établies, la belle cousine du général à demi-solde, dont j'ai fait mention dans mon dernier Discours, nous parla des plaisirs de Paris, d'où elle était arrivée la dernière. J'ai vu le moment où nous avions aussi notre guerre des *montagnes*. Cette dame ne tarissait pas sur l'éloge des *montagnes françaises*, « sur le délicieux petit effroi dont on était si agréablement saisi à ce tournant rapide qui vous jetait dans les bras de votre compagnon de voyage. » Un petit monsieur à moustaches, à col noir, et dont les bottes étaient armées d'éperons, quoiqu'il fût venu à pied, prit très-chaudement le parti des *montagnes russes*. « Il avait eu prodigieusement de succès sur ces der-

nières, qu'il avait vingt fois descendues *en faisant la renommée*, tandis que sur les autres il n'aurait pas produit le plus petit effet sans l'aventure de M. *Calicot*. Personne n'avait encore entendu parler ici de M. Calicot; notre jeune homme nous en raconta très-naïvement l'histoire.

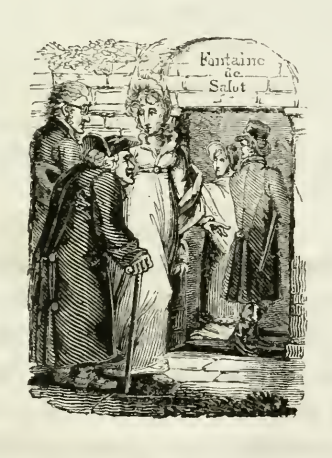
On riait encore, lorsque la *marquise* entra de l'air le plus solennel, et parut surprise qu'on déjeûnât sans elle. On lui fit poliment observer qu'on s'était mis à table à l'heure convenue, et qu'il n'était pas naturel que vingt personnes exactes se gênassent pour une seule qui ne l'était pas. « On pouvait me répondre en moins de mots (dit-elle en s'asseyant à la place qui lui avait été réservée) : *Cela se faisait autrefois; donc cela ne doit plus se faire aujourd'hui*...... J'ai vu le tems où l'âge, le sexe, la qualité entraient pour quelque chose dans ce qu'on appelait alors les convenances sociales; grâce au Ciel, nous n'en sommes plus là; et quand on se passe de considérations pour soi, je trouve tout simple qu'on se dispense d'en accorder aux autres. — Mais, Madame, répondit la belle Parisienne, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas ici la seule femme, et que telle

autre aurait, ainsi que vous, droit de se plaindre..... — Mon Dieu, Madame, je ne me plains de rien, si ce n'est pourtant de ma mémoire, qui me joue, sans cesse, le mauvais tour de me rappeler le tems où l'on se piquait, si bêtement, d'avoir de l'usage, des principes, de la religion et des mœurs. — Peut-être s'en piquait-on plus, sans en avoir davantage ; j'ai beaucoup entendu médire de nos grand'mères !... — Pour moi, sans remonter tout-à-fait aussi loin (reprit la marquise en regardant la jeune dame qui lui parlait avec une sorte d'affectation ironique), je me souviens d'une époque où les jeunes femmes ne venaient pas à Bagnères sans leurs maris, où ceux-ci ne les auraient pas confiées à la garde d'un cousin, eût-il été maréchal de France ; à cette même époque (continua-t-elle en donnant à ses regards une autre direction), une jeune personne bien née laissait à sa mère ou à sa tante le soin de lui choisir un époux ; l'amour lui-même connaissait les convenances ; il est vrai que cette époque-là n'était pas celle des philosophes, des libéraux, et des indépendans : que voulez-vous ? on ne peut pas avoir tout à-la-fois !..... »

Il y avait quelque chose de si amer, de si personnel, dans ces regrets donnés au passé, que M. Outis, dont j'observais l'impatience, crut devoir interrompre en ces mots la dame d'autrefois. « Madame la marquise, qui a si bonne mémoire, ne pourrait-elle pas nous dire si l'âge d'or, dont elle nous fait l'honneur de nous parler, n'est pas celui où les grands seigneurs avaient des *petites maisons* et des *parcs-au-cerf;* où des gens de qualité donnaient leur livrée à des filles d'Opéra ; où le mariage entre gens comme il faut ( ou du moins comme il fallait alors ) n'était que le luxe du célibat ; où l'on se mariait du consentement de sa mère, de sa tante, et même de son amant, qui donnait quelquefois de fort bons conseils sur le choix d'un époux ; où l'on savait si bien concilier les droits de l'amour et les convenances de l'hymen, qu'on abandonnait un de ses enfans à la charité d'un curé de village, et qu'on élevait l'autre dans un palais ; enfin, où, dans sa vieillesse, on s'exposait à ne pouvoir soutenir la vue de celui à qui l'on avait donné la vie. »

En achevant ces mots, M. Outis se leva, jeta sa serviette sur la table et sortit. Tous les yeux

se portèrent sur la marquise, qui ne parvint pas à dissimuler l'impression que ce discours avait fait sur elle en demandant, avec un sourire ironique : « Combien de douches ce monsieur-là se faisait administrer par jour ? »



N° XVII. — 23 *août* 1817.

# COURSES DANS LES PYRÉNÉES.

..... *Ætas commutat tempora rerum.*

Le tems change le prix des choses.

LUCRÈCE.

On a toujours assez quand on est satisfait du peu qu'on a.

Je ne connais pas de pays où les événemens se pressent avec plus de rapidité, où l'on vive plus vîte, si j'ose m'exprimer ainsi, que dans quelques coins de terre de l'Europe devenus célèbres par leurs eaux thermales : on y connaît le prix du tems mieux que partout ailleurs ; pour peu qu'on se convienne, dès le premier jour on se dit qu'on n'a que quelques semaines à passer ensemble, et qu'il faut brusquer ses sentimens si l'on veut en jouir. C'est là seulement que l'on voit tout-à-coup l'antipathie prendre le

caractère de la haine, la bienveillance se changer en amitié, et la préférence de la veille devenir, ou du moins s'appeler le lendemain de l'amour : c'est encore un théâtre où il semble que les auteurs se soient prescrit la règle étroite des trois unités d'Aristote. J'avais à peine eu le tems d'écouter l'exposition, que j'ai été instruit du dénouement des petits drames dont j'ai déjà fait connaître les principaux acteurs. Obligé de raconter aussi vîte qu'ils exécutent, je me fais jour à travers les détails pour arriver en même tems qu'eux aux résultats.

M. Outis, trois jours après notre arrivée à Bagnères, se prit de querelle au Wauxhall avec le chevalier des Termes, accepta le cartel que celui-ci lui proposa, le blessa grièvement, et quitta *les eaux* en me laissant ce billet laconique :

« Décidément je suis las de vivre avec les loups ; je me retire au milieu des moutons, et je dis pour jamais adieu aux marquises et aux chevaliers d'industrie. Continuez à observer les hommes, puisque cela vous amuse, j'en ai assez

vu pour être sûr que les meilleurs, au nombre desquels je me compte, ne valent pas grand'-chose. *Iterùm vale.* »

La marquise (si vivement interpellée par notre fugitif au déjeûner) n'avait pas cru devoir attendre une seconde explication, et s'était fait ordonner les eaux de Barréges, où elle s'était rendue dès le lendemain.

La nièce de M^me^ de Closane, après avoir mûrement pesé, pendant quarante huit heures, ses devoirs et ses affections, les intérêts de sa tante et ceux de son cœur, se laissa facilement persuader qu'une fille de vingt-cinq ans, placée entre le plus sot des préjugés et la plus aimable des passions, n'avait qu'un parti à prendre : elle le prit ; et tandis que M^me^ de Closane entrait au bain, sa nièce entrait *seule* dans une chaise de de poste qui la conduisit dans une retraite honorable, où l'amour, qui ne procède pas toujours aussi régulièrement, n'a pas craint de se mettre sous la protection des lois. On a beaucoup ri de la colère de la tante, et l'on n'aurait pas manqué de faire beaucoup de bruit de cet événement, dans des lieux où l'on ne perd

jamais une occasion de médisance et de gaîté, si l'on n'avait eu à s'occuper le même jour d'une aventure plus comique et plus scandaleuse.

J'ai parlé ailleurs d'un lady Amélia Griskin, dont le major Montéval m'avait promis l'histoire; cette dernière circonstance lui fournit l'occasion de me tenir parole. Lady Amélia appartient à l'une des plus anciennes familles d'Ecosse, lesquelles ont toutes, comme chacun sait, la prétention de descendre des anciens rois du pays (ce qui pourrait un jour causer quelque embarras à l'Angleterre, si les droits de la maison des Stuarts venaient à être remis en question). Lady Amélia était la septième fille du comte M***; et comme la loi très-équitable du pays accorde à l'aîné des enfans, dans les familles nobles, ce qu'on appelle *title en state* (le titre et les biens); il s'ensuit que milady Amélia, sans autre fortune que son nom et les trois ou quatre quintaux d'appas dont elle est grevée, commençait à s'apercevoir que l'âge de trente-cinq ans, où elle était parvenue, n'ajoutait rien aux espérances de mariage dont elle ne voulait pourtant pas se départir. Lassée d'attendre, et dépitée d'avoir vu s'éloigner le dernier de ses

adorateurs, un pauvre *clergyman* des environs, elle ne dédaigna pas de s'apercevoir que *master* James Griskin, piqueur (pour ne pas dire palefrenier du noble lord son père), faisait preuve d'une adresse extraordinaire en l'aidant à monter à cheval, et qu'à la chasse au renard elle lui devait l'honneur de se trouver toujours à la tête des chiens. Cette première observation la conduisit plus vîte qu'elle ne croyait peut-être à rapprocher la distance morale qui séparait une fille de son rang, de son poids et de son âge, d'un grand garçon de la condition et du mérite de M. James. En conséquence, milady, un beau jour, quittant la piste du renard qu'ils chassaient ensemble, continua son tems de galop jusque chez le maréchal-ferrant du village de Gratna, où s'improvisent, de tems immémorial, ces mariages de fantaisie si fréquens en Angleterre. On assure que la noble dame, en quittant le donjon paternel, s'était pourvue, en avance d'hoirie, d'une petite cassette aux beaux yeux de laquelle son écuyer était sur-tout très-sensible. L'événement l'a suffisamment prouvé : l'époux cavalcadour est parti, la nuit dernière avec la dot ; et milady, qui s'est mise

à sa poursuite, nous a bien promis de le faire pendre.

J'avais annoncé au major Montéval l'intention où j'étais de continuer mon voyage dans les Hautes-Pyrénées ; il devait se rendre à Baréges, dont les bains, à la fin de la saison, entraient aussi dans son régime : nous partîmes ensemble.

Tout entiers aux impressions ravissantes qu'on éprouve en traversant la vallée de Campan, nous nous abandonnâmes, sans la moindre distraction, au plaisir silencieux d'admirer cette délicieuse retraite de la vie pastorale, que l'un des plus philosophes et des plus savans historiens de la nature (M. Ramond) appelle *une apparition anticipée du monde futur*. Quel riant tableau! et qu'il serait permis de céder au besoin de décrire, pour la centième fois, cette réelle Arcadie, aux beautés de laquelle la plus féconde, la plus riante imagination ne saurait rien ajouter. J'ai beau comparer ce que je vois avec mes souvenirs, en aucun lieu de ce globe, que j'ai tant parcouru, je n'ai rencontré cette variété d'objets enchanteurs, ces molles ondulations du sol, partagé en prairies, que des

ruisseaux arrosent dans tous les sens ; ces habitations si propres, si riantes, qu'ombragent des bouquets d'arbres ; ces nombreux troupeaux ; ces heureux bergers ; ces méandres fleuris de l'Adour ; ces douces collines où jaillissent de toutes parts des sources qui serpentent en ruisseaux, qui tombent en cascades ; ces grottes que les torrens ont creusées dans le marbre ; et, pour servir de cadre à ce magique tableau, cette fière enceinte de rocs accumulés, du milieu desquels s'élève ce formidable pic du midi, suspendu sur cette paisible vallée, et que M. Ramond, dans son effroi, peut-être un peu systématique, compare à l'épée du tyran, suspendue sur la tête de Damoclès.

Je ne sais à quelle époque précise de ma première jeunesse je parcourus, dans la même année, les Pyrénées et les Alpes ; mais je me rappelle fort bien qu'alors je préférais ces dernières ; il s'est fait sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, une révolution entière dans mes idées ; si j'avais maintenant à me choisir un asile, c'est dans les Pyrénées que je voudrais vivre : je n'ai point de peine à m'expliquer le changement qui s'est opéré dans ma manière

d'envisager les mêmes objets : dans la jeunesse, on est plus frappé des beautés sauvages que des beautés champêtres ; on apprécie la nature sur ses formes les plus colossales ; l'imagination ne lui demande qu'un beau désert, qu'elle aura bientôt peuplé d'illusions ou de souvenirs. Que m'importaient alors les véritables habitans des Alpes ? J'y vivais, en rêvant la gloire et la liberté, avec les César, les Annibal, les Guillaume Tell : dans une disposition d'esprit plus douce et non moins fantastique, je m'y trouvais au milieu des bergers de Gessner ; je voyais partout des bosquets de Clarens, enchantés par des Julie. Dans les Pyrénées, je ne rencontrais que des Goths et des Vandales, et je finissais par m'ennuyer même aux défilés de Roncevaux, en courant après cet écervelé de Roland, qui n'a laissé, dans ces montagnes, d'autres traces de son passage que la brèche qui porte son nom.

Aujourd'hui, que le jugement a pris chez moi la place de l'imagination, que je n'ai plus la faculté de substituer l'erreur qui me plaît à la vérité qui me blesse ; aujourd'hui, que je préfère les douces émotions aux secousses violentes, les vallées riantes aux profonds abîmes, les ruis-

seaux limpides aux torrens fangeux, c'est en parcourant les Pyrénées que je m'écrie avec Horace : *Hoc erat in votis.*

C'est en comparant cette population pastorale des rives de l'Adour, si enjouée, si vive, si hospitalière, avec ces lourds paysans des bords de l'Aar et de la Limath, si étrangers à toute affection sociale, si personnels dans leur bien-être, si égoïstes dans leurs vertus, et si grossiers dans leurs plaisirs, que je trouve, dans un pareil rapprochement, les plus fortes raisons pour justifier ma prédilection. Un savant, un artiste, un curieux enthousiaste peuvent, de préférence, voyager dans les Alpes : qu'ils prennent garde seulement d'oublier leur bourse (car dans ce cas le proverbe les instruit de leur danger) ; mais le philosophe, l'ami des hommes, l'amant de la belle et bonne nature, choisiraient leur retraite au pied des Pyrénées.

Après avoir visité, aux environs de Campan, la trop célèbre grotte de la Montagne-Grise, où nous n'avons trouvé ni fées, ni farfadets, ni enchanteurs, nous entrâmes dans la vallée d'Aure, et nous fîmes halte au village de Grip; nous y dînâmes avec quelques baigneurs, qui

venaient tout exprès, de Barréges et de Bagnères, pour manger des truites, dont les connaisseurs font un cas tout particulier. Il fut question, pendant le dîner, du duel de M. Outis avec le chevalier des Thermes ; un des convives, qui avait été témoin de la querelle et des suites qu'elle avait eues, nous apprit qu'une assez froide plaisanterie du chevalier, sur le nom de son adversaire, en avait été la véritable cause. » Que ne me parlait-il, ce M. des Thermes (dit le major Montéval), je lui aurais enseigné pour rien ce que j'ai appris à mes dépens. » Je fis souvenir au major qu'il m'avait promis quelques détails à ce sujet, et voici ce qu'il nous raconta :

« J'étais, il y a vingt-six ou vingt-sept ans, dit-il, en garnison à Lille, et j'avais, dans le régiment de Colonel-Général, où je servais, la réputation, très-peu honorable (j'en conviens aujourd'hui), d'un parfait mistificateur : Musson, auprès de moi, n'eût été qu'une mauvaise contre-épreuve.

» Le hasard amena plusieurs fois dans un café, sur l'Esplanade, où les militaires seuls avaient l'habitude de se rendre, une espèce de

*Philinte* parisien, qui nous déplaisait d'autant plus qu'il était en grande réputation d'amabilité parmi nos belles lilloises : on imagina qu'il n'y avait pas de moyen plus expéditif de le renvoyer à Paris, que de lui donner, à Lille, un bon ridicule, et c'est moi que l'on chargea de lui rendre ce petit service.

» Notre plan arrêté, le tendre Isidor (c'est ainsi que nous l'appelions) arriva au café, et se prêta de très-bonne grâce aux plaisanteries qu'on était dans l'habitude de lui faire sur ses bonnes fortunes ; un de mes amis, entrant aussitôt dans son rôle, lui parla mystérieusement de l'aimable tête-à-tête où il s'était trouvé, la veille, dans la loge de M$^{me}$ N***. « Je voudrais qu'il me fût possible d'en accepter le » compliment, dit-il. — On vous a vu. — Je » nie le fait. — Je le tiens de Montéval, qui » vous a parlé. — Il n'a pu me parler où je » n'étais pas. — C'est un démenti que vous lui » donnez ; il est homme à ne pas le souffrir. » J'entrais dans ce moment ; je pris la dispute où elle en était, je l'échauffai graduellement, et je finis par demander à M. Isidor réparation de l'insulte qu'il m'avait faite en mon absence. Il

prétendait me prouver qu'il n'y avait point d'insulte à nier qu'on eût pu le voir à la comédie, quand il était à la campagne ; mais, comme on sait, l'honneur ne raisonne pas ; mes camarades avaient prononcé, comme dans *les Originaux*, « que le démenti y était, » et j'étais décidé à en avoir réparation. Notre Parisien se laissa persuader qu'il avait tort ; et, de l'air le plus doucereux du monde, finit par accepter la partie, en multipliant les excuses et les révérences ; il insista seulement pour que cette maudite affaire se terminât sur-le-champ, « car il ne » pouvait, disait-il ingénuement, s'endormir » avec l'idée qu'il pouvait être tué le lende- » main. » Sa proposition entrait dant mes vues; je l'acceptai, et nous nous rendîmes, à la chute du jour, dans un bois, à une grande demi-lieue de la ville, sans autre témoin qu'un seul de nos camarades, que M. Isidor avait choisi lui-même, et qui savait à quoi s'en tenir sur la nature du duel où il allait assister.

Mon adversaire me fit un profond salut, et se mit en garde de manière à me faire croire qu'il prenait cette attitude pour la première fois de sa vie. Mon intention n'était pas d'abuser de mes avantages ; à la première botte qu'il me porta,

je feignis d'être atteint, et je tombai. M. Isidor accourt ; et les traces sanglantes que portent mes vêtemens ne lui permettent pas de douter que je ne sois blessé grièvement. Le témoin avait été chercher du secours dans la maison la plus voisine : il ne revenait pas ; la nuit approchait : d'une voix mourante, je supplie M. Isidor de me ramener à la ville ; mais par quel moyen ? je ne puis me soutenir ; je suis si grand, si gros, le trajet est si long, pourra-t-il me porter ? Il l'essaiera du moins. Me voilà chargé sur ses épaules ; il plie sous le faix ; plusieurs fois il succombe ; nous tombons ensemble ; il me relève avec d'incroyables efforts, et prend, pour des convulsions de la douleur, les accès de rire qui me suffoquent, et que j'augmente en lui serrant le cou au point de lui faire perdre la respiration. Après une grande heure, nous arrivâmes enfin aux portes de la ville, dans un état dont il est difficile de se faire une idée. Je le prie de me déposer au premier poste extérieur, et d'aller prévenir mes camarades au café où, sans doute, ils m'attendent : il y court ; il arrive haletant, et la première personne qu'il aperçoit autour d'une table où l'on prenait du punch, c'est moi-même : stupéfait, immobile, au mi-

lieu des éclats de rire immodérés dont on l'accueille, il se remet enfin : « Vous êtes bien pesant » et bien plaisant, M. de Montéval, me dit-il » en essuyant son front : c'est la seule justice » que je puisse vous rendre ; voyez si elle vous » suffit, » et il sortit en faisant un profond salut. Ces derniers mots, dits d'un ton assez ferme, m'avaient préparé à la visite du petit homme, que je reçus le lendemain de très-bonne heure. « Si vous le permettez, me dit-il, nous » allons, cette fois, nous battre sérieusement. » — J'entends, lui dis-je, vous voulez que le » vaincu reste sur la place ; mais je suis beau » joueur, et je n'oublie pas que je vous dois » une revanche complète. »

» Je fais grâce à la société du reste de l'aventure, qui tourna pour moi de la manière la plus tragique. Le petit Parisien, à qui j'avais voulu donner un ridicule, me donna un grand coup d'épée dont je me ressens encore, et qui ne me permettra jamais d'oublier que la plaisanterie trop chargée est une arme dangereuse qui crève souvent entre les mains de celui qui s'en sert. »

En sortant de Grip, nous nous arrêtâmes quelques momens pour jeter un coup-d'œil sur les belles cascades formées par le gave de Bagnè-

res ; et du milieu de la plaine de Trames-Aiguës, nous examinâmes à loisir ce pic du midi, qui passait pour le sommet le plus élevé des Pyrénées, avant que MM. Laboulinière et Dangos eussent constaté, par une longue suite d'observations barométriques, la prééminence du Mont-Perdu et du Viguemale.

L'amour-propre d'aller graver mon nom obscur à côté de tant de noms célèbres qu'on lit sur le roc dépouillé qui forme la cime du pic du midi, n'a pas été assez fort pour m'imposer la fatigue d'une entreprise où je ne voyais d'ailleurs aucune observation à faire du genre de celles dont je m'occupe.

Parvenus au bas de l'Escalette, descente excessivement rapide, nous entrâmes dans la vallée où Barréges est enfoncé dans une gorge étroite. La seule efficacité bien reconnue des eaux peut déterminer à passer quelques jours dans ce vilain amas de barraques, qui forment une seule rue adossée à la montagne. Quelques heures m'ont suffi pour visiter ces tristes lieux. La foule était au bain des militaires. Quand on voit ce que coûte la gloire, on gémit de penser qu'elle ne reste pas toujours à ceux qui l'ont si chèrement payée.

J'ai vu, à la promenade, sur la route de Lourde, les baigneurs et les baigneuses de bonne compagnie, en redingotes de cachemire. J'en ai reconnus plusieurs, et j'ai regretté que les eaux de Barréges ne fussent pas aussi efficaces pour les maladies de l'ame que pour celles du corps ; il y aurait là de belles cures à faire.....



N° XVIII. — 6 *septembre* 1817.

# LE BONHOMME LEZER, DESPOURINS ET M. LOUSTANAU.

—

*Ego verum amo, verum volo dici. . . . . .*
PLAUT.

J'aime la vérité, je veux qu'on la dise.

« La nature, dit-on, fait fort bien tout ce qu'elle fait. » Cela est vrai, systématiquement, c'est-à-dire à considérer l'universalité des êtres et des choses, sans égard aux espèces et encore moins aux individus. Tout est bien en masse : Pope a raison ; les détails sont trop souvent sacrifiés à l'ensemble : Voltaire n'a pas tort ; cela pouvait-il être autrement ? Je suis trop religieux pour le croire, bien que la toute-puissance du Créateur se trouve un peu compromise dans cette conviction d'un ordre de choses où le mal

entre comme partie intégrante et nécessaire. Que de reproches l'homme ne serait-il pas en droit d'adresser à la nature, s'il n'élevait son esprit à ces considérations générales qui le forcent à ne voir en lui-même qu'un des anneaux imperceptibles d'une chaîne immense, dont le tems ne saurait mesurer la durée, dont l'espace ne peut borner l'étendue! A combien de *pourquoi* la nature n'aurait-elle pas à répondre! Pourquoi (lui dirais-je, quand viendrait mon tour à parler) la sagesse est-elle fille de l'expérience, au lieu d'en être la mère? En d'autres mots, pourquoi la faculté de penser n'est-elle donnée à l'homme qu'au moment où il commence à perdre la faculté d'agir? Qu'ai-je besoin, quand il faut que je songe à quitter la vie, de savoir ce que j'aurais dû faire pour la bien remplir? A vingt ans, les connaissances seraient des moyens; à soixante, elles ne sont déjà plus que des regrets. C'est dans la vieillesse qu'il faudrait voyager : alors, plus d'illusions qui vous trompent, plus de charmes trompeurs qui vous arrêtent, plus d'erreurs qui vous égarent; alors, le pays où l'espèce humaine est la plus belle n'est pas celui où l'on a trouvé la plus

jolie servante d'auberge ; le peuple le plus heureux, le plus libre, n'est pas le plus insolent, le plus insociable; alors, on voit la nature en philosophe et non plus en poète ; on se défie également de ses préjugés et de son imagination ; on ne trouve pas, dans un simulacre de pétrification, la preuve du déluge universel ; on ne croit pas avoir recréé d'anciennes espèces d'animaux avec les débris informes de quelques individus monstrueux ; alors, on voit des taches dans la lune, sans affirmer que ce soit précisément ou des *volcans éteints*, ou des *clochers de paroisse*, ou des *amans heureux qui s'embrassent* : en un mot, à force d'observations, on est alors parvenu à connaître les effets ; et, quand on vous questionne sur les causes, on répond, avec Montaigne, *que sais-je?* ou avec Voltaire :

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

Cette sage défiance de soi-même, cette rectitude de jugement, ce mépris des plus ingénieuses hypothèses, cette masse d'observations établies sur des faits, tous ces avantages, dont l'historien voyageur doit être pourvu, sont né-

cessairement le fruit de l'expérience ; l'observation n'est que la mémoire des vieillards, et *les années en savent plus que les livres*, dit le proverbe anglais; donc on ne peut voyager avec utilité pour les autres que dans la vieillesse ; mais, à cette époque de la vie, on n'a plus ni force, ni haleine; on voit juste, on pense bien, mais on ne marche plus......

Ces torts, dont je ne serais pas embarrassé de justifier la nature en toute autre occasion, je les lui reprochais avec amertume, assis à la porte d'une cabane, sur la montagne de Tau, où je me reposais quelques heures en montant sur le pic du midi. J'avais été entraîné dans cette entreprise (à laquelle j'avais d'abord sagement renoncé, comme je l'ai dit dans mon Discours précédent) par le major Montéval, dont l'espèce de défi avait piqué mon amour-propre octogénaire, en m'assurant qu'aucun homme de mon âge n'avait encore atteint le sommet de cette montagne. Je me dois cependant cette justice de dire que le motif d'une vanité puérile n'eut pas autant d'influence sur ma résolution que l'espoir d'examiner quelques derniers vestiges des mœurs nomades parmi les agrestes habitans de ces hautes cimes des Pyrénées.

Je laissai la nombreuse compagnie, avec laquelle je m'étais mis en route, poursuivre sa marche; et je restai en arrière avec mon guide, trop bien averti, par ma lassitude, du besoin que j'avais de ménager mes forces. Après avoir donné quelques momens à des réflexions plus chagrines que raisonnables, tandis que mon guide préparait un repas frugal dont il portait avec lui les provisions, j'interrogeai le vieux pâtre qui nous avait reçus dans sa cabane avec cette bienveillance hospitalière qu'on chercherait en vain dans le reste de l'Europe. Cet homme, véritable type des pasteurs montagnards des Pyrénées, est une des rencontres les plus heureuses que j'aie faites dans ma vie, et son caractère un des plus forts argumens dont on puisse abuser contre la civilisation: privé de toute espèce d'éducation, circonscrit, même dans la pensée, dans ses montagnes, au-delà desquelles il ne voit, ne connaît, ne suppose rien; sans autre fortune que son troupeau, sans autre société que sa famille, le bonhomme Lezer est une des plus nobles créatures dont s'honore l'espèce humaine, un de ces personnages dont l'intervention, dans un roman, ferait crier à l'invraisemblance. Dans un langage,

qu'il semble s'être créé pour suppléer à la pauvreté du nôtre, chaque expression trahit la fierté de son ame, la vivacité de son imagination, l'exaltation de ses sentimens. Je n'ai jamais vu l'instinct de la gloire se manifester avec autant d'énergie. Dans le cours du long entretien que nous eûmes ensemble, je lui parlai de nos derniers revers. « Si nous avions été là !....... » ( dit-il en laissant couler de grosses larmes, et en brandissant sa houlette de l'air dont Hector devait brandir sa lance. )

Je ne perdis pas l'occasion de m'instruire auprès de lui d'une foule de détails intéressans sur la vie et les mœurs des habitans de ces hautes régions. « Il n'en est pas ainsi comme chez vous, me dit-il : l'indigence habite les hauteurs, et l'opulence est dans les lieux bas ; vous avez vu nos riches pasteurs des vallées, vous trouvez encore ici des habitations sédentaires ; en vous élevant, vous ne verrez plus que les huttes des pâtres errans : ceux-là vivent seuls avec leurs troupeaux, à la conduite desquels se borne leur intelligence ; la plupart d'entre eux achèvent leur vie sans descendre dans la vallée ; et telle

est leur ignorance, qu'à peine ils ont entendu parler du *palet de Roland*, de *la grotte merveilleuse* et de *Notre-Dame de Héas*.* »

Cette réflexion du vieux pasteur amena de ma part des questions auxquelles il répondit de manière à me faire croire qu'il avait étudié l'histoire de son pays dans le roman de l'archevêque Turpin, ou dans le poëme de l'Arioste. Il n'avait entendu parler ni de l'un ni de l'autre : il ne savait pas lire ; mais la tradition lui avait transmis ces faits héroïques, et il avait pris naissance dans les vallées voisines du Marboré, où s'étaient passées ces merveilleuses aventures. Lezer ne savait le nom d'aucun des rois qui ont régné en France (Henri IV excepté) ; il n'avait entendu parler ni du siége de Rabastens, ni des guerres entre la France et l'Espagne ; mais il savait, dans les moindres détails, l'histoire de Roland, des quatre fils Aimon, du brave Roger et de l'enchanteur Atlant. Il avait découvert, au pied du Mont-Perdu, la grotte magique de ce nécromancien ; il con-

* Chapelle dédiée à la Vierge, dans la vallée de Héas, où les montagnards se rendent tous les ans, au mois d'août, en pélerinage.

naissait la place du château d'acier où fut enfermé Gradasse, le précipice où fut jetée Bradamante, et l'endroit où se livra le terrible combat entre Roland et Ferragus. Une idée que m'ont fait naître les récits de ce pâtre, et à l'appui de laquelle se présentent beaucoup d'autres observations, c'est que l'Arioste, ou, si l'on veut, Boyardo, son prédécesseur, pourrait fort bien avoir composé son poëme à l'aide des romances des premiers troubadours du Béarn, comme l'anglais Macpherson a fabriqué son *Ossian* en recueillant, dans les montagnes d'Ecosse, quelques chants populaires des anciens bardes, qu'il a prodigieusement étendus dans sa traduction, et qu'il a réunis en corps d'ouvrage.

Cette disposition à croire au merveilleux, aux enchantemens, aux maléfices, est la seule faiblesse d'esprit que j'aie remarquée dans ce Socrate des Pyrénées. Je ne me lassais pas de l'entendre parler du bonheur dont il jouissait depuis soixante-dix ans, et de l'innocence d'une vie « dont il voyait s'approcher le terme avec le même sentiment que le voyageur éprouve (ce sont ses expressions) à trouver au sommet de la

montagne qu'il n'a point gravie sans quelque fatigue, le plateau du rocher où il se repose. » Il n'a jamais eu de besoin qu'il ne pût satisfaire, de désir qu'il ne pût contenter ; il n'a jamais connu de danger plus fort que son courage ; il a vécu sans valets et sans maîtres, estimé de ses égaux, chéri de sa famille ; on l'appelait *le brave Lezer*, quand il était jeune ; on l'appelle *le bon Lezer*, depuis qu'il est vieux. Toute sa vie, toutes ses pensées, toutes ses actions sont renfermées dans ce peu de mots. J'aurais un plaisir, que je serais bien sûr de faire partager à mes lecteurs, à raconter en détail l'histoire du bonhomme Lezer ; mais le voyageur, comme le sage, doit être *ménager du tems et des paroles*.

J'allais quitter le patriarche qui, tout en me conduisant à quelques pas, me faisait remarquer, au midi, les trois pics de Carbero, de Campana et d'Espade, lorsque nous vîmes accourir deux montagnards, qui semblaient de loin voltiger sur la pointe des rochers : « Ce sont mes petits-fils, me dit mon hôte ; je veux qu'ils vous accompagnent : le chemin, pour arriver au sommet du pic, n'est pas très-difficile, mais il y a deux ou trois passages où l'aide de quel-

ques bras vigoureux ne vous sera pas inutile. »

J'ai vu peu d'hommes mieux faits, d'une figure plus belle, d'une démarche aussi vive, aussi élégante, que ces deux jeunes garçons : les jambes nues, vêtus d'un petit gilet sans manches, et la tête ornée, plutôt que couverte, d'un berret écarlate : il y avait dans leur personne quelque chose d'antique, de pittoresque, qui s'emparait de l'imagination. J'eus plusieurs fois l'occasion de me féliciter d'avoir accepté leur service : et, sans eux, il est probable que je n'aurais pas achevé mon entreprise, ou que je serais mort à la peine, comme l'astronome dont j'aurai bientôt occasion de parler.

J'arrivai assez lestement dans la haute vallée du Couret, mais j'eus bien de la peine à gagner le lac d'Oncet, qui se trouve à trois cent cinquante toises au-dessous du sommet du pic, que j'atteignis, il faut bien en convenir, sur les bras de mes guides.

C'est un singulier sentiment que celui qu'on éprouve sur ces hauteurs d'où l'on domine la terre, à laquelle il semble qu'on soit au moment de ne plus appartenir. Par une sorte d'analogie entre la situation de l'ame et celle du corps,

les objets sur lesquels la vue s'abaisse paraissent également petits à l'œil et à la pensée : le lointain, au fond duquel vous apercevez encore l'habitation des hommes, ne laisse dans votre mémoire qu'un souvenir dédaigneux de leur petitesse si turbulente, et de leur bassesse si orgueilleuse.

A considérer le monde de ce point de vue, on le croirait moins fait pour nos besoins que pour nos plaisirs ; je ne sais quel bien-être, si bien décrit par Rousseau et par M. Ramond, s'empare de toutes les facultés, les rajeunit et les enchante ; les lacs, les fontaines, les cascades ne rafraîchissent pas moins l'imagination que le sol qu'ils arrosent ; et la vie, dans ces régions élevées, a quelque chose d'éternel.

Après avoir contemplé, en me reposant pendant une grande heure, le magnifique spectacle qui s'offrait à mes regards, cet amphithéâtre de montagnes divisées par groupes, dont le plus voisin est surmonté par le pic des Vieilles-Neiges (*neou-vieilles*), les tours du Marboré, le Viguemale et le Mont-Perdu, à une lieue de distance ; après avoir parcouru d'un regard circulaire, si j'ose m'exprimer ainsi, le Béarn,

la Bigorre et le Languedoc, dont la chaîne éloignée des collines me traçait les limites; après avoir pris soin de graver, sur la *pierre des voyageurs*, mon nom, que je plaçai (par un motif qui n'a d'intérêt que pour moi) entre les noms d'un M. Maurice..... et d'une dame Sophia...., je quittai la région des nuages et redescendis sur la terre.

Je m'arrête un moment à la Hourquette-des-Cinq-Ours, à l'endroit même où l'astronome Plantade, âgé de soixante-dix ans, mourut subitement à côté de son quart de cercle, au mois de juillet 1748, et dans les bras du brave Leser, qui lui servait de guide.

Des bords du lac, je m'amusai quelque tems à considérer un des plus rians tableaux de la nature : d'innombrables troupeaux distribués par groupes sur cet amphithéâtre de pâturages; les bergers, du haut d'un trône de roc où ils sont étendus, dirigeant de la voix et du geste leurs fidèles ministres, *ces chiens des Pyrénées*, que Buffon regarde comme le type de l'espèce. En rappelant à mon esprit le souvenir des Alpes, pour les comparer aux montagnes que je parcours, les premières me semblent encore

aujourd'hui plus gigantesque, plus imposantes ; je ne vois pas ici ces neiges éternelles, ces glaciers énormes, berceau des plus grands fleuves de l'Europe ; mais combien l'aspect des Pyrénées est plus animé, plus varié, plus enchanteur ! Moins grands, moins forts, moins riches, peut-être moins industrieux que les pâtres des Alpes, les bergers des Pyrénées sont infiniment plus actifs, plus braves, et sur-tout plus hospitaliers ; leurs mœurs sont plus douces, leurs formes plus élégantes, leur imagination plus vive et leur langage plus aimable : supposez les habitans de ces montagnes moins ignorans, et par conséquent moins superstitieux, et ceux qui viennent dans ce pays pour y chercher la santé y resteront pour y trouver le bonheur.

Les chants des bergers contribuent ici à l'enchantement du paysage ; je me suis arrêté plusieurs fois pour les entendre chanter, en s'accompagnant d'une espèce de harpe à deux cordes, les romances de Despourins, que l'on a surnommé à juste titre le *troubadour de Miramon :* j'ai recueilli plusieurs de ses chansons pastorales, en langage béarnais, dont quelques-unes ne sont pas inférieures pour la naïveté, la

grâce et le tour poétique, aux plus jolies chansonnettes de Métastase.

J'ai employé deux jours pour un voyage qu'une femme délicate peut achever en dix heures; quoi qu'il en soit, j'ai mis fin à mon entreprise, au grand étonnement du major, que j'ai quitté ce matin pour retourner à Tarbes. J'aurais eu beaucoup de peine à me séparer de ce brave homme, pour qui j'ai conçu une amitié toute particulière, si je n'avais l'espoir de le retrouver à Marseille, où nous nous sommes donné rendez-vous.

En repassant à Bagnères, j'ai fait mes adieux à mes connaissances des eaux, que j'ai trouvées presque toutes réunies chez M. Boë, le marchand le plus ancien et le mieux assorti de cette jolie petite ville. J'ai promis à M^me^ de Lorys et à la jeune Cécile, en quittant Paris, de leur envoyer un échantillon de toutes les productions particulières des différentes provinces que j'allais parcourir; à l'acquit de ma promesse, j'ai fait emplette, chez M. Boë, de quelques aunes de ce crépon de laine écarlate qui se fabrique exclusivement dans ces cantons,

et dont l'usage était beaucoup plus commun autrefois.

Je ne me suis arrêté que quelques heures à Tarbes, pour y toucher deux petits effets chez MM. Guillemat et Fouchout, l'un négociant et l'autre banquier dans cette ville; tous deux contribuent à nourrir la haute estime que je porte à la classe honorable à laquelle ils appartiennent : il n'en est aucune en France où les vertus publiques et privées soient plus généralement répandues.

J'étais déjà à deux lieues de Tarbes, sur la route d'Agen, où je me rends avant d'aller à Toulouse, lorsque j'appris, en causant avec mon postillon, selon mon usage, que j'avais passé, en sortant de Tarbes, devant la maison de M. Loustanau, l'une de mes plus anciennes connaissances, et l'un des hommes que j'aurais eu le plus de plaisir à revoir : je serais retourné sur mes pas, si mon guide ne m'eût assuré que le général indien (c'est ainsi qu'on le nommait) était mort l'année dernière.

C'est une histoire bien extraordinaire que celle de M. Loustanau. J'en veux raconter, en peu de mots, les circonstances principales.

M. Loustanau avait cédé, fort jeune, à cette inquiétude assez naturelle aux habitans du midi de la France. Il était passé aux Indes orientales dans l'intention d'y faire le commerce. Il habitait, depuis quelques mois, une province du Mogol, où son intention était de former un établissement, lorsque la guerre se déclara entre l'empereur de Delhy et l'un de ses plus puissans tributaires, le nabab de Lahor, autant qu'il m'en souvient.

Le hasard voulut que le jeune commerçant béarnais fût témoin, du haut d'une éminence où il s'était placé, de la première bataille que se livrèrent ces deux souverains. Témoin des dispositions que faisaient les chefs des deux armées, et doué du génie militaire dont il a donné des preuves, M. Loustanau annonça, dès le commencement de l'affaire, à un riche banian * qui l'accompagnait, que l'armée mogole serait infailliblement battue ; et lorsque l'événement eut confirmé sa prédiction : « Je ne voudrais que douze cents chevaux et deux pièces de canon, dit-il, pour changer la fortune, et faire

* Marchand indien.

passer la victoire de notre côté. » le banian le quitte aussitôt, va trouver le général mogol, et lui rend compte de ce qu'il vient d'entendre. Celui-ci pousse son cheval vers le lieu où se trouve le jeune Français, et l'interroge. M. Loustanau repète avec assurance ce qu'il a dit au banian. « Voyons si ton action vaut ta parole, lui dit le général; je mets à tes ordres quatre mille chevaux, et dix pièces de canon; commande-les et marche à l'ennemi. » Le Béarnais n'hésite pas; il saute sur un cheval qu'on lui présente, rejoint sa troupe, qu'il range en bataille derrière un tertre qui la couvre, va placer son artillerie à l'extrémité de deux défilés qui débouchent dans la plaine où l'on se bat, revient se mettre à la tête de ses escadrons, et fond avec eux sur le centre de l'armée ennemie, qu'il enfonce, et dont les deux colonnes principales s'engagent dans les défilés où son artillerie les pulvérise. Le résultat de cette manœuvre improvisée fut, pour les Mogols, une victoire complète, et la récompense de celui qui l'avait remportée, un commandement considérable dans l'armée du prince dont il avait fait triompher les armes.

M. Loustanau, après vingt-cinq ans de sé-

jour aux Indes orientales, où il s'est fait un nom parmi les partisans les plus célèbres, après avoir perdu, dans un combat contre les Marattes, la main gauche, qu'il avait remplacée par une main d'argent dont il se servait avec une incroyable adresse, réalisa la fortune considérable qu'il avait acquise, et qu'il fit passer en France par le canal de M. Desverines, négociant à Chandernagor, et revint se fixer dans sa patrie avec une femme indienne qu'il avait épousée à Delhy, et six enfans gallo-mogols, dont quelques-uns ont hérité, m'a-t-on dit, du caractère aventureux, des grandes qualités et du courage de leur père.



N° XIX. — 20 *septembre* 1817.

# LE DESCENDANT DE SCALIGER.

. . . . . . . . . . . . . . Si la faveur des Dieux
Vous légua le trésor d'un champêtre héritage,
Aux lares paternels adressez tous vos vœux,
Ne suivez point ailleurs la fortune volage :
Ces bois et ces vergers, plantés par vos aïeux ;
Ces champs que féconda leur main laborieuse,
Et ces prés odorans et ces pampres joyeux,
Ces présens que vous fait l'abeille industrieuse,
Et de ce ver captif la dépouille soyeuse,
Occupent vos instans de soins délicieux.

*Ép. aux jeunes Agénois*, par M. R. Noubel.

J'ai fait, en voiture publique, le voyage de Tarbes à Agen. Les Gascons sont en général très-communicatifs : au bout d'une demi-heure de route, chacun des voyageurs savait à qui il avait affaire ; et les questions : qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous? que l'on s'était

faites, et auxquelles on avait mutuellement répondu, ne tardèrent pas à établir entre nous les rapports d'une bienveillance réciproque que six mois de séjour dans la même ville n'auraient certainement pas produits.

Le procès si cruellement célèbre, auquel l'épouvantable assassinat de M. Fualdès a donné lieu, et dont la cour d'assises de Rodez est en ce moment saisie, fut d'abord l'objet d'une conversation générale où je me plus à observer, dans l'horreur que le crime inspire, combien il est étranger au cœur humain. Je me garderai bien de consigner ici les récits contradictoires, les réflexions téméraires, les explications inconcevables que plusieurs personnes hasardèrent sur cette horrible trame dont la justice humaine a tant de peine à suivre le fil mystérieux : je n'oublie pas que j'habite un pays où la rumeur publique a souvent trompé les magistrats..... Il est vrai qu'ils le lui ont quelquefois rendu ; malheureusement cette compensation-là ne tourne pas toujours au profit de l'humanité.

Ce triste événement nous aurait occupés pendant toute la route, si un petit homme,

bossu par devant et par derrière, qui lisait un journal dans un angle de la voiture, où il avait trouvé le moyen d'encadrer son dos, ne se fût tout-à-coup écrié, en déchirant la feuille qu'il venait de lire : « Vous verrez qu'ils feront encore des choix détestables! » On voulut savoir sur qui portait cette brusque exclamation. « Parbleu! (dit-il en remettant ses besicles dans leur étui) si nous restions deux mois ensemble, vous m'entendriez la répéter chaque matin, cette exclamation, et probablement quelques-uns d'entre vous pourraient y trouver une apostrophe personnelle : tandis que vous vous perdez en conjectures sur un événement particulier, moi je pense à l'intérêt public, et je maintiens qu'il est évidemment compromis si les élections prochaines ne sont pas faites dans l'esprit de l'excellente loi qui en prescrit le mode. » La balle était lancée, je la pris au bond, et je la renvoyai au joueur. « Vous convenez, lui dis-je, que la loi du 5 février est bonne : comment pouvez-vous en craindre les résultats? — Par la raison qu'il n'y a de vent favorable qne pour les gens qui savent où ils vont, et que Dieu me

damne si, jusqu'à ce moment, nos chers Français en ont su quelque chose. Depuis 1788, nous courons après la liberté constitutionnelle; nous l'avons atteinte en 89, mais l'élan était trop fort; nous avons passé à travers, et nous sommes tombés dans l'abîme anarchique de 93. Le despotisme, qui nous attendait là, nous en a tiré à force de gloire; enlevés dans son tourbillon, nous avons fini par tomber de toute sa hauteur; et encore étourdis d'une chute épouvantable, nous marchons au hasard sans savoir maintenant où donner de la tête.

» — Ce monsieur a ben raison (dit un homme de la campagne, dont les observations, pleines de sens, m'avaient déjà frappé); nous allons de droite et de gauche, ni plus ni moins que des gens ivres; par exemple, moi qui vous parle, je suis électeur du Gers, grâce à c'te loi dont vous parlez; mais je serais ben embarrassé de vous dire à qui je donnerai *mon vô*. L'un me dit: « Faut nommer le fils de l'ancien seigneur de vot' village qu'était un si brave homme. — C'est fort ben, que je réponds; mais c'te grande prairie que la nation a vendue à mon beau-père qui me

l'a baillée par contrat de mariage, elle appartenait à feu M. le comte, et son fils dit comme ça qu'il faudra ben qu'elle lui revienne un jour ou l'autre ; moi qui n'entends pas de c'te oreille-là, je ne serai pas si bête que de donner ma voix à celui qui veut me prendre ma prairie.

» Un autre vient et me dit qu'il faut nommer le gros Larroque. C'est vrai que celui-là défendrait les biens nationaux, et pour cause ; mais pour ce qui est de l'honneur du pays, des intérêts du commerce, de l'agriculture, des droits des citoyens, il en a fait si bon marché à tous les gouvernemens, qu'il faudrait être fou pour s'y fier de nouveau. M. le curé, dont il a fait rebâtir le presbytère, aura donc beau dire, le gros Larroque n'aura pas ma voix ; mais à qui la donnerai-je ? — A qui, reprit le petit bossu, je vais vous le dire ; à celui que vous avez entendu appeler, aux différentes époques de la révolution, aristocrate ou jacobin ; que vous avez vu, alternativement, persécuté par tous les partis, accourir au secours du vaisseau de l'Etat, non quand il se pavoisait aux jours de sa gloire, mais au moment où il arbora son pavillon de détresse,

à celui qui repoussa également les sottises de 87 et les horreurs de 93 ; à celui qui veut franchement la monarchie constitutionnelle avec toutes ses conséquences ; à celui dont le cœur tressaille au nom de patrie, et à qui le Ciel a départi les talens nécessaires pour soutenir, et, s'il en était besoin, pour défendre ses droits.

» — Eh! mais, interrompit l'électeur villageois, vous me faites penser à vous, M. Lescale, et dès ce moment je vous mets sur ma liste. — Gardez-vous-en bien : pour être député, ce n'est pas assez de penser comme moi, il faut encore être fait différemment ; j'ai pris ma mesure, ajouta-t-il en riant, je ne suis pas de la hauteur d'une tribune, et il s'en faut de six pouces et de six cents francs que je sois éligible : ainsi donc, en continuant de parler sur ce sujet d'une manière très-désintéressée, j'ajouterai qu'indépendamment des considérations générales, les circonstances particulières où la nation se trouve doivent influer sur le choix de ses députés ; en examinant bien notre position actuelle, je vois que l'embarras principal est dans les finances : adressons-nous donc à des gens qui sachent

compter et faire rendre des comptes. L'édifice constitutionnel est construit suivant les règles, mais ces règles ne sont encore prouvées que par des exceptions, et ces exceptions ne sont pas des lois; c'est là qu'il faut en venir, et de bonnes lois supposent des législateurs ennemis des exceptions. Les besoins du moment les plus impérieux sont ceux de l'agriculture, du commerce et d'une égale répartition de l'impôt; attachons-nous donc à choisir d'habiles et d'honnêtes économistes.

» *Les voies et moyens* ont besoin d'être discutés contradictoirement avec ceux qui doivent être chargés de leur exécution; ceux-ci ont sous leurs ordres une foule de gens payés pour répondre *amen* à tout ce qu'ils disent; il faut donc y regarder au moins à deux fois, avant de confier des fonctions législatives aux pensionnaires de la couronne et aux salariés du gouvernement. »

Le petit homme, passant ensuite à l'application personnelle de sa théorie des élections, discuta les titres des personnes que l'opinion publique, ou l'opinion de parti, qui crie bien

plus haut, indiquait aux électeurs dans les départemens du Midi, et réduisit sa liste à une vingtaine de noms, parmi lesquels l'électeur du Gers en choisit deux pour composer la sienne.

Cette grande discussion, à laquelle chacun avait pris part, abrégea tellement la route, que nous relayâmes à Mirande sans songer à descendre sur la place, d'où l'on voit les quatre portes de cette jolie petite ville; et que nous ne nous aperçûmes de notre arrivée à Auch, où nous dînâmes, qu'en entrant à l'auberge. J'eus à peine le tems, avant de remonter en voiture, d'aller jeter un coup-d'œil sur la cathédrale, très-beau monument gothique, dont les vitraux coloriés sont un objet de curiosité, et auquel il ne manque qu'un parvis; mais comme j'aime sur-tout les lieux qui me rappellent de grands hommes ou de grands souvenirs, je regrettai bien de ne pouvoir me faire conduire à un quart de lieue de la ville, au petit village où naquit le célèbre cardinal d'Ossat, du très-petit nombre des princes de l'Église qui surent allier la politique et la probité, les dignités et la modestie.

J'eus aussi le regret de laisser, à quelques lieues sur ma gauche, la petite ville de Vic-Fezensac, où j'aurais eu tant de plaisir à voir le sage et brave général Delort, à qui j'étais recommandé. Cette partie de la France est peuplée de ces Cincinnatus modernes qui labourent avec honneur la terre natale qu'ils ont si glorieusement défendue.

Quand j'aurais dû faire, à pied, les huit lieues de Lectoure à Agen, je n'aurais pas manqué de mettre pied à terre au lieu même où naquit le vainqueur d'Arcole, d'Hollabrüm et d'Eylau, ce maréchal Lannes, dont le nom tient un rang si distingué dans les fastes de la gloire nationale. On m'a montré la chétive maison où le duc de Montebello reçut la naissance ; je me suis rappelé la pompe de ses funérailles : ce héros-là n'a pas vécu trop d'un jour pour son honneur ou pour celui des autres.

Pendant le reste de la route jusqu'à Agen, je me liai plus particulièrement avec M. Lescale, dont l'esprit, l'humeur maligne et la gaîté satyrique sont autant de preuves à l'appui de l'opinion générale qui veut que la nature ait

meublé, avec un soin tout particulier, la tête de ceux dont elle a faussé l'épine dorsale.

Il avait appris qui j'étais, et m'avait offert, avec une extrême politesse, de m'aider de ses connaissances locales pendant le petit séjour que je comptais faire à Agen. « Pour vous donner quelque cofiance en moi ( me dit-il tandis que nous montions à pied une côte assez roide ), je vous dirai que je descends, en droite ligne, quoi qu'il n'y paraisse pas, d'un certain Jules-César Scaliger, dont il n'est pas que vous n'ayez entendu parler. Je sais bien que quelques mauvaises langues de biographes, que quelques descendans en ligne collatérale, se sont avisés de soutenir que Joseph-Juste Scaliger, fils du précédent, était mort sans avoir été marié, ce qui tendrait visiblement à obscurcir la légitimité de ma race ; mais si jamais j'ai besoin de repousser une calomnie qui m'intéresse assez peu pour le moment, je prouverai tout aussi clairement que je descends de Scaliger, que ceux-ci ont prouvé qu'ils descendaient des princes de l'Escale, souverains de Vérone : ma généalogie est en règle, qu'on y prenne garde ; en attendant l'envie et

l'occasion de m'en prévaloir, je vis dans une médiocrité philosophique dont je suis très-satisfait ; je me permets quelquefois de rire de mes concitoyens, qui me le rendent bien, je dois en convenir ; c'est entre nous un échange continuel de moquerie et d'amitié : quand ils m'appellent *la perle des bossus*, ce qui leur arrive souvent, je les appelle *Nugaménois* * ; ils s'en vengent

* Allusion à une épigramme sanglante de Scaliger contre la ville d'Agen, dont *Nugamen* est l'anagramme du mot latin *Agennum*, et dont voici le texte latin, que je me garderai bien de traduire :

*Nomina non ponam, tua nomina ponere nil est ;*
*Nam quia nil es, sunt nomina nulla tua.*
*Livor edax, fœnus, fraudes, discordia, lites,*
*Barbaricis mendax perdita lingua probris :*
*Natio mendax, mendax natio, natio mendax,*
*Quo terrâ et cælo ietrior esse nequit.*
*Segnis, iners, spurcâ sub paupertate superba,*
*Sordenti fatum luens avaritiâ ;*
*Templa votans attentâ superstitione, sed extrà,*
*Pupilla et vidua, et tu, peregrine, cave :*
*Triste pecus, pigri ventres, mens subdola, victa*
*Fracta es, victricem non ferat ipse Deus.*
*Jactabunda, sed in hoc est jactatio : Talus,*
*Invidiæ, diræ, jurgia, damna, neces.*

en me plaçant sur le manteau de la cheminée, d'où je n'obtiens la permission et le moyen de descendre qu'après avoir chanté en patois la palinodie de la maudite épigramme ; ce que je fais d'assez bonne grâce, car, au fond, j'aime mes concitoyens ; et, sauf le respect que je dois à la mémoire de mon illustre aïeul, je suis très-disposé à croire qu'il a outrageusement calomnié ses contemporains, et qu'il a payé de la plus noire ingratitude l'hospitalité qu'il avait reçue dans cette ville. »

Arrivé à Agen, M. Lescale ne me quitta qu'après m'avoir installé à l'hôtel des ambassadeurs, sur les allées de Saint-Antoine, où s'arrête la diligence, et après m'avoir recommandé à M. Gauthier, maître de cet hôtel.

*Perfidiosa, exlex, fera, cervicosa, maligna,*
*Cum vino, et vini turbine, cæca Venus.*
*Venalis pudor, at testi se vendere ludus.*
*Qui nequam faciat laude superbus aget;*
*Furtis ingenium deest, deest vis justa rapinis,*
*Sacrilegam tamen hoc ditat utrumque manum.*
*De magnâ dictum est olim Cartagine, quod te*
*De minimâ, de te velle silere pium est.*

Nous étions convenus qu'il viendrait déjeûner avec moi le lendemain matin, et qu'il me dirigerait dans mes courses. Pour prendre une idée de l'aspect de la ville, il me conduisit d'abord aux allées des Graviers, l'une des plus belles promenades publiques que je me rappelle d'avoir vues. A travers les longs portiques de verdure qui forment les quatre rangs de l'avenue, mon guide me fit remarquer, à gauche, la Garonne et le joli bourg de Passage ; à droite, sur la rive opposée, une grande manufacture d'indienne, établie dans l'ancien monastère des Carmes. « Cette manufacture si florissante, il y a quelques années, me dit M. Lescale, est aujourd'hui sans activité ; si vous voulez en savoir la raison, allez la demander à Londres, où l'on vous dira que les fabriques indigènes ne prospèrent qu'à l'aide des lois prohibitives, et que le perfectionnement de l'impression au cylindre en cuivre gravé a dû nécessairement faire tomber les impressions à la planche en bois. »

En remontant la grande allée des Ormeaux, nous nous arrêtâmes à un point de vue d'où l'on découvre l'enceinte de la ville et les principaux

monumens qui la décorent, tels que l'ancien évêché, devenu l'hôtel de la préfecture; l'ancien séminaire, transformé depuis en caserne, et rendu à sa première destination par ordonnance du Roi; l'antique et noble bâtiment de Las, aujourd'hui le dépôt de mendicité et l'atelier de travail. J'avais commencé un beau discours sur ces utiles institutions, dont le premier exemple a été donné à Bruxelles par mon honorable ami le comte de Pontécoulant : M. Lescale m'interrompit pour m'apprendre que le conseil-général du département de Lot-et-Garonne avait demandé, dans sa dernière session, la suppression de cet établissement. « Quelque jour, ajouta-t-il avec amertume, on demandera la suppression de la vaccine. »

Avant de rentrer dans la ville, nous nous arrêtâmes dans un des six cafés que l'on trouve au quinconce des Graviers. Celui du sieur La Poussée, auquel nous donnâmes la préférence, est orné avec beaucoup de goût, et ne déparerait pas le boulevart du Temple. C'est là que se réunissent les oisifs de la ville; c'est là sur-tout que se débitent les nouvelles qui s'y fabriquent

pour l'ordinaire. On conçoit qu'en ce genre d'invention une ville, située sur la Garonne, doit avoir une incontestable supériorité.

Auprès de ces cafés se trouvent deux bains publics, aussi commodes que bien servis. Les uns, désignés sous le nom d'*orientaux*, sont placés sur la promenade même, et construits sur l'une des piles de l'ancien pont d'Agen ; leur situation, au milieu d'un massif de verdure, est à la vue d'un effet très-pittoresque. Les autres, appelés *bains occidentaux*, sont établis un peu plus loin, au milieu d'une belle plantation de peupliers.

On compte dans cette ville plusieurs cercles où se réunissent les hommes des différentes classes de la société ; celui que l'on connaît sous le nom des *Amis du Roi* est le plus brillant ; M. Lescale doit m'y introduire.

« Les femmes, me dit-il, sont exclues de ces réunions, et les maris agénois, d'une des meilleures espèces qui soient au monde, n'ont jamais paru craindre les suites de l'isolement auquel ils condamnent ces dames. Autrefois, ils se rassemblaient sous les arcades qui environnent la

places des marchés, et que l'on nomme les *Cornières*. En réfléchissant avec quelle docilité les belles Agénoises avaient laissé prendre à leurs maris ces habitudes anti-sociales, un jeune jésuite ne s'avisa-t-il pas de supposer qu'elles étaient favorables aux intrigues galantes? et des effets remontant à la cause, il donna de son tems l'étymologie du nom de *Cornières* dans les vers suivans » (Je me dispense de les traduire par respect pour les vénérables douairières d'Agen, avec qui je ne veux point me faire de querelles):

*Est locus Aginni mediam qui dividit urbem;*
*Qui locus à cornu nomen et omen habeat:*
*Hic, dùm se recreant (infelix turba!) mariti,*
*Heu! crescunt miseris cornua quanta domi!*

Dans la promenade que nous avons faite dans l'intérieur de la ville, je n'ai point vu d'édifice remarquable. Bien qu'une des plus anciennes cités de l'Europe, Agen a été ravagé et détruit plusieurs fois de fond en comble; les restes de ses antiquités sont ensevelis, mais ils reparaissent aux moindres fouilles. L'excellente *Des-*

*cription statistique du département de Lot-et-Garonne*, par M. Lafond de Cujula, donne sur ce point, et sur tout ce qui a rapport à l'état physique et matériel du département de Lot-et-Garonne, des détails très-exacts que je me contenterais de reproduire, s'ils ne sortaient du cadre d'observation où je me renferme.

Je ne puis cependant me dispenser de dire un mot de l'ancienne cathédrale, dédiée à saint Etienne, et située sur la place du Marché ; elle a été démolie pendant la révolution, ainsi que son clocher, dont la structure bizarre et hardie méritait de fixer l'attention. Il ne reste plus de cette cathédrale que les piliers qui formaient l'enceinte du chœur. Le plus grand nombre des habitans voudrait qu'ils fussent employés à soutenir les combles d'une halle dont le marché d'Agen est privé ; ce qui pourrait se faire à peu de frais : un petit nombre de personnes, qui sont sûres de ne jamais manquer de pain tant qu'il y en aura dans le grenier des autres, veulent qu'on rétablisse la cathédrale, ce qui exigerait une énorme dépense. Que les Agénois me

consultent sur cette question, je leur répondrai, comme j'ai souvent eu occasion de le faire en pareille circonstance : « Si votre église était debout, il ne faudrait pas l'abattre ; mais le mal est consommé ; qu'avez-vous de mieux à faire que d'en tirer le meilleur parti possible? il vous en coûterait beaucoup pour rétablir une église, qui n'est point indispensable à l'exercice du culte ; vous pouvez, avec une dépense infiniment moindre, vous procurer une halle couverte, dont vous avez le besoin le plus urgent ; faites ce qui est utile et possible, et soyez sûrs que saint Etienne lui-même vous saura plus de gré d'une halle construite, en son nom, sur les ruines de son église, que d'un temple superbe que vous vous ruineriez à lui bâtir.

» — C'est parler très-raisonnablement, me dit M. Lescale ; mais avisez-vous de raisonner ainsi en présence de nos marguilliers, et à côté d'un tas de pierres, ils pourront bien vous apprendre qu'à toutes les époques la vérité a ses martyrs. »

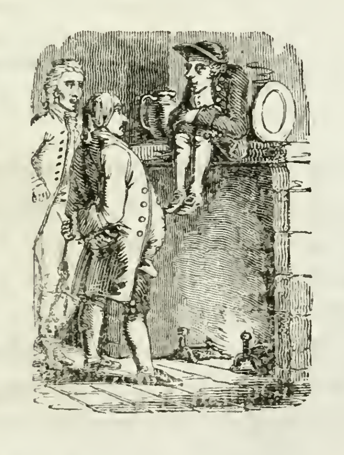
Après ce petit avertissement, nous allâmes visiter l'église collégiale de Saint-Caprais,

premier évêque d'Agen. Cette basilique, où se fait le service de la cathédrale, est d'une haute antiquité : sa construction remonte aux premiers jours du christianisme.

Nous avons parcouru, dans la journée, les différentes promenades publiques ; cette ville ne présente rien de plus remarquable au premier coup-d'œil, et l'étranger qui les admire est surpris de les trouver désertes ; elles ne sont fréquentées que les dimanches et fêtes, dans les plus beaux jours de l'année.

La salle de spectacle est nouvellement construite, et les sommes que l'on y a dépensées, si j'en dois croire mon *cicerone*, suffisaient pour en faire un véritable monument : telle qu'elle est, rien de plus mesquin au-dehors, et de plus incommode en dedans : « Je ne manque jamais, me dit M. Lescale, après chaque représentation où j'assiste, de faire une prière pour que le défunt architecte éprouve, dans l'autre monde, le supplice de la gêne où il nous a condamnés dans cette œuvre de sa maladresse et de son ignorance. » Une troupe de comédiens, sous la direction de Mme Latapy, se promène alterna-

tivement d'Agen à Montauban, et d'Auch à Cahors pour y faire jouir les habitans des niaiseries grotesques ou sentimentales qui remplacent en province, et qui remplaceront bientôt à Paris les chefs-d'œuvre dramatiques de la scène française.



N° XX. — *4 octobre* 1817.

# MOEURS AGÉNOISES.

*S'en man mous hils aven, lou temps passa, tenjude*
*La plume com' lou her, iou pouiri ampéla?*

Du Bartras, *Nymphe gasconne.*

Si mes enfans s'appliquaient à manier la plume comme ils manient le fer, de quels avantages ne pourrais-je pas me prévaloir?

Monsieur Lescale m'a présenté, ainsi qu'il me l'avait promis, au *cercle des Amis du Roi* de la rue Garonne. Comme j'allais là pour observer, et qu'il ne faut pas prévenir les gens que l'on veut surprendre, mon introducteur m'a fait passer pour un vieux Parisien échappé du Marais, et qui avait été prendre les eaux de Barréges. Cette modeste recommandation n'appelait pas sur moi l'attention des autres, et me laissait entièrement maître de la mienne. L'esprit de cette société est, en général, conciliant et modérateur. Ils se réunissent, ou cherchent à y faire

agréger ceux qui, par sentiment, par ambition ou par prudence, veulent paraître dignes du titre dont s'honore cette société ; ce qui n'empêche pas, avec un peu d'habitude et de pénétration, de reconnaître les préventions et les affections particulières de chacun de ses membres ; de distinguer, après un quart d'heure d'examen, ces amis du Roi qui l'aiment comme père de la patrie, comme chef d'un peuple libre et d'un gouvernement constitutionnel, comme souverain d'une nation d'autant plus fidèle qu'elle est plus éclairée sur ses droits et sur ses devoirs, qu'elle sent mieux le prix des sacrifices qu'elle faits et de ceux qu'elle exige ; il est, dis-je, facile de distinguer ces bons et francs amis du Roi, de ces ultra-royalistes, de ces iconolâtres de royauté, qui n'adorent, dans le monarque, que l'image du pouvoir absolu ; de cette foule d'ingrats envers la révolution qui les a élevés, dont le zèle m'est d'autant plus suspect, qu'il se montre sous les traits de l'ingratitude, et qu'ils battent impitoyablement leur nourrice.

Entre autres originaux dont le type est bon à conserver, j'ai remarqué un monsieur que j'appellerai *Lirrade* ( pour lui donner un autre nom

que le sien) : fils d'un barbier de village, et n'ayant hérité que de la trousse et du bassin de son père, il y avait à peu près l'infini à parier contre un qu'il achèverait sa vie dans l'obscurité laborieuse où il était né. La révolution, dans ses rapides métamorphoses, en fit successivement un volontaire du premier bataillon de la Gironde, un garde-magasin, un commis aux vivres, un inspecteur des charrois, un commissaire du gouvernement dans la Belgique, un payeur d'armée, un millionnaire, et, finalement, un baron avec dotation et majorat. Jusqu'ici, rien de mieux. M. Livrade avait de l'activité, de l'intelligence ; en s'abandonnant au torrent, il a pris le fil de l'eau, il a passé entre les écueils, et jeté sur la côte, il s'y est enrichi par droit d'aubaine. Maintenant M. le baron entre en fureur au seul nom de liberté, de constitution, d'idées libérales : c'est l'ancien régime, dans toute sa pureté, qu'il réclame à grands cris : ce sont les Etats de Languedoc, les parlemens, les seigneurs hauts et bas-justiciers qu'il lui faut. A la bonne heure, M. Livrade ; mais rendez donc de l'argent et la baronnie ; prouvez-nous votre haine pour la révolution en renonçant aux faveurs dont elles vous a comblé ;

abandonnez votre brillant hôtel d'Agen, et retournez sous le chaume paternel ; c'est alors qu'il vous sera permis de nous vanter les bienfaits de l'ancien régime, et de travailler au rétablissement de la dîme et de la corvée, en donnant à-la-fois l'exemple et le précepte.

Ce barbier féodal a, pour commensal et pour acolyte, un petit homme de lettres, au front chauve, lequel s'est fait autrefois, à l'aide de quelques écrits irréligieux, une honteuse réputation d'athéisme, dont il s'est prévalu à tems pour obtenir une sous-direction dans la librairie. La petite fortune qu'il avait faite dans sa place, il ne tarda pas à la perdre en faisant réimprimer, à ses frais, la collection des livres condamnés au feu, que le public n'en condamna pas moins à l'oubli. La ruine de l'éditeur et un nouvel ordre de choses opérèrent subitement sa conversion; elle fut entière, et la grâce parla si haut, que le même homme, qui ne croyait pas en Dieu la veille, publia le lendemain une dissertation apologétique sur la Saint-Barthélemy, l'inquisition et la révocation de l'édit de Nantes. Ce morceau d'éloquence n'eut pas tout le succès que certaines circonstances semblaient lui promettre. On trouva la transition un peu trop

brusque ; et quelques personnes, qui se plaisent à mettre un écrivain en opposition avec lui-même, sans tenir le moindre compte des motifs qui le font agir, et de l'inspiration qui le fait parler, s'avisèrent de crier haro contre le *satyre* dont *la bouche soufflait le froid et le chaud*, et le réduisirent à procéder avec ordre. Dès-lors, il sentit la nécessité d'avoir une armée avant d'entrer en campagne, et de prêcher l'intolérance avant de penser aux *dragonades ;* digne émule du bienheureux La Harpe, il se borne, pour le moment, à faire amende honorable de toutes ses fredaines révolutionnaires ; à protester publiquement contre le scandale qu'il a donné au monde, et à prouver, du mieux qu'il peut, par ses actions et par ses discours, que le zèle d'un nouveau converti ne connaît de bornes que la puissance et la volonté de ceux qui le mettent en œuvre.

Un caractère plus franc et plus comique est celui du vieux commandeur de Lamontjoie : la révolution n'est à ses yeux qu'une émeute d'une trentaine d'années qui n'a d'importance que celle qu'on lui donne en traitant cela sérieusement. « Qu'on n'en parle plus, dit-il; qu'une bonne ordonnauce remette chacun et chaque chose à

sa place, et tout est fini. J'étais commandeur, je suis commandeur, et je mourrai commandeur, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. Ces gens-là faisaient un bruit du diable ; on ne s'entendait plus ; je me suis en allé, comme de raison ; en revenant, je trouve qu'on a pillé mes meubles, qu'on a brûlé ma maison : de quoi s'agit-il ? de la rebâtir, de la remeubler, et de me demander excuse des désordres qu'on a commis chez moi pendant mon absence ; je pardonnerai, ou je ne pardonnerai pas, c'est mon affaire : voilà pourtant à quoi se réduit la question, que chacun embrouille à qui mieux mieux. Je n'entends parler que de charte, de chambres, de députés : folies que tout cela ! la nation est une armée, le Roi en est le chef ; il n'a que trois commandemens à faire : *A vos rangs ! garde à vous ! en arrière, marche !* » Je ne connais pas d'homme qui ait, en politique, des idées plus simples que le commandeur de Lamontjoie.

Il n'en est pas de même d'un M. Lavardac, que j'ai eu la patience d'écouter pendant une grande heure, sans qu'il m'ait été possible de dégager une seule idée positive du galimatias double qu'il débite d'un ton d'oracle dont on commence toujours par être dupe. En toute chose, c'est

toujours *à Jove principio* qu'il remonte, et à cette conclusion qu'il arrive : « L'unité est la source de tous les nombres ; donc il n'y a de nombre que l'unité ; donc il n'y a qu'une puissance, comme il n'y a qu'une puissance divine ; donc une nation n'est que l'assemblage fractionnaire de l'unité politique, que l'on appelle souverain ; donc il n'y a de vrai, d'incontestable, de nécessaire, que le pouvoir absolu d'un seul, essentiellement bon, essentiellement juste, et, par cela même, essentiellement intolérant. C'est ce que j'ai trouvé de plus clair dans l'interminable discours de ce Lycophron politique, qui n'est pourtant pas l'étoile la plus nébuleuse de sa *Pléïade*.

Si j'ai bien observé, le cercle des *Amis du Roi*, à Agen, se compose, comme ceux de la capitale, de quelques esprits de travers, de quelques hommes à prétentions ridicules, à préjugés gothiques, de gens à deux visages, et d'un beaucoup plus grand nombre d'amis de l'ordre et des lois ; de citoyens dévoués à leur prince et à leur patrie ; d'hommes sages, éclairés, qui connaissent le prix de la liberté, de l'honneur national, et qui savent que l'un et l'autre ne peuvent désormais exister pour la France que

sous l'empire de cette charte dont l'exécution littérale peut seule rallier tous les partis, éteindre toutes les haines, et fonder de nobles espérances.

Ces réflexions, que je faisais dans un coin du salon, où M. Lescale m'avait laissé lisant, ou feignant de lire un journal, furent interrompues par un jeune homme qui s'approcha de moi très-obligeamment, pour m'offrir une brochure sur les élections, nouvellement arrivée de Paris ; je l'avais lue. Il en parla de manière à me donner une haute idée de son esprit et de son jugement ; je fis tomber la conversation, le plus adroitement qu'il me fut possible, sur l'objet spécial de mon voyage, et je l'amenai à me donner, sur les mœurs et les habitudes des habitans de ce pays, des renseignemens dont j'ai eu le tems et l'occasion de vérifier l'exactitude.

« La position d'Agen, me dit-il, entre Bordeaux et Toulouse, y rend en quelque sorte commune la vie que l'on mène dans ces deux grandes cités. Le propriétaire passe l'été et l'automne à la campagne, l'hiver et le printems à la ville. Les habitans de toutes les classes ont des sociétés particulières, où ils se réunissent ; celle où nous nous trouvons en ce moment est

sinon la plus nombreuse, du moins la plus recherchée et la plus brillante : ce ne sont point les castes, ce sont les opinions qui s'y rassemblent. Les heures de repas sont, pour la classe ouvrière, à midi et à sept heures ; pour les riches, à deux heures ; les commerçans, les gens à bureau, dînent vers quatre heures, après la retraite de leurs employés.

« Le jeu, dans cette ville, est une véritable fureur ; il y dérange beaucoup de fortunes ; je pourrais en citer des exemples récens.

» La galanterie et la dévotion sont, ici comme ailleurs, peut-être plus qu'ailleurs, l'occupation des femmes, suivant leur âge (je ne fais pas la part aux exceptions, quelque nombreuses qu'elles soient). Nous avons une congrégation de dames, où elles improvisent et prêchent à la manière des quakers.

» A cela près, nos dames n'ont point dégénéré de la grâce, du charme, et de l'esprit de leurs ancêtres maternelles, dont le bon Chapelle, dans son *Voyage*, un peu trop vanté, parle avec tant de complaisance. Il n'est guère plus possible aujourd'hui que de son tems, *de les voir et de conserver sa liberté*, et c'est encore la destinée des voyageurs, *de laisser ici leur cœur pour*

*gage d'un prompt retour.* Agen est toujours, soit dit en assez mauvais vers :

> . . . . . . . Cette ville fameuse,
> De tant de belles le séjour,
> Si fatale et si dangereuse
> Aux cœurs sensibles à l'amour. *

» Dans ce moment les retraites et les missions multiplient autour de nous ; on y fait la guerre à Voltaire et à Rousseau ; mais, par un effet de cet esprit de contradiction, si fort quand il s'appuie sur l'esprit de philosophie, il est arrivé (je tiens le fait de la bouche même de nos libraires) qu'il s'est vendu, depuis six mois, un plus grand nombre d'exemplaires des œuvres de ces deux auteurs, qu'il ne s'en s'était vendu en vingt années. J'ajouterai, pour vous donner un moyen de plus d'apprécier l'opinion publique, qu'il est ici peu de familles qui n'aient souscrit au *Recueil des Victoires et Conquêtes des Français*.

» Les confrérie des *pénitens*, rétablies à Agen, réunissent beaucoup d'artisans, les dimanches et fêtes, dans les chapelles où ils chantent eux-mêmes les offices : ces confréries sont aux nombre de trois : les pénitens *blancs*, *bleus*

* *Voyage de Chapelle et Bachaumont.*

et *gris ;* elles ont des officiers et des dignitaires : on les voit figurer dans toutes les cérémonies religieuses qui se font publiquement ; chacune d'elles a ses compositeurs de musique, ses chantres et ses décorateurs, lesquels font assauts de motets, de voix et de magnificence dans les fêtes : cette lutte est favorable aux progrès de l'art musical, auquel on attache un si grand prix dans nos contrées, et peut-être est-il vrai de dire que les plus belles voix de l'Opéra se sont formées à chanter des motets parmi les pénitens. Nos confréries, où règne l'esprit de tolérance et de conciliation, exercent une bienfaisance active et continuelle envers leurs confrères indigens ; elles les soignent et veillent auprès d'eux en état de maladie ; elles fournissent aux frais de leur sépulture, et les portent à leur dernier asile avec une pompe décente et des cérémonies paternelles pleines du plus touchant intérêt. Cette institution, qui n'a pas toujours été ailleurs sans de graves inconvéniens, doit être infiniment appréciée dans un pays où il n'y a pas d'établissement public qui se charge des enterremens, et où le pauvre serait exposé à ne recevoir qu'une sépulture sans larmes et sans honneurs, si les pénitens, ses confrères, n'étaient

là pour lui rendre ces derniers et pieux devoirs.

» Les opinions libérales et constitutionnelles dominent dans ce département, principalement dans les campagnes. La plupart des laboureurs, devenus propriétaires, cherchent à cultiver à-la-fois leur esprit et leurs champs ; et je ne crains pas d'avancer qu'ils sont les plus zélés défenseurs de la liberté et de l'égalité selon la charte.

» Nulle part la voix de l'honneur n'est mieux écoutée que dans le département de Lot-et-Garonne ; nulle part on n'y manifeste plus d'estime pour les braves qui en sont les héros ou qui en ont été les martyrs, et pour les écrivains qui s'en montrent les généreux organes.

» Nulle part la loi n'est plus respectée et mieux obéie ; la propriété et la sûreté mieux garanties ; la cour prévôtale, depuis son installation, n'a eu, dans ce département, à punir qu'un seul acte séditieux, commis par un perruquier, sans complice, qui s'avisa d'arborer, de nuit, un chiffon tricolore sur la croix de la paroisse de son village.

» S'il nous reste quelque chose à désirer, c'est que l'influence de l'ordonnance royale du 5 septembre 1815 se fasse mieux sentir dans les actes de l'administration publique ; qu'on y adoucisse

la dureté de certains ressorts ; que l'on conseille à certaines gens qui doivent être assez étonnés de se trouver en place, de ne plus chercher à s'y maintenir par les moyens qui les y ont portés.

» Peu de nos jeunes Agénois se livrent à l'études des sciences et de la littérature ; le jeu, maladie endémique du pays, et la fréquentation habituelle des cafés, absorbent tout leur tems ; cette indifférence pour l'étude est d'autant plus inexcusable, que dans les hautes classes de la société, et même parmi le peuple, l'esprit naturel est peut-être plus commun que partout ailleurs. Point d'événement où la critique puisse mordre, qui ne soit traduit en couplets ; si quelque parti chante son triomphe, le parti vaincu ne manque jamais de parodier le chant triomphal. Cette disposition maligne brille surtout dans les *charivaris*, espèce de pots-pourri dans lesquels on célèbre les mariages contractés par des *veufs ;* la police, en quelques endroits, est parvenue à détruire cette coutume, dont la calomnie a souvent abusé.

» Agen possède une Société d'agriculture, sciences et arts, fondée par MM. les comtes de Lacépède, de Cessac, et par M. Paganel. »

(J'aurai occasion, dans mon discours suivant,

de parler de plusieurs membres résidans de cette société, qui méritent d'occuper une place honorable parmi les hommes distingués de toutes les classes dont s'honore le département de Lot-et-Garonne.)

*P. S.* Quelque indéterminé que soit le plan de voyage que je me suis fait, je me vois néanmoins dans la nécessité de suivre une sorte d'itinéraire, et de dévier le moins possible de la route sur laquelle je me suis ouvert des communications pécuniaires. On trouve partout des auberges, mais on ne trouve pas partout des banquiers, et nous n'en sommes plus au tems de Pythagore, où l'on faisait le tour du monde sans avoir un sou dans sa poche. Ce vil calcul d'argent, auquel tout est soumis dans notre âge de fer, ne me permettra pas de me rendre à Cahors; mais une lettre que je reçois de cette ville remplira complètement cette lacune de mon voyage, et ne me laisse d'autre regret que de ne pouvoir en aller remercier de vive voix mon aimable et spirituel correspondant. Je m'empresse également de publier une autre lettre dont l'auteur ne se contente pas de relever une erreur de fait où je suis tombé, mais dans laquelle il ajoute quelques détails historiques d'un très-haut inté-

rêt sur la ville d'Auch, où je n'ai fait que passer.

---

*A l'Hermite de la Guiane, à son passage à Agen.*

Cahors, ce 20 septembre 1817.

« Monsieur, en France, il n'y a que Paris et les provinces éloignées qui soient quelque chose, parce que Paris n'a pu encore les dévorer. Telle est l'opinion de Montesquieu, de Jean-Jacques, et de beaucoup d'autres philosophes; elle est empreinte dans tous vos ouvrages; elle a guidé vos pas dans le midi de la France, et dirigé vos excursions dans les Pyrénées; elle m'enhardit à appeler vos regards sur une contrée éminemment française, riche en glorieux souvenirs, et fertile en grands hommes. J'ose donc vous inviter à passer quelques jours à Cahors, et plus spécialement à suivre les bords du Lot depuis Aiguillon jusque dans nos murs. Vous ferez le voyage à cheval; vous serez seul, et vous jouirez mieux de la route. Il est des plaisirs qui perdent de leur prix s'ils sont partagés. Si j'étais votre compagnon de voyage, je vous montrerais, à Preyssac, le berceau du maréchal duc d'Istrie (général Bessières). Tout Français, digne de ce nom, doit une larme à

ce guerrier qui commanda, comme Turenne, la meilleure cavalerie de l'Europe, et qui vécut et mourut comme lui. Plus loin, s'offrirait à vos regards une petite ville nommée *Luzech*, où quelques antiquaires ont placé les ruines d'*Uxellodunum*, dernier boulevart des Gaules contre l'ambition de César. De là le souvenir se repose sur le délicieux hermitage où Le Franc de Pompignan tâchait d'oublier Voltaire, et vengeait de son mieux les mânes de Rousseau. Dans ce même château de Cay, un philosophe pratique, dont je tairai le nom, borne ses occupations et ses plaisirs à perfectionner l'agriculture, et à s'essayer quelquefois avec succès dans la science de Vaucanson.

» Sur la rive opposée, et non loin du castel d'où les marquis de Cessac venaient, la jambe nue, rendre aux évêques de Cahors, à leur entrée dans cette ville, le même service que rendit Amand à Mardochée, habite dans sa terre de la Grezète l'un de nos modernes Cincinnatus, le lieutenant-général Ambert, ami de Moreau, et digne de commander aux braves qui, sur le bord de la Loire, ont ordonné au monde l'exemple de la plus héroïque résignation.

» Plus loin, et au-dessous du vieux château

des évêques-comtes de Cahors, a reçu le jour, au village de Merniez, le premier ministre et l'ami de Murat, M. le comte de Mosbourg, qui, dépouillé de ses dignités, a conservé en France et dans les Etats prussiens ses titres et ses dotations de la munificence, j'oserai dire de la justice de Sa Majesté et du roi de Prusse.

» Arrivé dans la capitale du département du Lot, vous verrez, non une ville riche et commerçante, mais une cité laborieuse où la misère ne se montre jamais dans sa nudité, où l'on est heureux, parce qu'on y sait borner ses désirs, où l'on ne brille point par un vernis de politesse, parce qu'on s'y distingue par une bonté franche et une sincère cordialité; où l'on est vrai, parce que le pauvre lui-même peut se régaler d'un vin généreux à trois sous la pinte; où l'on aime la liberté, parce qu'on y méprise la richesse et que le pays est très-montagneux, où il y a moins de génie à quinze ans, et plus d'hommes à trente.

» Vous ne verrez point de belles places, de belles rues, de vastes édifices, mais un boulevart agréable, des environs pittoresques, les ruines d'amphithéâtre, d'aqueducs et de temples romains, les remparts qui défendaient la cité du côté du nord, une cathédrale gothique,

dont les deux coupoles font l'admiration des étrangers ; vous verrez ses trois ponts, celui sur-tout à la porte duquel fut attaché le premier pétard dont on ait fait usage au siége d'une place, fixera vos regards. Il rappelle de si grands souvenirs! C'est sur ce pont que la petite armée d'Henri IV traversa le Lot pour entrer dans la ville basse, où de nouveaux périls attendaient ce héros ; et dans celle des Boucheries, où il lutta trois jours contre les efforts désespérés d'une garnison altérée du sang calviniste. La maison où le bon roi vint descendre, à son entrée dans Cahors, subsiste encore, on y voit la chambre où il fut reçu, le fauteuil vermolu sur lequel il reposa. On serait tenté de croire que la faux du tems respecte tous les objets qui peuvent rappeller ce bon prince et ajouter au culte qui lui est dû. Elle a moins respecté ce monument, commencé l'on ne sait trop dans quel objet, et dont il ne reste qu'une grosse tour, dite du *pape Jean*. C'est en effet ce Jacques d'Euze, né à Cahors, d'un cordonnier, qui fut pape sous le nom de Jean XXII, vers le milieu du treizième siècle. C'est lui qui, dans le conclave où l'on délibérait sur le choix du pape, s'écria, en ceignant lui-même la tiare : *Ego sum papa*,

et ne démentit point son caractère, lorsqu'il excommunia l'empereur, lorsqu'il vit tomber à ses genoux le duc de Bavière, et rendit le pouvoir des papes formidable à toute la chrétienté.

» Il naquit aussi dans nos murs, ce dernier martyr de Toulouse, qui vit, en 1793, son frère aîné, lieutenant-général, tomber, à Perpignan, sous la hache révolutionnaire; qui, lui-même, partagea au 18 fructidor la glorieuse proscription des Barthélemy, des Barbé-Marbois, des Mathieu Dumas, et qui, le 17 août 1815, dans un poste où le Roi l'avait placé, expira sous le fer des cannibales condamnés depuis à *cinq ans de réclusion* par une cour prévôtale. Ne fixeraient-ils pas aussi vos regards ces lieux qui ont vu naître ce prince infortuné dont l'histoire seule dévoilera la conduite et le caractère; qui parvint sur le trône, malgré lui peut-être; qui fut écrasé sous ses débris, et qui regretta plus d'une fois, sans doute, à sa dernière heure, le hameau où il reçut le jour, l'idiome natif de nos campagnes et les plaisirs de son enfance:

*Labitur et dulces moriens reminiscitur Argos?*

» Bon Hermite, détournez vos regards, reportez-les sur le collége royal où fut élevé le *cygne*

*de Cambrai ;* sur cette fontaine dont les eaux font tourner un moulin adossé au rocher, et qui mêle ses flots à ceux du Lot : c'est là qu'il rêvait aux amours d'Eucharis, et qu'il parait la vertu de tous les charmes de sa jeune imagination. Cette académie est celle où Cujas, au commencement du seizième siècle, donna ses premières leçons de droit ; où l'ami de François I^er^, Clément Marot, ouvrit la carrière à nos plus grands poètes. Notre patrie revendique Fenelon et Marot, non-seulement comme ses élèves, mais encore comme ses enfans.

» Parlerai-je du général Dellard, digne enfant de nos contrées ? Oui, sans doute : ce brave, couvert d'honorables cicatrices, se fait gloire d'être le fils d'une pauvre marchande ; et, n'ayant pu l'élever jusqu'à lui il se fait honneur de montrer partout cette heureuse mère dans le costume simple de nos artisans, qu'elle a voulu conserver

» Notre département compte beaucoup d'autres officiers-généraux dont j'épargnerai la modestie ; mais nos contrées ont vu des triomphes aussi honorables que ceux des armes. Ceux qui ont fait connaître à notre département la culture du tabac, qui ont amélioré celle de la vigne, et propagé le goût et l'étude des sciences, les noms

des Rosier, des Izarn, des Agar, des Bouissés, des Plessis, etc., etc., brillent avec avantage à côté de ceux des Galdemard, des Dellard et des Dufour.

» Je ne parle point de nos dames; je veux vous laisser le plaisir de les apprécier vous-même.

» Venez donc au milieu de nous; il y a sans doute un peu d'orgueil dans ma prière; mais c'est peu de vous admirer, l'on vous aime, et l'on donnerait tout au monde pour vous retenir quelques jours.

» Je vous prie d'agréer, etc.

» B*****, *de Cahors.* »

---

Paris, 21 septembre 1817.

« Aimable hermite, nous lisons vos excursions dans le midi de la France avec tant de plaisir, que vous nous pardonnerez de relever une erreur qui vous est échappée sur le lieu de la naissance de l'illustre Arnaud, cardinal d'Ossat (*Mercure* du 20 septembre, page 556).

» Il naquit en 1537, à la Roque-Magnoac entre Castelnau-de-Magnoac (Hautes-Pyrénées) et Masseube (Gers). Il était fils d'un forgeron. Sa mère était née à Cassagnebère sous Aurignac

aujourd'hui district de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), et alors du diocèse de Comminges. Ce sera le mot *Aurignac*, écrit en abrégé, qui aura induit en erreur Moréri et ces copistes ; il n'y a point des village de Cassagnebert, ni de Cassanhabère auprès d'Auch, ainsi qu'aurait pu vous l'apprendre l'estimable abbé Alexandre, frère de votre aubergiste, qui, malgré son énorme corpulence, a toujours vaincu à la course les Basques les plus agiles.

Ce qui pouvait, à Auch, vous rappeler la mémoire du cardinal d'Ossat, c'est qu'il avait été quelque tems régent dans les classes du collége d'Auch, ce que Moréri ne dit pas.

» La fondation de ce collége, qui a joui longtems d'une juste célébrité, offre une particularité remarquable.

» Le cardinal de Clermont-Lodève, doyen du sacré collége, et archevêque d'Auch, ayant légué aux pauvres de cette ville la moitié de son bénéfice, au moment de son décès cette moitié monta à la somme de 500 mille livres ; en février 1540. Le successeur de ce cardinal, qui fut le célèbre cardinal de Tournon, allié des Poignac, décida que l'*ignorance étant une pauvreté de l'ame beaucoup plus déplorable que celle*

*du corps*, on devait, dans l'emploi du legs de *son prédécesseur*, *préférer l'instruction de la jeunesse aux alimens des pauvres ;* et, en conséquence, il obtint de François Ier, le 11 mars 1545, des lettres-patentes pour l'établissement du collége, dont deux illustres cardinaux sont ainsi les fondateurs, et qui eut pour régens, d'Ossat, Nostradamus, Macrobe, Turnèbe, Muret, Régis et Montgaillard. Les jésuites furent mis en possession de ce collége (en 1590), pendant que le marquis de Biron, qui fut maréchal de France, et Henri de Savoie, sans être prêtres ni l'un ni l'autre, se disputaient les revenus de ce riche archevêché, s'autorisant tous deux des ordres d'Henri IV.

» Ceux qui aiment les vieilles cérémonies auraient appris avec plaisir que lorsque l'archevêque d'Auch prenait possession, le baron de Montau était obligé de l'attendre à la porte de la ville, en casaque blanche, sans manteau, tête et une jambe nues, de prendre les rênes de la mule du prélat, et de le diriger jusqu'à la porte de l'église, de l'aider à descendre et de le conduire jusqu'à son trône, enfin de le servir pendant son dîner. Pour prix de cette acte de vasselage, le baron devenait

propriétaire de la mule et de toute la vaisselle d'or et d'argent qui avait servi au repas.

» On raconte qu'en 1600 un bourgeois de Nevers, intendant de la maison de Nemours, ayant été nommé archevêque d'Auch, le baron de Montau, prenant pour prétexte le froid excessif, couvrit sa jambe, le 8 novembre, d'un bas de toile très-fine et couleur de chair, ne croyant pas devoir être très-exact à l'égard d'un *vilain*. L'archevêque s'en aperçut, et pardonna au vassal, qui ne dédaigna point d'enlever la vaisselle d'or et d'argent, comme si elle eût appartenu à un prince.

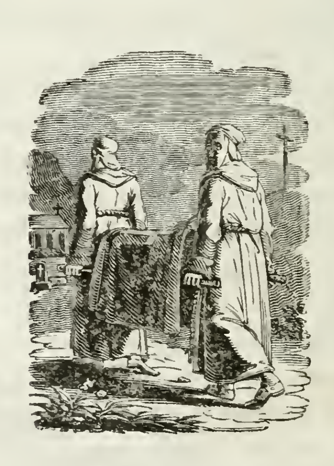
» En 1547, le cardinal de Tournon, dont nous venons de parler, et dont la modestie égalait le savoir, n'avait que de la vaisselle de verre d'un travail très-délicat. Le baron de Montau ne se fit aucun scrupule de briser, à coups de bâton, et sous les yeux du prélat, des évêques suffragans et de toute la noblesse de la province, tout le service du cardinal, auquel il ne ménagea point les reproches les plus injurieux. Cet outrage priva pour toujours la ville d'Auch de la présence de cet illustre archevêque.

» Il n'est pas hors de propos de rappeler à notre mémoire que la belle Marguerite de Valois,

reine de Navarre, sœur de François I^er^, auteur de *l'Heptaméron*, était, en sa qualité de comtesse d'Armagnac, chanoinesse honoraire de la cathédrale d'Auch, et qu'elle se faisait payer régulièrement son droit de présence, lorsqu'elle assistait aux offices célébrés par le chapitre.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de mon bien ancien attachement et de ma considération distinguée.

» *Le général* A. J., *baron de* L. P. »



N° XXI. — 18 *octobre* 1817.

# L'HERMITAGE

## ET LA PIERRE DE MONCRABEAU.

---

*Hodieque manent vestigia.*

Les traces en restent encore.

M. Lescale m'avait laissé au *cercle des Amis du Roi*, où l'on a vu que j'ai mis à profit ma conversation avec un jeune homme dont le goût et l'instruction m'ont paru réfuter le reproche d'ignorance qu'il fait à la jeunesse de cette ville. Mon introducteur vint me reprendre, et nous allâmes dîner ensemble chez M. A*** M***, un des premiers négocians d'Agen, auquel j'étais recommandé.

Le dîner fut long, comme dans toutes les villes de province. L'horrible procès de l'Aveyron,

dont la France entière est occupée, avait été mis sur le tapis, et nous aurait infailliblement conduits jusqu'au dessert, si le maître de la maison, d'un regard significatif, n'eût prévenu les interlocuteurs de l'inconvenance d'un pareil entretien en présence d'un parent de l'infortuné Fualdès, qui se trouvait au nombre des convives. On se rejeta sur les élections; sur cette fureur de migration qui dépeuple la vieille Europe; sur l'incendie révolutionnaire qui s'étend sur l'Amérique : sujets un peu sévères par eux-mêmes, et que M. Lescale eut le talent d'égayer par des observations tout à-la-fois piquantes et philosophiques. Contre l'ordre naturel des propos de table, qui deviennent ordinairement plus frivoles quand arrivent les vins d'entremets, la conversation prit un caractère plus sérieux vers la fin du repas. Il fut question d'agriculture, d'industrie, de commerce, et chacun parlant à son tour, et de ce qu'il savait (ce qui n'est pas très-commun en France), on dit d'assez bonnes choses que j'ai le mérite d'avoir bien écoutées. Un monsieur que j'entendis nommer *Lacoste*, et qui jouit de tout le bonheur auquel puisse prétendre dans ce monde un être

raisonnable, c'est-à-dire d'un joli domaine qu'il cultive, d'une nombreuse famille dont il est chéri, et de cette indépendance de caractère et de position qui assaisonne tous les autres biens de la vie ; ce M. Lacoste, d'autant plus heureux qu'il paraît mieux connaître le prix de ce qu'il possède, répondit à peu près en ces termes aux questions que je lui adressai sur l'état actuel de l'agriculture dans ce département.

« Le département de Lot-et-Garonne est essentiellement agricole ; de vieux préjugés, une pratique routinière, plus difficile à déraciner dans les provinces du midi de la France que partout ailleurs, l'usage presque exclusif du *colonage partiaire*, * ont retardé long-tems parmi nous les progrès de l'agriculture, qui commencent néanmoins à se faire sentir, grâce à l'exemple donné par quelques grands propriétaires qui vivent sur leurs terres, dont ils dirigent eux-mêmes la culture.

» Au nombre de ces véritables bienfaiteurs de la contrée ( parmi lesquels il oublia de se

* Exploitation à moitié fruits entre le fermier et le propriétaire.

compter lui-même), je mets au premier rang M. Carrère aîné, propriétaire à Redon, dans le canton de Puymirol : c'est à lui que nous devons le perfectionnement du *rouleau à dépiquer le blé*, celui de la charrue, le moyen d'obtenir une *récolte abondante de carottes dans une terre emblavée*, et plusieurs autres pratiques, à l'aide desquelles, en doublant, en triplant le produit de ses terres, il s'est fait, dans l'économie rurale, une réputation que relèvent encore l'urbanité de son esprit, la noblesse de son caractère et la bonté de son cœur. Il exerce cette dernière vertu non-seulement envers les pauvres qu'il soulage d'une main libérale, mais envers ses voisins agriculteurs qui viennent s'instruire auprès de lui, et auxquels il donne à-la-fois l'exemple et le précepte.

» Indépendamment des plantes céréales et des prunes d'ente, connues sous le nom de *pruneaux d'Agen*, dont nous ferons une récolte considérable, nous cultivons en grand le chanvre et le tabac ; cette dernière plante est pour nous un produit nouveau, et commence à réaliser de grandes espérances.

« Ce n'est pas après avoir bu, comme nous

venons de faire, des vins de Thésac, de Péricard, de Buzet, d'Aiguillon, que plusieurs de ces messieurs ont pris pour des vins d'Alicante, de Xérès, de Madère, qu'il devrait être permis de dire que nous avons de très-beaux vignobles dont nous ne savons point tirer parti. Quelques bouteilles de succession, exhumées du caveau où elles ont vieilli, ne prouvent rien en faveur de la cuve : en général, nos vins ne sont pas bons, et pourraient être excellens. Rozier et Chaptal à la main, nous pourrions arriver à de meilleurs procédés de fabricatiom ; mais les débouchés nous manquent pour l'exportation, et il est inutile de penser à avoir de bons vins dans un pays où le propriétaire est forcé de les convertir en eau-de-vie pour en trouver la consommation sur les lieux mêmes. Quel moyen nous reste-t-il de les perfectionner? un seul (M. Lafond du Cujala l'indique dans son excellent *Annuaire statistique* de notre département) : multiplier les grandes routes, achever celles qui sont commencées, et ouvrir un canal de jonction de la Garonne avec l'Adour. »

Ces projets, que l'administration seule peut réaliser, furent discutés par M. M*** dans l'in-

térêt commun de l'agriculture et de l'industrie commercial, dont il nous fit connaître en peu de mots les élémens et les produits.

» Cette industrie s'exerce dans le département sur trois objets principaux : la fabrication des *toiles à voile*, celle des *tabacs*, et les *usines pour l'exploitation du fer.*

» La plus considérable des manufactures de toiles à voile, à Agen, a été créée par M. Gounon. Cet utile établissement, qui ne peut se soutenir qu'à l'aide d'une protection spéciale de la part du gouvernement, s'est relevé, par ses soins, en 1802, de l'inactivité complète où il était réduit; mais il est loin encore de l'état florissant où pourrait le porter l'adoption des nouveaux procédés mécaniques, dont le perfectionnement, il faut bien l'avouer, se fait à peine sentir dans nos fabriques.

» Les tabacs de Clairac et de Tonneins, dont la seule réputation (comme disait tout à l'heure assez plaisamment M. Lescale) faisait jadis éternuer d'un bout de la France à l'autre, forment encore la branche la plus importante de notre commerce ; et ce genre d'industrie, ainsi que celui des toiles à voile, méritent d'autant plus

d'encouragement que notre agriculture nous fournit la matière première.

» L'exploitation du fer emploie dans ce département sept usines, dont les travaux actuels se bornent à couler quelques milliers de quintaux de fer en gueuse et en fonte moulée. Le même obstacle, l'extrême difficulté des communications, qui s'oppose aux progrès de la fabrication de nos vins, arrête ceux de nos usines. L'esprit de routine n'est qu'un obstacle secondaire, les lumières le dissipent ; mais encore faut-il qu'elles puissent arriver. »

Ces considérations générales conduisirent M. M** à nous parler de quelques fortunes brillantes obtenues par la voie du commerce (principalement dans celui de la draperie commune), et à nous citer, sous les rapports les plus honorés et les plus honorables, les Barsalon, les Dumon, les Menne et les Gignoux, qui tiennent un rang distingué parmi les commerçans de cette ville.

Le premier de ces noms, celui de M. Barsalon jeune, me rappela un *hermitage* fameux dans la légende agénoise, dont ce négociant est aujourd'hui propriétaire : bien instruit de la grâce obligeante qu'il met à en faire les hon-

neurs à ses amis et aux étrangers ; c'est par cette visite que je commençai mes courses aux environs d'Agen, toujours accompagné du malin et spirituel bossu.

Cet hermitage, dont l'accès un peu rude aurait pu m'effrayer avant que j'eusse fait l'essai de mes forces au *pic du midi*, est situé au nord, sur le coteau qui domine la ville d'Agen. Ce monument, creusé dans le roc, est l'ouvrage des pieux solitaires qui l'ont successivement habité pendant près de trois siècles. L'église, plusieurs chapelles, un escalier à trois palliers, d'une construction remarquable, y sont taillées en pleine roche ; de belles eaux, dont, comme de raison, la source est miraculeuse, sortent de l'église, et se répandent dans les jardins de l'hermitage. Du haut de la terrasse, la vue est superbe et s'étend jusqu'à la chaîne orientale des Pyrénées.

Cet hermitage a été visité par de fameux personnages, notamment par la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, qui s'y rendit à pied, avec toute sa cour, le 10 août 1621 ; la reine y venait invoquer les prières de l'hermite contre le malheur de sa stérilité. Ses vœux ne furent exaucés que dix-sept ans après ; ce qui

peut faire douter que les prières du vieil hermite y aient eu la meilleure part.

M. Barsalon embellit chaque jour ces lieux, consacrés par de mémorables souvenirs, et se propose d'amener au pied des murs de la ville les eaux de la source merveilleuse à laquelle les femmes de quarante-cinq ans ont une foi toute particulière.

En parcourant le vallon de Vérone, où je fus frappé de la beauté du site, M. Lescale me fit voir de loin l'antique manoir de Scaliger : j'appréciai la répugnance qu'il témoignait à y entrer; et, sans insister davantage, je le suivis dans une maisonnette, auprès de la *vieille fontaine*, où tout en faisant, de bon appétit, un déjeûner rustique, il fit passer rapidement sous mes yeux les hommes célèbres qui ont jadis illustré ce pays.

« Quoique nous soyons ici sur la terre classique de l'érudition, je ne vous parle pas de Sulpice Sévère (me dit-il), parce qu'il n'est rien moins que prouvé qu'il soit de ce pays. Je commence par un véritable Agénois, par ce Bernard de Palissy, ce fils d'un potier de terre du seizième siècle, dont Fontenelle a dit : *qu'il fut*

*aussi grand physicien que la nature seule en puisse fournir.* Ce n'est pourtant pas là son plus beau titre ; sa véritable gloire est dans le grand caractère qu'il déploya durant les guerres civiles ; dans la réponse sublime qu'il fit à Charles IX : *J'ai pitié de vous* ( lui disait ce prince ), *mais je serai contraint de vous livrer à vos ennemis*, *si vous ne changez de religion* ( Palissy était calviniste ). — *Sire*, répondit-il, *vous ne parlez pas en roi*, *et j'ai pitié de vous*, *à mon tour*, *quand vous prononcez ces mots : je suis* CONTRAINT ; *je vous dirai, moi, en langage royal*, *que vous, les Guisarts et tout votre peuple, ne sauriez contraindre un potier à fléchir les genoux devant des idoles.*

» Si je mets la valeur guerrière au premier rang des vertus civiques, c'est quand elle s'allie avec un noble cœur, avec une ame généreuse : c'est vous dire assez le cas que je fais de ce Blaise de Montluc, dont je vous ferai voir le château d'Estillac, si vous êtes curieux d'en examiner la vieille porte, garnie de gros clous taillés en pointes de diamant, contre laquelle ce guerrier fanatique s'amusait à lancer, comme une balle de paume, les huguenots qui tombaient entre ses mains, et qu'il faisait ensuite

pendre, sans autre forme de procès, aux barreaux de la fenêtre de sa chambre à coucher, pour égayer son réveil.

» L'éloge de mon aïeul, plus ou moins légitime, Jules-César Scaliger, que je vous ai fait lire dans le second *Recueil des travaux de la société des sciences et des arts d'Agen*, ne me laisse rien à vous apprendre sur ce prince des érudits. — Excepté le nom de l'auteur de ce même éloge, où j'ai trouvé beaucoup d'esprit et de talent. — Ce nom est moins connu par quelques travaux littéraires, qui suffiraient à toute autre fortune académique, que par une assez bonne plaisanterie que Rivarol a délayée dans son gros volume du *Petit Dictionnaire des Grands Hommes*; en un mot, l'auteur de cet éloge, couronné, à juste titre, par notre académie, est M. Briquet......... Ne voilà-t-il pas que vous riez bêtement comme un autre : *ô triste pecus! natio jactabunda*, comme disait mon vieux grand-oncle ; il existe donc une tyrannie à laquelle tu n'échapperas jamais, celle du ridicule !.....

» Théophile de Viaux est encore un de nos compatriotes ; le jésuite Garasse lui fit une pe-

tite réputation d'athéisme et de je ne sais plus quelle autre peccadille qui faillit le conduire du cachot de Ravaillac, où il fut enfermé, au bûcher, où il ne fut pourtant exécuté qu'en effigie : ce qui n'empêcha pas que ses poésies ne soient pleines d'imagination et de verve, et que la *doctrine curieuse* du père Garasse ne vaille pas un des *impromptu* de Théophile.

» Je ne vous parlerai du capitaine Lapoujade, né au commencement et mort à la fin du dix-huitième siècle, que pour vous citer un homme qui se rendit célèbre par des vers pleins d'esprit, de grâce et de finesse, sans avoir su ni lire ni écrire.

» Demain, je vous ferai voir, à Moncrabeau, la maison du brave et malheureux Duvignau, qui vint à la barre de la Convention, quelques jours avant le 31 mai 1793, dénoncer Marat et Roberspierre, et qui périt sur l'échafaud, victime de son dévouement patriotique. Duvignau est connu dans la littérature par un recueil de poésies fugitives, une jolie comédie de *Suzette*, et un *Eloge du maréchal de Biron*. »

En continuant notre promenade dans le vallon, M. Lescale, dont je ne me lassais pas

d'admirer l'étonnante mémoire, me récita une très-jolie pièce de vers intitulée : *Mes Souvenirs dans le vallon de Vérone.*

» M. Raymond Noubel, auteur de cette élégie (continua M. Lescale), est le Didot de l'Agénois : tout à-la-fois imprimeur et poète, il réunit, à l'habileté du typographe, les talens de l'homme de lettres, les connaissances du savant et les vertus du citoyen. On doit le compter au nombre des hommes qui honorent en France une des plus honorables professions. »

C'est un devoir, pour tout voyageur, d'aller à Moncrabeau prendre ses *lettres-patentes*, qui ne sont pas des *lettres de créance*, comme chacun sait, puisqu'elles donnent à *tous agrégés* le droit *de mentir en tous lieux, sans porter préjudice à autre qu'à la vérité*. Au risque de la conclusion qu'on en voudra tirer, et contre laquelle protesteront, j'espère, tous mes écrits, je dois avouer que j'ai fait le voyage, que je me suis assis sur la *pierre de vérité* avec toutes les cérémonies d'usage, et que j'ai reçu mon *brevet*, dont je promets néanmoins de ne me jamais prévaloir. Voici, en peu de mots, l'ori-

gine de la singulière célébrité que Moncrabeau s'est acquise :

Au commencement du dernier siècle, quelques militaires, retirés dans cette petite ville, formèrent une société qui se rassemblait sous la halle, pour y parler des affaires publiques et des événemens du pays : cette réunion avait ses *Métra*, * ses *abbés Trente-mille-hommes*, qui suppléaient, par des nouvelles de leur invention, à celles qu'ils n'apprenaient pas assez vîte : leur talent, dans ce genre, fit une réputation à la ville où ils avaient établi cette fabrique de *hableries*, et valut à Moncrabeau le titre de chef-lieu de la diète générale des *menteurs*, *hableurs* et *craqueurs* du royaume. Un plaisant du pays rédigea des lettres-patentes, qu'il fit imprimer, et les expédia, dans toute l'Europe, à ceux qu'il jugea dignes d'un pareil honneur : depuis lors, les habitans de Moncrabeau ont ajouté à cette plaisanterie celle de conduire l'étranger qui fait quelque séjour au milieu d'eux à la salle de la diète, c'est-à-dire

* Nouvelliste de l'arbre de Cracovie, au Palais-Royal.

sous la halle ; et de le faire asseoir sur la *pierre* dite *de la vérité*, et de lui expédier son brevet en bonnes formes.

Je n'ai point voulu quitter le département de Lot-et-Garonne sans voir Nérac, où tous les objets rappellent la mémoire du meilleur et du plus grand des rois. Pendant les six lieues d'une assez mauvaise route de traverse, je remis mon compagnon de voyage sur le chapitre des hommes distingués dont l'Agénois est la patrie.

« Parmi les membres dont se compose la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen, j'ai déjà fait mention, me dit M. Lescale, de MM. Lafond du Cujula, Noubel, Menne, Carrère, et du secrétaire perpétuel de cette société, M. de Saint-Amant, président du conseil-général du département, auteur d'un voyage estimé aux Pyrénées et dans les Landes, et de plusieurs Mémoires académiques d'un grand intérêt ; il s'occupe en ce moment d'une *Flore départementale ;* il a formé chez lui un beau cabinet de minéralogie et d'histoire naturelle, et cultive avec soin, dans ses jardins, des plantes rares et des arbres étrangers.

» M. de Lacépède est né dans nos murs ; on peut oublier les places éminentes qu'il a occupées, on n'oubliera ni ses ouvrages, ni les services qu'il a rendus à la science, aux arts et à ses concitoyens, qui l'honorent et le chérissent. M. de Lacépède est un des fondateurs de l'académie d'Agen.

» M. le comte de Cessac, ex-ministre, membre de l'Académie française, né dans la même ville, a les mêmes droits à la reconnaissance de ses habitans : il est auteur de *l'Officier en campagne*, et d'une partie du *Dictionnaire militaire* de *l'Encyclopédie méthodique*.

» *L'Essai sur la révolution française*, de M. Paganel, ex-conventionnel, né à Villeneuve-d'Agen, a été écrit sous la dictée d'un esprit libre et d'un cœur français.

» L'ex-ministre comte de Narbonne est aussi mon concitoyen. Cet officier-général, recommandable par toutes les qualités du cœur le plus noble et de l'esprit le plus aimable, est mort à Torgau. M^me^ la comtesse de Narbonne, sa veuve, habite à Agen, dans une portion du couvent des ci-devant Jacobins, qu'elle a achetée, et où elle fait bénir sa présence et la mémoire de son époux.

» C'est également à Agen qu'est né M. le comte de Valence, qui a si puissamment contribué aux premiers succès obtenus par les armées françaises dans la guerre de la révolution.

» Le nom des deux frères Gérard et Antoine Lacuée, tous deux colonels, morts au champ d'honneur, à la tête de leurs régimens, a été donné, par décret, à la rue d'Agen où se trouve leur maison paternelle; mais, si vous tenez note de ce fait, n'oubliez pas d'ajouter que des noms glorieux, qui devraient être écrits en lettres de bronze sur une plaque de marbre, sont ici, comme à Paris, comme à Genève, comme partout, mesquinement peints sur le plâtre, en lettres noires, que la pluie efface chaque jour. Pourquoi la société, si prodigue dans les châtimens qu'elle inflige, est-elle si avare dans les récompenses qu'elle décerne?

» M. le baron Lacuée, premier président actuel de la cour royale, est frère de M. le comte de Cessac, et père de ces deux jeunes héros.

» La même cour royale s'applaudit de compter au nombre de ses présidens M. Bergognié,

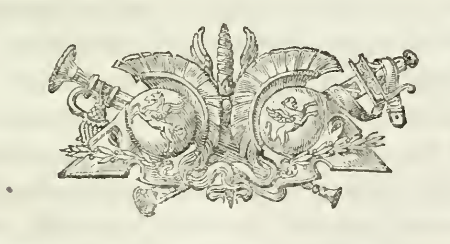
jurisconsulte aussi distingué que magistrat fidèle aux principes de la liberté et de la royauté constitutionnelles : son fils aîné était préfet du Jura en 1814, et de la Haute-Loire en 1815.

» M. le général Rouget, qui commande notre département, est un officier profondément imbu de l'esprit français et de l'honneur national ; il a commandé à Bilbao en Espagne pendant deux ans ; et ( ce qui ne paraîtra pas un éloge vulgaire à ceux qui ont partagé ses glorieux travaux ) il s'est acquis, dans ce poste difficile, l'estime et l'affection des Espagnols eux-mêmes. Le général Rouget est frère de M. Rouget de Lille, auteur des vers et de la musique de ce beau chant national qui conduisit nos premières armées à la victoire, et et que n'ont pu flétrir les voix impies qui l'ont, un moment, associé à leur fureur.

» Agen est également la patrie de M. le baron Menne, maréchal-de-camp ; du général Lafont-Blaniac, et du général Sarrazin... *de quo silere, pium est.* »

Je ne pourrais rien dire sur la ville de Nérac que n'ait dit avant moi, et beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, M. de Villeneuve-

Bargemont, ancien préfet du département de Lot-et-Garonne, dont la notice imprimée est un modèle de goût, d'élégance et de précision à offrir à ces annalistes loquaces, qui ne trouvent pas le moyen de vous faire, en moins d'un volume in-4°, l'histoire de la plus misérable bourgade. J'aime mieux, tout en parcourant la *garenne de Nérac*, raconter à mes lecteurs l'aventure de la jolie petite *Fleurette*, la première et peut-être la plus douce conquête du *grand Béarnais*.



N° XXII. — 1er *novembre* 1817.

## FLEURETTE.

—

*Nomen tenuisse puellæ.*
OVIDE, *Met.*

Le nom de la jeune fille en est resté.

Je n'aime point les chapitres inutiles ; et quelque plaisir que j'eusse trouvé à m'étendre sur la description de la ville de Nérac, où l'on ne peut faire un pas sans retrouver les traces du *bon roi*, j'ai dû me borner à renvoyer mes lecteurs à la *notice* de M. de Villeneuve-Bargemont, qui a tout dit, et tout dit à merveille, sur cette antique résidence des rois de Navarre. Je passe ainsi à travers la ville sans m'arrêter, même à *la halle*, même au *marché au charbon*, bien que l'on raconte encore l'anecdote de *la belle boulangère* et celle du charbonnier *Cap-*

*chicot*, que je me promets bien de ne pas oublier, si jamais je fais un livre sur l'origine des *privilèges, maîtrises et jurandes.* *

Je ne m'amuse pas à relever et à dépeindre les ruines du château, dont il ne reste sur pied que la partie septentrionale, où se trouve une galerie curieuse par le morceau de sculpture qu'elle renferme. J'arrive promptement à l'extrémité de l'allée des Ormeaux ; et en suivant, sur la rive droite, les méandres charmans de la Baize, je me trouve dans cette *garenne*, peuplée, pour ainsi dire, des souvenirs de la jeunesse de Henri IV.

Je m'assieds, près de la fontaine Saint-Jean, à l'ombre de deux magnifiques ormes dont l'un fut planté par Henri IV, et l'autre par Marguerite de Valois ; de là je vois les débris de la chapelle que l'on avait fait bâtir pour que la reine ( catholique au milieu d'une cour protestante ) s'y livrât plus facilement à l'exercice du culte dont elle faisait profession. Lorsqu'à la honte

* Les boulangers et les charbonniers de Nérac avaient obtenu de Henri IV la concession de l'emplacement qu'ils occupent encore en vertu d'un privilége dont la véritable cause n'a pas été stipulée au contrat.

des lumières, dont on vante sans cesse les progrès, on voit le fanatisme, dont le poignard atteignit Henri IV, se réveiller auprès de son berceau, on ne lira pas sans intérêt, et peut-être sans une utile humiliation, ce fragment, extrait des Mémoires de Marguerite de Valois, publiés par Auger de Moléon.

« Cette félicité ( dit cette princesse en par-
» lant de sa réconciliation avec son époux ) me
» dura l'espace de cinq ans que je fus en Gasco-
» gne avec lui, faisant, la plupart de ce tems-
» là, notre séjour à Nérac, où notre cour était
» si belle, que nous n'envions point celle de
» France, y ayant madame la princesse de Na-
» varre sa sœur, qui, depuis, a été mariée à
» M. le duc de Bar, et moi avec bon nombre
» de dames et filles, et le roi mon mari étant
» suivi d'une belle troupe de seigneurs et de
» gentilshommes, aussi honnêtes gens que les
» plus galans que j'aie vus à la cour, et n'y
» ayant rien à regretter en eux, sinon qu'ils
» étaient huguenots; mais, de cette diversité
» de religion, il ne s'en oyait point parler; le
» roi mon mari, et madame la princesse sa
» sœur, allant d'un côté au prêche, et moi et

» mon train à la messe en une chapelle qui est
» dans le parc, d'où, comme je sortais, nous
» nous rassemblions pour nous aller promener
» ensemble, ou dans un très-beau jardin qui a
» des allées de lauriers et de cyprès fort lon-
» gues, ou dans le parc que j'avais fait faire en
» des allées de trois mille pas, qui sont au long
» de la rivière. Le reste de la journée se passait
» en toutes sortes de plaisirs honnêtes, le bal
» se tenant d'ordinaire l'*après-dînée* et le soir. »

Si l'on ne connaissait l'histoire de cette première épouse de Henri IV que par les Mémoire que nous a laissés cette princesse, où elle se peint comme un modèle de sagesse et de pudeur, on pourrait, sans affecter une grande sévérité de principes, blâmer hautement, en visitant les lieux que je parcours, les amours infidèles dont le jeune héros y a laissé de nombreux souvenirs, sans même parler de la belle grecque (M^lle^ d'Ayelle), de la jolie Le Rebours et de la tendre Fosseuse, toutes trois *filles d'honneur* de Catherine de Médicis, près de qui les charges étaient, comme on le sait, de véritables *sinécures;* mais le caractère et la conduite de Marguerite sont trop bien connus pour ne

pas excuser, en grande partie, les torts du galant béarnais envers une épouse dont Charles IX avait dit : « En donnant ma sœur Margot au » prince de Béarn, je la donne à tous les hu» guenots du royaume » ; il aurait pu ajouter : « sans l'enlever au duc de Guise. » L'indulgence, je dirai même le respect que l'on a pour les faiblesses d'un roi qui les racheta par tant de vertus solides, ne m'empêche pas de signaler dans nos mœurs une inconséquence (je trouverais facilement une expression plus dure et plus vraie) dont chaque page de notre histoire renouvelle le scandale.

De tous tems, la religion et la morale ont mis au rang des crimes la violation de la foi conjugale ; et, de tous tems aussi, la société s'est montrée fort indulgente pour un délit dont les accusateurs, les témoins et les juges pourraient être exposés, dans la même audience, à se voir déclarer complices. Dans certains pays, les époux profitent, de tems en tems, du bénéfice de la loi, sans égard aux réclamations de leur conscience, et sans trop s'embarrasser d'un ridicule qui a son tarif comme tout autre objet de spéculation ; dans d'autres, on prend plus

gaîment et plus consciencieusement son parti sur des torts, la plupart du tems réciproques, et que l'on cherche à se faire pardonner par des égards mutuels; mais, dans ce désordre de bonne compagnie, la morale ne perd point ses droits; et si, quelquefois, elle paraît transiger avec les apparences, c'est pour maintenir le devoir, et conserver la rigueur du principe. Quelle qu'ait été, et quelle que soit encore en France l'urbanité des mœurs sur le chapitre de la fidélité des époux, les vertus conjugales n'y sont pas moins un titre à l'estime universelle; et si le mépris public ne s'attache pas toujours à la violation du premier devoir qu'elles imposent, il est rare qu'il pardonne à l'éclat scandaleux qui peut en être la suite.

Par quel renversement de toutes les idées de morale et de bienséance ce scandale, que les lois punissent partout comme un crime, que les mœurs blâment au moins comme une faiblesse, jouit-il dans les cours non-seulement du privilége de l'impunité, mais d'une sorte de droit honorifique que l'on brigue avec impudence, et dont on se targue avec vanité? Que les rois aient

des maîtresses, que les reines aient des favoris, c'est un tort que la plupart de leurs sujets auraient bien mauvaise grâce à leur reprocher ; mais que ces maîtresses soient publiquement avouées, qu'elles soient fières de leur honte, qu'elles exigent, qu'elles partagent les honneurs souverains, qu'elles donnent quelquefois leur nom au règne qu'elles avilissent, que les arts à l'envi s'occupent ou plutôt s'abaissent à célébrer de *splendides adultères*, que les historiens, plus vils que les courtisans, dont ils n'ont pas l'excuse, consacrent gravement cette honteuse célébrité, voilà ce qu'il est impossible de justifier : et, s'il faut tout dire, ce qu'on ne trouve dans les fastes d'aucun autre peuple.

De tous les princes à qui ce reproche est applicable, Henri IV, qui s'y est exposé le plus souvent, n'est cependant pas celui qui doit le craindre davantage. Il a eu beaucoup de maîtresses ; mais il a eu deux méchantes femmes, mais ses maîtresses ne le dominaient pas, mais il les aurait toutes sacrifiées à Sully, comme il le disait lui-même ; mais en convenant que ses faiblesses faisaient tort à sa gloire, il deman-

dait « franchement grâce pour des galanteries
» qui n'apportaient nul dommage à ses peuples,
» par forme de compensation de tant d'amertumes
» qu'il avait goûtées, de tant d'ennuis,
» déplaisirs, fatigues, périls et dangers par lesquels
» il avait passé depuis son enfance jusqu'à
» cinquante ans. » Sans doute il y aurait de l'ingratitude, même de l'injustice, à rechercher minutieusement quelques taches dans une aussi belle vie, à demander compte de ses galanteries à un roi qui fut l'amour du peuple, la gloire du trône et l'honneur de l'humanité, et qui justifia pleinement la devise qu'il avait adoptée : *Invia virtuti nulla via est;* mais, dans ce pays même où aucun sentiment ne sait se renfermer dans de justes bornes, où l'on exècre ce que l'on hait, où l'on adore ce que l'on aime, peut-être pouvait-on se dispenser de diviniser des faiblesses, d'associer sans cesse le nom chéri de Henri IV à celui de Gabrielle, qui n'a rien de commun avec sa gloire; et, dans un chant devenu national, peut-être pouvait-on trouver à louer dans le prince *qui fut, de ses sujets, le vainqueur et le père*, d'autres vertus que celles *de boire et de battre, et d'être un vert galant.*

On pourra me faire observer que cette réflexion sévère n'est pas une transition fort adroite pour arriver à l'anecdote galante que j'ai promis de raconter ; mais je parle de *Henriot* et non pas de HENRI, et l'on verra que la naïve Fleurette, qui développa la première dans le cœur d'un héros un sentiment qui tint tant de place dans sa vie, fut peut-être la seule de toutes ses maîtresses qui mérita de l'inspirer.

Le prince de Béarn (depuis Henri IV) n'avait pas quinze ans, lorsque Charles IX vint à Nérac, en 1566, pour y visiter la cour de Navarre. Les quinze jours qu'il y passa furent marqués par des jeux et des fêtes dont le jeune Henri était déjà le plus bel ornement.

Charles IX aimait à tirer de l'arc ; on voulut lui en donner le divertissement, et l'on pense bien qu'aucun des courtisans, pas même le duc de Guise, qui excellait à cet exercice, n'eut la mal-adresse de se montrer plus adroit que le monarque. Henri (que l'on appelait encore *Henriot*) s'avance, et, du premier coup, enlève, avec sa flèche, l'orange qui servait de but. Suivant la règle du jeu, il veut recommencer et tirer le premier; Charles s'y oppose

et le repousse avec humeur ; Henri recule quelques pas, arme son arc, et dirige sa flèche sur la poitrine de son adversaise : celui-ci se met bien vîte à l'abri derrière le plus gros de ses courtisans, et ordonne qu'on éloigne de sa personne ce dangereux petit-cousin.

La paix se fit ; le même jeu recommença le lendemain : Charles trouva un prétexte pour n'y pas venir. Cette fois, le duc de Guise enleva l'orange, qui se fendit en deux ; il ne s'en trouvait pas d'autre. Le jeune prince voit une rose sur le sein d'une jolie fille qui se trouvait au nombre des spectateurs ; il s'en saisit et court la placer au but. Le duc tire le premier, et n'atteint pas ; Henri, qui lui succède, met sa flèche au milieu de la fleur, et va la rendre à la jolie villageoise, sans la détacher de la flèche victorieuse qui lui sert de tige.

Le trouble qui se peint sur la figure charmante de cette jeune fille qu'il embellit encore, se communique à celui qui l'a fait naître, et les doux regards qu'ils échangent à la dérobée sont les premiers signes de la vie nouvelle qui vient de commencer pour eux.

*

En retournant au château, Henri questionne ceux qui l'entourent ; il apprend que l'aimable enfant se nomme *Fleurette*, qu'elle est fille du jardinier du château, et qu'elle demeure au petit pavillon qui se trouve à l'extrémité du bâtiment des écuries. * Dès le lendemain, le jardinage est devenu la passion de Henri ; il a choisi un terrain de quelques toises aux environs de la fontaine de la garenne, où il sait que Fleurette se rend plusieurs fois dans la journée : il l'entoure d'un treillage ; il y fait des plantations, où il travaille avec d'autant plus d'ardeur qu'il est aidé par le père de Fleurette, et qu'il a vingt fois par jour l'occasion ou le prétexte de la voir.

Si j'écrivais un *roman historique*, j'aurais la liberté d'arranger ou d'imaginer une foule de jolis détails ; mais je raconte une anecdote, et je dois me borner au simple récit des faits principaux.

Depuis près d'un mois, Henriot en contait à Fleurette (c'est de là, je dois le dire en pas-

* Ce pavillon existe encore, et sert à renfermer les instrumens de jardinage.

sant, que nous vient cette expression figurée de *conter fleurette*, dont l'étymologie est plus sûre que la plupart de celles que nous donne M. Morin dans son *Dictionnaire*.) Henriot et Fleurette s'aimaient éperdument, sans trop savoir encore ce qu'ils se voulaient; ils l'apprirent un soir à la fontaine. Fleurette s'y était rendue un peu tard; l'air était pur; le murmure des eaux, les plaintes du rossignol, enchantaient le silence des bois, et la lune éclairait d'un jour mystérieux une retraite où la nature est déjà la volupté. Que se passa-t-il dans cette soirée, à la fontaine de la garenne, entre le petit prince de quinze ans et la petite bergère de quatorze? Il est plus aisé de l'imaginer que de le décrire; tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'au retour de la fontaine la bergerette avait pris le bras du prince de Béarn, et que celui-ci portait la cruche sur sa tête. Ils se séparèrent à l'*entrée* du parc; l'un retourna gaîment au château, l'autre pleura en rentrant dans son modeste réduit.

Le père de Fleurette ne s'était pas aperçu que sa fille, depuis ce jour, allait plus tard qu'à l'ordinaire à la fontaine; mais le précepteur du jeune prince, le vertueux la Gaucherie, avait

observé que son royal élève avait toujours un prétexte pour s'échapper à la même heure, et que, par le plus beau tems du monde, la forme de son chapeau était habituellement mouillée. Cette remarque éveilla la surveillance du sage mentor; il suivit de loin le jeune prince, et arriva, sans être vu, assez tôt et assez près pour s'apercevoir qu'il était venu trop tard. Convaincu, comme Fenelon, que la fuite est le seul remède à l'amour, sans autres remontrances, il annonça au jeune prince qu'ils retourneraient le surlendemain à Pau, d'où ils partiraient pour se rendre à l'*entrevue de Baïonne*. *

L'instinct de la gloire, et peut-être celui de l'inconstance, parlaient déjà au cœur de Henri; cette nécessité d'une première séparation, qu'il courut en larmes annoncer à Fleurette, trouvait à son insu quelque adoucissement au fond de son ame; mais comment peindre le désespoir de la naïve et sensible Fleurette? Dans les derniers momens d'un bonheur prêt à lui échapper, elle pressentait tous les maux de l'avenir. « Vous me quittez, Henri (disait la tendre en-

* Où fut résolue la perte des protestans.

fant, étouffée par ses pleurs), vous me quittez, vous m'oublierez, et je n'aurai plus qu'à mourir. » Henri la rassura et lui fit le serment d'un amour éternel, que Fleurette seule devait acquitter. « Voyez-vous cette fontaine de la garenne (lui dit-elle au moment où la cloche du château rappelait le prince, et donnait le signal du départ); absent, présent, vous me trouverez là.... toujours là! » ajouta-t-elle avec une expression qu'il n'oublia pas.

Les quinze mois qui s'écoulèrent jusqu'au retour de Henri au château d'Agen avaient développé dans l'ame du jeune héros des vertus incompatibles avec l'innocence des premières amours, et les filles d'honneur de Catherine de Médicis s'étaient chargées du soin d'effacer de son souvenir l'image de la pauvre petite Fleurette : celle-ci, plus affligée que surprise d'un changement dont sa raison précoce l'avait dès long-tems avertie, ne lutta pas contre un malheur qu'elle avait prévu, et ne songea plus qu'à s'y soustraire.

Elle avait vu plusieurs fois le prince de Béarn se promener dans les bosquets de la garenne avec M^lle d'Ayelle, et n'avait pu résister au désir de se trouver un jour sur leurs pas. La vue

de Fleurette, plus belle encore de sa tristesse et de sa pâleur, réveilla dans le cœur du jeune prince un tendre souvenir : il se rendit, le lendemain matin, à son logement, la trouva seule, et lui donna rendez-vous à la fontaine de la garenne : « J'y serai à huit heures, répondit la jeune fille sans lever les yeux de dessus son ouvrage. » Henri s'éloigna aussitôt; il attendit, avec toute l'impatience d'un premier amour qu'un regard de Fleurette avait ranimé dans son sein, l'heure qui devait la lui rendre. Elle sonne; il sort du château par une porte dérobée et passe à travers les taillis du bois, de peur de rencontrer quelqu'un dans les allées. Il arrive à la fontaine; Fleurette ne paraît pas; il attend quelques minutes; le moindre bruit des feuilles fait tressaillir son cœur; il va, vient, s'arrête...., approche de la fontaine; une petite baguette est plantée sur l'endroit même où il s'est tant de fois assis près de Fleurette. C'est une flèche; il la reconnaît : la rose fannée y tient encore; un papier est attaché à la pointe; il le prend, cherche à le lire; mais le jour s'est éteint..... Palpitant, inquiet, troublé, il revole au château, ouvre le fatal billet, et lit ces mots.... « Je vous ai dit que vous me trouveriez à la

» fontaine ; peut-être avez-vous passé près de » moi sans me voir ; retournez-y, et cherchez » mieux.... Vous ne m'aimez plus.... : il fal- » lait bien.... Mon Dieu ! pardonnez-moi... »

Henri a deviné le sens de ces paroles : le palais retentit de ses cris : on accourt ; des valets, munis de flambeaux, le suivent à la garenne... Pourquoi s'appesantir sur de cruels détails ? Le corps de l'adorable enfant fut retiré du fond du bassin où s'épanchaient les eaux de la fontaine, et déposé entre les deux arbres que l'on y voit encore. Les regrets déchirans, la douleur de Henri, qui resta du moins fidèle au souvenir de Fleurette, ne peuvent qu'honorer la mémoire d'un prince * « né pour servir de » modèle à tous les rois par sa bravoure dans » les combats, sa loyauté dans les négociations, » sa générosité dans la victoire, ses vastes con- » ceptions dans le cabinet ; par sa constante ac- » tivité, par son amour pour ses peuples, par sa » grandeur d'ame, enfin par toutes les quali- » tés qui constituent le plus beau, le plus grand » caractère. »

Fleurette est la seule des maîtresses de

* Cet éloge de Henri IV est extrait de la notice sur Nérac de M. Villeneuve-Bargemont.

Henri IV qui l'ait aimé comme il méritait de l'être, la seule qui lui fut fidèle, qu'il put avouer sans rougir; mais elle ne fut pas *présentée;* elle n'eut pas le *tabouret* chez la reine, elle ne travailla pas avec les ministres et avec le confesseur, elle ne donna à la France ni princes bâtards, ni princes légitimes; aussi l'histoire n'en fait-elle pas mention.



FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

